68e Année. — 6e Série. — Tome XXXVII N° 24 15 Juin 1901.

MANUEL GÉNÉRAL
DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DES INSTITUTEURS ET DES INSTITUTRICES

On s'abonne à Paris, chez **MM. Hachette et Cie**, libraires-éditeurs, **boulevard Saint-Germain, 79**; dans les départements, chez tous les libraires ou dans les bureaux de poste.

Prix de l'abonnement :

France . . . . . 6 fr »
Union Postale . . . . . 7 fr. 75

Prix du numéro. . . . . . 10 centimes.

Les abonnements se prennent à partir du 1er de chaque mois. — On ne s'abonne que pour un an.

Partie générale.

Législation et Administration : La parole est aux stagiaires (F. Buisson). — Trop d'argent (André Balz).
Education et Enseignement : Les missionnaires laïques (Mourot). — Histoire et Morale. Réponse à M. Boisse (Bidart). — Le Préjugé scolaire (F. B.). — Opinions de nos lecteurs. — Communications diverses. — Revue de la Presse. — Revue des Bulletins départementaux de l'Instruction primaire.
Variétés : Une femme (L. C.). — Romanciers et maîtres d'école (G. Mouchet). — Pour nos Lectrices (Augusta Weiss).
Actes officiels concernant l'enseignement primaire : Personnel. — Nominations. — Promotions. — Avis administratifs. — Annonces.

LÉGISLATION ET ADMINISTRATION

LA PAROLE EST AUX STAGIAIRES

Tous nos lecteurs — et il nous faut bien ajouter : nos lectrices surtout — auront lu, peut-être avec surprise, certainement avec le plus vif intérêt, la récente circulaire ministérielle dont le dernier numéro du *Manuel* leur apportait le texte. Il s'agit de la plus controversée des questions brûlantes, celle des promotions.

Nous laissons, bien entendu, à notre collaborateur autorisé le soin de causer avec eux de cette circulaire et de la répartition générale des promotions.

Ici nous voudrions seulement en détacher quelques lignes, qui se trouvent au bas du premier tableau. Elles ont trait à une des catégories les plus intéressantes du personnel, puisque c'est la plus jeune et la moins bien rentée : les stagiaires.

Voici comment le ministre commente, en termes clairs et nets, les renseignements qui ressortent des chiffres du tableau :

« Il résulte de l'examen de ce tableau qu'en dehors des promotions de classe proprement dites, *il était possible de titulariser 4,592 institutrices et 1,795 instituteurs.* Mais le nombre des maîtres et maîtresses stagiaires remplissant les conditions légales pour être titularisés et qui ont été proposés pour ce grade par les Conseils départementaux a été, surtout pour les institutrices, bien inférieur au chiffre des vacances que présente la cinquième classe: *Pour les instituteurs, 1,450 stagiaires seulement ont été l'objet d'une proposition, alors que 355 autres pouvaient obtenir la titularisation, s'ils avaient été munis du certificat d'aptitude pédagogique.* De même, *1,849 institutrices stagiaires seulement remplissent les conditions pour être titularisées, alors qu'il eût été possible, cette année, d'en titulariser 2,743 de plus que ce nombre.*

« Il y a là une situation fâcheuse à laquelle il conviendra de remédier en engageant les stagiaires à se présenter le plus promptement possible aux examens du certificat d'aptitude pédagogique.

« Il n'est pas admissible que plus de 3,000 maîtres et maîtresses (exactement 3,098) restent dans une classe inférieure par l'unique raison qu'ils ne sont pas pourvus du titre qui devait permettre leur élévation de classe. »

Avouons-le, voilà une étrange révélation, et qui va soulever, nous l'espérons bien, un vif échange d'explications. Quoi ! le ministère a, par bonheur, les fonds nécessaires pour supprimer à l'instant même trois mille de ces « salaires de misère », comme on a justement nommé les traitements de 900 francs ! Rien ne s'y oppose, pas même le pourcentage qui d'habitude fait obstacle à tout.

Et qu'est-ce qui rend la mesure impossible ?

Il est indispensable de joindre la bande d'un des derniers numéros du journal aux demandes de changement d'adresse.

— La nonchalance des intéressés, paraît-il. Des instituteurs, au nombre de plus de 300, des institutrices, au nombre de près de 3,000, auraient négligé de se présenter aux examens du certificat d'aptitude pédagogique, ou bien y auraient subi des échecs réitérés empêchant de les titulariser.

Mais qu'est-ce donc que le certificat d'aptitude pédagogique? — C'est le plus professionnel, le plus simple et le plus pratique de nos examens. A part une rédaction de deux ou trois pages sur un sujet de pédagogie usuelle, il ne comporte d'autre épreuve que celle de faire sa classe comme tous les jours sous les yeux de l'inspecteur.

Et c'est devant un tel examen que reculeraient trois mille de nos jeunes maîtres et maîtresses laïques!

Comment est-ce possible?

N'y a-t-il pas là un malentendu? Serait-ce une erreur de statistique? une fausse interprétation de quelques chiffres?

Qui sont ces réfractaires d'un nouveau genre, réfractaires à leurs propres intérêts, puisqu'ils refusent un avancement offert sous la plus acceptable des conditions?

Sont-ce vraiment des jeunes? Sont-ce d'anciens et d'anciennes élèves des écoles normales? Seraient-ce, par hasard, les nouveaux venus dont les inspecteurs d'Académie ont été, dans quelques départements, obligés de se servir pour combler les vides créés par la diminution si déplorable du nombre des admissions dans les écoles normales?

Seraient-ce ces Brevetés élémentaires qui occupent provisoirement des postes où ils désespèrent par avance d'être jamais titularisés?

Nous énumérons les conjectures qui se présentent à l'esprit, les hypothèses qu'on peut faire, les explications que l'on est tenté de chercher et que l'on n'est pas sûr de trouver. Nous ne prétendons pas faire la réponse à toutes ces questions, ni donner la clef du mystère. Nous la demandons à qui de droit, c'est-à-dire, tout d'abord, aux intéressés. Que les stagiaires, si gravement mis en cause par le document ministériel n'hésitent pas à répondre. Quoi qu'ils aient à dire, ils seront écoutés avec un vif intérêt.

Nous publierons volontiers ce qu'ils nous demanderont de publier et rien de plus, avec ou sans les noms, suivant qu'ils nous autoriseront ou non à les livrer.

Mais sous une forme ou sous une autre, nous estimons que tous ceux qui ont quelque chose à dire pour éclaircir ce point noir de la situation ont le devoir de le dire ; en ce faisant et quoi qu'ils aient à dire, ils rendront service à la cause de l'enseignement laïque.

F. Buisson.

TROP D'ARGENT

Eh bien ! oui ! Il paraît que le Ministère de l'instruction publique a trop d'argent et ne sait comment l'employer. C'est invraisemblable mais enfin c'est vrai. Lisez la récente circulaire sur les promotions de cette année !

Je connais bien des gens que cette révélation surprendra fort, et moi tout le premier, j'en suis resté « stupide », comme disait ce bon Corneille. L'autre jour, dans une réunion d'amis de l'école, on discutait fort sur les difficultés du recrutement : « Comment ne déserterait on pas la carrière de l'enseignement? Le traitement des stagiaires est si dérisoire! Et puis ce stage est une impasse. On ne sait quand ni comment en sortir. » Et l'on se mit séance tenante à rédiger un vœu pour encourager l'administration à titulariser dans le plus bref délai les instituteurs pourvus du certificat d'aptitude pédagogique.

L'administration, elle, riait dans sa barbe. Elle vient de faire à ces vœux et autres similaires une réponse d'une ironie latente mais d'autant plus intense à mon avis. Oyez plutôt :

« Il résulte du tableau de répartition du per-
« sonnel qu'en dehors des promotions de classe
« il était possible de titulariser 4592 institutrices
« et 1795 instituteurs, mais, par suite du man-
« que de stagiaires pourvus du certificat d'apti-
« tude, le nombre des titularisations sera infé-
« rieur à ce qu'il aurait pu être. »

Ainsi de l'argent, on en a ; du bon vouloir encore plus. Mais pour titulariser quelqu'un, il faut d'abord qu'il soit « titularisable ». La loi ne permet de titulariser que si l'on a le certificat d'aptitude pédagogique. Dans les temps fort reculés, c'était le brevet qui faisait l'instituteur. Aujourd'hui, c'est le certificat. Montrez votre certificat, sinon vous ne serez jamais classé, vous resterez en instance dans le vestibule, candidat perpétuel à la profession d'instituteur.

Et maintenant, pourquoi diable les instituteurs et les institutrices ne se munissent-ils pas au plus vite de ce précieux papier, qui a le double avantage d'augmenter sur-le-champ leur traitement et d'être leurs véritables lettres de naturalisation dans l'enseignement primaire?

Eprouvent-ils quelques répugnances à passer des examens? C'est bien improbable. Ils sont jeunes et Français, c'est-à-dire citoyens d'un pays où tous ceux qui n'examinent pas sont examinés. Il est entendu chez nous que chacun, à son heure, doit, pour une raison quelconque, défiler devant un jury quelconque. C'est une fonction qui, par l'accoutumance, est devenue chez nous aussi naturelle que les fonctions physiques, manger, boire ou dormir.

Je ne fais non plus aux stagiaires la mauvaise plaisanterie de supposer qu'ils se trouvent bien comme ils sont. Quelle que soit la simplicité des goûts, on ne se résigne pas pour toujours à un traitement de famine inférieur à celui du mineur, du cantonnier ou du tailleur de pierres. Et si la misère est un aiguillon, le débutant trouve dans les 70 fr. que l'Etat lui alloue chaque mois, des raisons suffisantes de chercher à gagner davantage.

Mais alors, qu'est-ce qui peut bien détourner ces milliers de stagiaires des deux sexes à reculer devant des épreuves qui leur donneront à peu près de quoi manger tous les jours?

L'examen du certificat serait-il devenu trop difficile et la timbale si haut placée que, désespérant de l'atteindre, les candidats ne cherchent même plus à grimper au mât de cocagne?

Je me suis laissé dire qu'après les « écoles » inséparables du début, les épreuves du certificat avaient été ramenées à ce qu'elles doivent toujours être, quelque chose de très simple et de très pratique à la fois, une simple attestation des qualités professionnelles indispensables à quiconque veut enseigner. Le stagiaire a fait sa

classe pendant un an et plus. Il a acquis sur le terrain une expérience que ne pouvaient pas lui donner les livres. A-t-il pour son propre compte tiré parti de cette leçon de choses? C'est tout ce qu'on est raisonnablement en droit d'exiger de lui. Il fait la classe devant son inspecteur et devant un de ses anciens. On ne lui demande rien d'extraordinaire, loin de là, il s'agit de répéter simplement devant témoins ce qu'il a dû faire, ce qu'il devra faire tous les jours. Encore une fois, l'épreuve nous semble moins encore un examen qu'une première visite d'inspecteur.

Mais il y a une épreuve écrite et théorique. C'est une composition sur un sujet de pédagogie. Est-il vrai, comme on me l'a déclaré, que ce soit là la pierre d'achoppement?

Qui ne voit cependant l'analogie étroite qui joint cette épreuve à la première? On ne demande pas au futur instituteur de jouer au Pestalozzi ou au J.-J. Rousseau. On ne peut exiger de lui que des connaissances générales et usuelles sur l'exercice même de sa profession. Point besoin, ce semble, pour réussir d'avoir pâli sur les livres! Il suffit à un stagiaire d'avoir observé et réfléchi en faisant la classe. Il faut, il est vrai, par surcroît qu'il écrive en français. Mais ce n'est pas trop demander à de futurs maîtres que le respect d'une langue qu'ils vont être chargés d'apprendre aux autres.

Et alors... je cherche encore la solution du problème: Etant donné de l'argent d'un côté, et de l'autre un nombre considérable d'instituteurs et d'institutrices stagiaires, pour quelle raison celui-là n'est-il pas allé dans la poche de ceux-ci? L'administration doit avoir là-dessus l'opinion des inspecteurs d'académie. Mais l'administration se tient volontiers sur la réserve. Aussi nous adressons-nous aux intéressés eux-mêmes: Pourquoi donc, messieurs les stagiaires, et vous surtout, mesdames, en renonçant à passer le certificat d'aptitude, repoussez-vous, du même coup la promotion immédiate qu'on vous offre et que tant d'autres réclament en vain?

André Balz.

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

LES MISSIONNAIRES LAÏQUES

Périodiquement, nous voyons dans les grandes paroisses des villes comme dans les petites des campagnes, surtout par les temps de Jubilé et de Carême, quelque religieux s'installer chez le prêtre, dans sa chaire comme dans son confessionnal, pour y apporter sous une forme nouvelle la bonne parole, les instructions du dogme, et les directions de conscience dans le mystère de la confession. Pour peu qu'il soit orateur, qu'il développe quelque sujet nouveau, que sa doctrine soit présentée sous une forme aimable et familière, nous voyons courir au sermon non seulement les vieilles dévotes, mais des gens de tout âge comme de toute condition.

Voilà ce que produit la forte discipline, la puissante organisation qu'est l'Eglise. En contemplant les résultats et les moyens, je me suis demandé si le grand corps laïque qu'est l'Université et ses élèves de tous ordres, les fonctionnaires, ne pourraient pas aussi, s'ils le voulaient bien, concourir plus qu'on ne le fait actuellement, à l'enseignement et à l'éducation du peuple.

Les volontés isolées ne peuvent rien ou presque rien; tout dépend de l'organisation; les sociétés pour l'éducation populaire fonctionnant à Paris et dans quelques villes en sont la preuve manifeste. Dans les bourgs et les campagnes, les instituteurs sont presque entièrement livrés à leurs propres forces dans le gigantesque travail qu'imposent les œuvres post-scolaires. Aussi, il ne faut pas douter que cette grande phalange de dévouement qu'est le corps enseignant primaire se surmène et se tue, et que les résultats ne correspondent pas toujours aux efforts. Devant cet isolement de l'instituteur rural et urbain même; en présence de la grandeur de l'œuvre à accomplir et de l'insuffisance des moyens, ne pourrait-on pas imiter ce qui se fait à l'église?

Que d'aptitudes diverses et de bonnes volontés restent inoccupées faute d'organisation! Qui refuserait de consacrer quelques heures à l'éducation du peuple? Parmi les gens du métier, les instituteurs, les professeurs d'écoles normales et primaires supérieures, de collèges et de lycées, que de dévouements à mettre en œuvre! Quelques maîtres de campagne reçoivent le précieux concours de leurs collègues voisins, pour une causerie, quelques expériences, une conférence, mais le fait ne s'est guère généralisé, je crois.

La plupart des professeurs de l'enseignement primaire et secondaire vivent cantonnés dans leur chaire. Si j'osais, je dirais qu'il font « tapisserie », qu'ils ne sont point demandés, qu'ils hésitent à s'offrir comme ouvriers de la bonne besogne, afin d'éviter les froissements; mais j'en connais qui iraient volontiers donner un coup de main à l'instituteur, le soir, dans sa classe. Attirés par la nouveauté, la variété, l'habileté, le talent parfois, presque tous les adultes assisteraient probablement aux leçons avec persévérance.

Toute ville, tout centre présentant quelque ressource intellectuelle m'apparaît donc comme un phare qui ne projette pas sa pure lumière au dehors dans la nuit des campagnes. Ce phare ne devrait-il pas avoir son rayonnement maximum et explorer de ses ondes lumineuses jusqu'aux hameaux reculés, dessinant les limites de son action comme nos tours côtières.

Hors de l'enseignement, il y a bien aussi des dévouements à utiliser: délégués cantonaux, pharmaciens, médecins, agents des ponts et chaussées et des finances, etc., peuvent prêter sur place, ou lors de leurs tournées, un précieux concours à l'instituteur.

Que n'établit-on dans chaque ville une société des conférences populaires, une « Université populaire », si vous aimez mieux, qui grouperait en solide faisceau les âmes généreuses auxquelles pourraient s'adresser en toute confiance les instituteurs. Les ressources de la société en matériel

tel que livres, revues, collections de toutes sortes iraient rapidement s'enrichissant. Il faudrait, comme dans tout organisme, un plan d'ensemble. Chaque société dresserait le sien ; toutes les causeries, conférences, lectures, devraient présenter un lien, former un tout, répondre à un but déterminé où l'utile et l'agréable se marieraient harmonieusement.

Un programme d'Université populaire, un idéal, devrais-je dire, a été ainsi tracé de main de maître par un universitaire distingué [1]. Nous le résumons ainsi :

« Emancipation rationnelle et pacifique du travailleur manuel ; vie plus complète et plus liante du travailleur intellectuel. » Comme moyens : causeries et conférences visant au développement *intellectuel, moral, social et esthétique* de l'individu. Employer tous les moyens, mais aucun moyen scolaire, car l'Université populaire ce n'est ni l'école, ni le cours d'adultes ; c'est l'enseignement supérieur du peuple. La morale, la connaissance des devoirs est une condition primordiale d'existence pour nos sociétés, surtout pour une société démocratique qui cède à la tentation bien naturelle de placer le droit avant le devoir. La connaissance réfléchie et raisonnée des principales lois qui règlent la vie industrielle et commerciale : loi sur les accidents, loi sur les syndicats ; rapports du patron et de l'ouvrier ; arbitrage ; mouvement coopératif et mutualiste. Le côté récréatif : lectures expliquées ; chant et musique ; projections lumineuses. »

Pour la campagne, il faudrait remplacer évidemment la partie économique qui regarde plus spécialement l'ouvrier des villes par des causeries ayant pour but l'étude rationnelle des questions qui intéressent la vie de l'agriculteur.

Vu la grandeur de l'œuvre à accomplir, il n'est pas d'homme ayant quelque idée de la solidarité humaine et quelque moyen d'action qui ne veuille prendre sur ses loisirs pour apporter sa pierre à l'édifice. Et alors on ne dira plus des intellectuels :

Ils ont des lumières et ils n'éclairent point.

Mais il faut que partout sortent de terre des initiatives. On les trouvera, j'en suis sûr, dans l'administration communale, préfectorale, académique, parmi les membres des bibliothèques populaires, des Sociétés du Sou de Ecoles, etc... Donc, à l'œuvre, et vous verrez les « Missionnaires laïques » répondre à l'appel pour commencer au premier jour leur apostolat en semant les germes d'un peu plus de bonheur dans notre société actuelle.

La plus grande difficulté, c'est d'organiser le rayonnement de « l'Université populaire » hors de son centre ; car il faudra trouver du temps à ceux de ses membres qui sont absorbés par leurs fonctions, leurs travaux, et de l'argent pour les déplacements. C'est aux assemblées communales et départementales à s'occuper de la partie financière de l'œuvre.

Que les sociétés se créent en nombre ; qu'elles travaillent d'abord dans le milieu où elles ont poussé leurs racines ; les moyens d'extension et de radiation se présenteront et seront étudiés ensuite : tel grand commerçant a commencé par vendre un article sur place ; l'Université populaire fera de même et étendra ensuite ses bienfaits.

Il serait étonnant que dans ce généreux pays de France on ne trouvât pas des dévouements en foule. Il n'y a pas que la foi religieuse qui enfante des apôtres, il y a aussi la foi laïque.

MOUROT,
Professeur d'Ecole normale.

1. M. Alengry.

HISTOIRE ET MORALE

Réponse à M. BOISSE [1]

L'histoire est la grande éducatrice parce qu'elle fait haïr l'iniquité et admirer les luttes pour le droit sous toutes ses formes. Et plus la force est triomphante, plus elle est peinte haïssable.

Entre le dur César et le magnanime Vercingétorix, notre âme va sans hésiter au vaincu, qui se sacrifie pour sauver ses compatriotes. Et ce n'est point parce qu'il est des nôtres : tout à l'heure nous serons pour les Hollandais contre Louis XIV, et pour les Espagnols contre Napoléon Ier.

Turgot a beau être chassé du ministère, nous l'aimons et nous l'admirons, pour sa vaillance à poursuivre de justes améliorations sociales. Et la calomnie infâme de Maurepas nous fait bondir d'indignation. Ces choses-là ne se jugent pas, elles se racontent.

Faut-il parler des révolutionnaires et des émigrés? Fussent-ils cent fois vainqueurs, ils n'auraient jamais notre estime, ces émigrés qui ont, pendant vingt-deux ans, fait marcher des millions de guerriers contre leur patrie. Fussent-ils mille fois vaincus, écrasés et calomniés, notre cœur n'en irait qu'avec plus de gratitude et d'amour à ces philosophes et à ces révolutionnaires, aux Voltaire, aux Lafayette, aux Condorcet, qui ont voulu établir en France le règne du droit et de la raison.

Admirables et purs proscrits de 1851, qui êtes tombés en voulant défendre la République et le droit national, le droit de nous tous et de toutes les générations futures, contre des hommes associés et armés pour dépouiller une nation entière de son droit le plus précieux et le plus sacré, celui de se gouverner elle-même, de gérer ses biens et d'avoir une conscience ; ô proscrits immortels, à vous notre admiration ; à vos bourreaux, le simple récit de ce qu'ils ont fait.

Nous pourrions encore comparer ceux qui ont trahi la France en 1870 et ceux qui lui ont conservé son honneur ; ceux qui depuis cette époque luttent pour rétablir la monarchie et ceux qui luttent pour consolider la République. Toujours et partout notre âme ira à ceux qui auront combattu pour la justice et le progrès.

J'en ai fait l'expérience avec vingt générations d'élèves-maîtres. Que de fois ne me l'ont-ils pas dit : « C'est l'histoire qui est la grande éducatrice. La morale enseigne la distinction entre le bien et le mal. Mais l'histoire montre que cette distinction n'est point l'œuvre de l'imagination humaine ; qu'elle répond, au contraire, à de terribles réalités. Oh! oui, c'est l'histoire qui nous montre l'abîme qui sépare Vercingétorix de César, — Jeanne d'Arc d'Isabeau de Bavière, — Turgot de Maurepas, — Washington de Napoléon Ier, —

1. *Manuel général* du 25 mai 1901.

Victor Hugo de Napoléon III, — Gambetta de l'homme de Metz, — les Lutteurs pour le Droit des Forces plus ou moins conscientes du mal. Les historiens des « fatalités », les idolâtres de la force, peuvent invoquer les circonstances atténuantes; nous pouvons aller, pour les grands criminels historiques, jusqu'à la profonde commisération, nous n'irons jamais jusqu'à justifier leurs forfaits, dont nous avons l'horreur invincible dans nos âmes. Et nous en tirons pour nous-mêmes une leçon pratique, c'est qu'il faut nous défier, pour notre propre compte, des passions égoïstes qui les ont perdus moralement. »

Après avoir fait de nombreuses observations avec les jeunes gens, j'ai voulu essayer avec des enfants de l'école primaire : l'impression a été la même, avec, naturellement, la profondeur en moins. Je n'oublierai pourtant jamais une série de leçons faites sur le droit international. J'y ai retracé quelques-unes des grandes iniquités internationales : contre la Pologne — contre la France révolutionnaire — contre les êtres inoffensifs en 1870 — contre les Boers — contre les Chinois actuellement, etc.; les élèves ont tout répété, tout compris, tout ressenti... Et quand ils commettent entre eux quelques-unes de ces petites injustices inévitables dans la vie écolière, je n'ai pour les faire cesser qu'à leur dire : « Vous voulez donc ressembler à ceux que nous avons flétris dans l'histoire? Si notre action est moins sanglante, elle part, au fond, du même mauvais sentiment... » Je l'affirme, au nom de l'expérience, cette parole est la plus forte parole de morale qui se puisse trouver.

Que faut-il pour faire de l'histoire la grande éducatrice ? Une seule chose : l'enseigner dans un esprit de justice. Il est inutile d'ajouter : dans un esprit de vérité; la vérité étant le premier devoir de justice envers les morts comme envers les vivants.

Ainsi, *point de mensonges pieux*, mais le simple et véridique tableau du bien et du mal. Cela sans phrases. Ce tableau est par lui-même la flétrissure du crime et la glorification des luttes pour le droit.

BIDART.

LE PRÉJUGÉ SCOLAIRE

Sous ce titre, nous lisons dans le *Journal* un article vif et original que le nom de l'auteur suffirait à recommander à l'attention. Il est signé de M. Gabriel Hanotaux.

« A mon avis, — dit l'éminent académicien en demandant pardon de sa rude franchise, — tout le mal vient de l'abus de la scolarité. Les études sont trop longues. On reste beaucoup trop tard sur les bancs du collège. »

Et pourquoi s'y éternise-t-on ? C'est, pense l'auteur, parce que nous avons cédé à la fâcheuse ambition de vouloir « tout apprendre aux enfants, Et comme *tout*, c'est long, on les retient indéfiniment. »

L'ancien ministre des affaires étrangères demande donc résolument « que l'on allège les programmes ». Il donne ses raisons, celle-ci entre autres : « Savoir est peu de chose ; vouloir, agir, voilà ce qui importe. Et pour donner à l'homme cette sûreté de jugement et de décision qui sont tout dans la vie, quel est le meilleur des maîtres? Un livre? Non. La vie. »

Décidé à ne pas reculer devant les conséquences de ce principe, voici ses radicales propositions, dont nous nous faisons un devoir de reproduire textuellement les parties essentielles :

Je considère comme un malheur public le préjugé scolaire qui, sans cesse grandissant, a retardé de plus en plus la fin des études, qui l'a portée de seize ans à dix-huit ans, qui, maintenant, la reporte jusqu'à vingt, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du service militaire. Après les années de service, viennent les années d'enseignement supérieur, puis les stages, les concours, les internats, les écoles spéciales ; cela va maintenant jusqu'à trente ans, parfois trente-cinq; l'homme est chauve, veule, fini, mari, père et le reste ; il continue à apprendre par cœur. Et l'on parle de réformer la Chine!

Je voudrais que, pour la plupart de nos enfants, les études fussent finies et que l'existence active commençât *à quinze ans. A quinze ans*, vous entendez bien. Voilà mon idée. Elle m'étouffait depuis longtemps. Je l'ai dite à la commission de l'enseignement secondaire, présidée par M. Ribot; je la répète ici. A quinze ans, un petit homme est un homme. S'il n'est pas destiné à devenir un Pic de la Mirandole ou un Saumaise, qu'on le jette à l'eau le plus tôt possible. C'est comme cela qu'il saura nager!

De huit à quinze ans, les enfants destinés au commerce, aux affaires, à l'industrie, à l'agriculture, c'est-à-dire aux professions les plus nombreuses et les plus importantes, ont le temps d'apprendre tout ce qu'ils doivent savoir : la langue maternelle, quelque rudiment d'une langue ancienne et d'une langue étrangère, un peu d'arithmétique, de géométrie, de géographie et d'histoire. C'est, si je ne me trompe, ce que les socialistes appellent l'*éducation intégrale* : le mot ni la chose ne me font peur.

Et ici se place une phrase dont nous ne manquons pas de prendre acte, car elle indique une solution que certains amis des études classiques trouvent trop simple et que M. Hanotaux n'hésite pas, lui, à proposer :

Tous les petits Français devraient passer, à des degrés divers, par cet enseignement primaire élargi et fortifié. Quant à ceux qui poursuivraient et qui auraient à aborder les humanités ou les sciences, ce sont, en quelque sorte, des professionnels ; ils ne devraient être admis à continuer que si une aptitude ou une vocation évidentes les désigne.....

Nous avons tous connu, et nous voyons, autour de nous, des hommes de haut mérite que les circonstances ont mis aux prises, de bonne heure, avec la vie. Sont-ils inférieurs à nos bacheliers ? Non, certes : et ils ont une autre allure quand, à vingt ans, ils conduisent une équipe, dirigent un établissement ou commandent une compagnie. Des écoles pratiques comme celle des Arts et Métiers, et comme, jadis, les écoles de la marine, reçoivent ou recevaient les jeunes gens à quatorze ou quinze ans. Est-ce que, dans ces carrières, pourtant précoces, les valeurs et les talents faisaient défaut ?

M. Hanotaux conclut cet article, qui lui vaudra sans doute bien des critiques et bien des reproches, par des paroles graves et émues que l'on nous permettra de transcrire tout en entier sans autre commentaire :

Si les personnes qui décident de la carrière des enfants avaient toujours, présente à l'esprit, l'étonnante brièveté de l'existence, si elles se disaient qu'il convient de dételer avant la fin, — d'abord pour laisser la place aux autres, ensuite parce qu'il faut un intervalle de repos entre la vie et la mort, — si elles étaient vraiment des philosophes, elles regretteraient amèrement l'erreur qu'elles commettent en laissant se per-

dre, dans l'inutile effort des examens encyclopédiques, les plus belles années de notre jeunesse.

Commis, clercs, employés, élèves des écoles primaires et des cours supérieurs, jeunes gens actifs et entreprenants que la nécessité jette promptement dans des carrières utiles, vous n'appréciez pas assez la chance qui a fait de vous des hommes, tandis que vos camarades qui se croient plus favorisés restent, pour des années encore, des collégiens. On nous cite, sans cesse, l'exemple de ces milliardaires américains qui remuent le monde à l'âge où d'autres en sont encore à copier des lignes ; est-ce que de telles leçons doivent rester stériles ? De grands cataclysmes sociaux, comme la Révolution française, ont amené soudain à la surface, des adolescences qui, dans le cours ordinaire des choses, eussent végété au fond, en attendant leur tour. Est-ce qu'elles se sont montrées inférieures à la rare faveur que leur avait faite la destinée ? Rentrons en nous-mêmes : à quel âge étions-nous capables de cet élan, de cette vigueur, de cette force d'application, de cette énergie et de cette volonté qui abordent de haute lutte les difficultés de l'existence, sinon aux heures braves et souriantes de la jeunesse ? Et ce sont ces heures dont on épuise la vertu dans d'inutiles et fastidieux efforts !

Allégez les programmes ; abrégez les études. De grands bienfaits particuliers et sociaux suivraient une telle réforme : le reflux des activités vers les carrières pratiques, l'utilisation normale de ces « déclassés » qui encombrent les cadres de la société moderne, l'emploi, au dehors et au dedans, des forces nationales mieux entraînées et sensiblement accrues, enfin un retour vers la précocité des mariages et le souci plus prompt des responsabilités familiales. Il est vrai que, pour prendre en soi une telle résolution et accomplir une telle réforme, la bourgeoisie devrait renoncer à la fatuité du diplôme et au pompon tricolore du Baccalauréat. Autant lui arracher l'âme !

F. B.

OPINIONS DE NOS LECTEURS

La Composition française à l'Ecole normale.

Nous venons faire à nos collègues des écoles normales une proposition concernant la composition française.

Cet exercice important et difficile exige de la part des professeurs un choix de textes réfléchi, délicat, et parfois embarrassant. — Aussi, il nous semble qu'il y aurait intérêt et profit pour les professeurs à faire un échange de textes par la voie du « *Manuel* ».

Nous espérons que nos collègues voudront bien s'intéresser à notre proposition et nous fournir quelques réponses.

D. et E.
Professeurs d'école normale.

* * *

Petit moyen.

Monsieur le Directeur,

Hier, j'interrogeais les futurs candidats aux prochains examens du certificat d'études sur les rapports qui existent entre les unités multiples et sous-multiples du système métrique. Tant que je suis resté dans les rapports ordinaires, c.-à-d. décimaux, tout alla bien, mais dès que je touchai aux surfaces et aux volumes, il n'en fut plus de même.

Constatant l'embarras de mes petits étourdis, une idée me vint que je vous soumets en la résumant dans le tableau suivant :

Mètre.

$$D.m = m \times 10$$
$$H.m = m \times 100$$
$$K.m = m \times 1000$$
$$M.m = m \times 10000$$
$$d.m = m \times \frac{1}{10}$$
$$c.m = m \times \frac{1}{100}$$
$$m.m = m \times \frac{1}{1000}$$

$$M.q = M^2$$
$$D.m.q = \overline{m}^2 \times \overline{10}^2$$
$$H.m.q = \overline{m}^2 \times \overline{100}^2$$
$$K.m.q = \overline{m}^2 \times \overline{1000}^2$$
$$M.m.q = \overline{m}^2 \times \underline{10000^2}$$

$$d.m.q = \overline{m}^2 \times \left(\frac{1}{10}\right)^2 = \frac{1}{100}\ m.q$$
$$c.m.q = \overline{m}^2 \times \left(\frac{1}{100}\right)^2 = \frac{1}{10000}\ m.c$$
$$m.m.q = \overline{m}^2 \times \left(\frac{1}{1000}\right)^2 = \frac{1}{1000000}\ m.q$$

$$M.c. = \overline{m}^3$$

(*Multiples décimaux inusités.*)

$$d.m.c = \overline{m}^2 \times \left(\frac{1}{10}\right)^3 = \frac{1}{1000}\ m.c$$
$$c.m.c = \overline{m}^3 \times \left(\frac{1}{100}\right)^3 = \frac{1}{1000000}\ m.c$$
$$m.m.c = \overline{m}^3 \times \left(\frac{1}{1000}\right)^3 = \frac{1}{1000000000}\ m.c$$

(*Inusité, peut et doit être supprimé.*)

A vous, Monsieur le Directeur, de juger si ce petit moyen peut aider à faire la lumière dans les jeunes esprits.

E. Choquenet.

COMMUNICATIONS DIVERSES

Note relative au recrutement de la section spéciale annexée à l'Ecole normale de La Bouzaréa.

Une section normale spéciale destinée à former des maîtres pour les écoles d'indigènes est annexée à l'Ecole normale d'Alger-Bouzaréa.

Cette section comprend dix jeunes instituteurs, qui passent une année à l'école.

Ils y apprennent l'usage de la langue kabyle (attendu que c'est en Kabylie tout d'abord qu'un grand nombre d'écoles doivent être créées), un peu d'arabe, un peu de travail manuel, beaucoup d'agriculture pratique, des éléments de médecine usuelle avec exercices dans un hôpital, enfin la pratique de l'enseignement dans les écoles d'indigènes.

Cette section est recrutée parmi les stagiaires ou titulaires en exercice en France ou en Algérie, anciens élèves des écoles normales, autant que possible, et très bien notés.

Tous les candidats doivent d'ailleurs, pour être admis, être signalés par MM. les inspecteurs d'Académie comme possédant les qualités d'intelligence, d'honnêteté, de patience, d'activité, de dévouement et d'aptitude pédagogique qui leur seront nécessaires pour occuper dignement les postes de confiance où ils devront être appelés à leur sortie de la section spéciale.

Les candidats doivent être libérés du service militaire ou dispensés en vertu d'un engagement décennal. Ceux qui ont contracté l'engagement sous le régime de la loi du 15 juillet 1889 ne peuvent être admis qu'après avoir accompli leur année de service militaire.

Les élèves-maîtres de la section spéciale reçoivent une indemnité de 900 francs, sur laquelle ils versent 500 francs pour leur entretien à l'Ecole normale. Ils

conservent le reste pour leur habillement et leurs besoins personnels. La gratuité du passage leur est accordée pour se rendre à l'Ecole normale.

Ils sont dans les mêmes conditions que les autres élèves-maîtres des Ecoles normales, c'est-à-dire qu'ils réalisent pendant leur séjour à l'Ecole l'engagement décennal en vue de la dispense du service militaire et que le temps qu'ils y passent après l'âge de vingt ans entrera dans le compte des années de services lors de la liquidation de leur pension de retraite.

D'après le décret du 18 octobre 1892, les traitements des instituteurs des écoles d'indigènes sont fixés ainsi qu'il suit :

TITULAIRES.		STAGIAIRES.	
5e classe.....	1.500	4e classe.....	1.200
4e —	1.700	3e —	1.300
3e —	1.900	2e —	1.400
2e —	2.200	1re —	1.500
1re —	2.500		

Ils reçoivent en outre des indemnités spéciales de résidence plus ou moins élevées suivant l'importance du poste qu'ils occupent et la difficulté des approvisionnements.

*
* *

Nomination d'un régent en 1717.

La lecture de la « Nomination d'un instituteur à Landifay en 1808 » me donne l'idée de vous communiquer la nomination d'un *régent* en 1709, c'est-à-dire un siècle auparavant.

Il sera facile de constater ainsi que, grâce à l'action bienfaisante de la Révolution, les progrès ont été bien plus rapides dans les quatre-vingts dernières années que dans le siècle précédent.

Je me suis occupé d'une manière toute particulière de l'histoire de l'instruction primaire dans la commune de Cancon (Lot-et-Garonne).

Je n'ai trouvé aucune trace d'école ou d'instituteur avant 1703. A cette époque, Pierre Gourdon de Genouillac, comte de Vaillac, seigneur de Cancon, manifesta le désir de voir un certain nombre de ses vassaux savoir lire et écrire. Il fit établir Damon Pierre, régent de ladite seigneurie. En 1709 Damon est remplacé par le sieur Desvignes auquel, en 1715, les Jurats assurèrent un salaire de « cent livres l'an » payables « quartier par quartier ».

Enfin, en 1717, a lieu une nomination en règle dont je vous adresse ci-joint une copie absolument conforme.

Veuillez agréer, etc.

A. Lantuech.
Directeur d'école publique à Barbaste (Lot-et-Garonne.)

NOMINATION DE JEAN LASSORT, RÉGENT CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE ET ROMAIN DE CANCON (1717).

Par devant nous, Jean Benaud, juge civil et criminel de police de la ville et juridiction de Cancon, ce jourd'hui, cinquième du mois de juillet mil sept cent dix-sept, estant dans la maison ou les actes de jurade ont accoutumé de ce faire. Escrivant soulz nous, metre Raymond Dellerm, secrétaire de la présante communauté est comparu Jean Blanchard, premier consul et chef collecteur de la présante juridiction lannée présante. Lequel a dit et représante en présance de metre Anthoine Arpheille procureur d'office et Raymond Auzeral, bourgeois et marchant, Reymond Benaud, aussi bourgeois et marchant, sieur Bernard Dellerm, Lamothe, lieutenant au présant ordinaire... (Suivent les noms de 14 autres personnes)... Les tous principaux jurats compozant la majeure partie de la présante communauté qu'il a fait convoquer la présante assemblée, qu'il y a déjà cinq mois ou un peu plus la Régence est vaquante, que *Pierre Desvignes* qui avait este estably régent au présant lieu a pris party au lieu de Castelnau et que par ainsi ny ayant pas de Régent cella porte un gran préjudice aux enfants de la présante juridiction et à d'autres à quoy estant nécessaire de pourvoir le dit sieur Blanchard, consul et chef collecteur représante à la dite assemblée quil présante à ycelle Jean Lassort praticien, capable d'exercer la dite charge de *Régent catholique, apostolique et romain*, et de bonne vie et mœurs.

. . . . . .

(Ici il y a une vingtaine de lignes pour dire que M. Lassort recevra 100 livres de gages.)

« Lequel Lassort sera obligé de faire dire la leson aux escolliers et estre acideu à lescolle, leur apprendre le cattissime, faire lire la leson de léture, les prières qu'un bon chrétien doit faire soir et matin, leur faire entendre la messe tous les jours et leur montrer bon exemple, et, outre les gages lui sera payé cinq sols pour les escolliers qui commenceront à lire, dix sols quant ils escriron, quinze sols quant ils aprendron la leumatique. »

*
* *

Que faire du mauvais élève ?

La ville de Jamestown (Etat de New-York) a fondé une classe spéciale pour tous les enfants (garçons seulement) qui, dans les classes ordinaires, dérangent leur professeur. Ce n'est pas une classe d'insubordonnés, cependant, parce que les enfants y vont avant de l'être devenus. De plus, ils ne vont pas, comme on pourrait s'y attendre, dans une classe dirigée par un homme vif et rude, mais par une femme fort aimable. Dans une ville de 23000 habitants, il est rare de trouver vingt élèves dans cette classe ; et la plupart d'entre eux n'y restent que peu de temps. Aucun professeur n'a de difficultés sérieuses avec un enfant. Aussitôt qu'un élève donne des signes de turbulence, le professeur prévient l'administrateur des écoles qu'il craint d'être ennuyé par un tel ; et que si ses craintes se réalisent, le susdit un tel sera envoyé à l'école du centre dans la classe de Mlle D... Aussitôt que l'élève commence, il sait comment cela finira. Si, comme il arrive souvent, il est animé du désir d'ennuyer la maîtresse, il sait que cela ne réussira pas, car elle ne sera pas ennuyée. Il sait, de plus, qu'aussitôt qu'il entrera dans la classe de Mlle D..., elle le mettra au travail sérieusement, et s'occupera si bien de lui pendant qu'il fera ses devoirs ou étudiera ses leçons qu'il n'aura ni le temps ni l'occasion de se dissiper. Si, dans sa propre école, il se faisait gloire d'être indocile devant ceux qu'il connaissait depuis longtemps, dans la nouvelle classe, peu nombreuse, avec une maîtresse qu'il ne connaît point et qui a la réputation de gagner tous les enfants à la discipline, il n'a plus d'excuse. Il sait fort bien qu'il échouera s'il essaye, aussi il ne fait pas beaucoup d'efforts pour essayer d'être mauvais.

Traduit du *Journal of Education*. — Boston. — (P. Berger).

*
* *

Ecole Edgar Quinet.

Le concours d'admission à l'Ecole municipale Edgar Quinet (enseignement primaire supérieur des jeunes filles. — Externat gratuit) aura lieu à la dite Ecole, 63, rue des Martyrs (9e arrond.), le jeudi 4 juillet prochain.

Les études primaires supérieures conduisent les jeunes filles aux carrières administratives, commerciales et industrielles, à l'enseignement et aux quelques carrières libérales ouvertes aux femmes.

Pour les conditions du concours, s'adresser 63, rue des Martyrs, tous les jours de 9 heures à 11 heures et de deux à quatre heures.

REVUE DE LA PRESSE

La défense des intérêts nationaux.

La France est certes l'un des pays du monde les mieux doués. Elle possède des richesses naturelles et historiques admirables : climat, sol, rivières, plages, etc.; traditions, souvenirs et gloires, rien ne lui manque. Malheureusement tout cela est si mal exploité qu'elle perd peu à peu sa supériorité, sa population et sa clientèle.

Un des membres les plus éminents du Parlement, M. d'Estournelles de Constant, indique, dans une lettre au *Temps*, les causes de cette situation. Nous nous entredéchirons. Nous voyons la puissance économique de l'étranger grandir et nous nous aigrissons. Nous avons bien des colonies, et de belles, mais pour les exploiter, il faut des hommes et de l'argent, et nos charges fiscales et militaires croissent toujours.

Faut-il désespérer de la France ? Non. Car le remède est en elle, mais il faut le lui démontrer, et pour cela parler à l'opinion et rendre confiance à celle-ci. C'est ce qu'a entrepris M. d'Estournelles de Constant. Depuis six ans, il parcourt la France, prêchant le péril de la concurrence, la nécessité du réveil national et de la concorde entre citoyens et même entre peuples du même sang. Et partout il a trouvé, auprès des publics les plus divers, la même compréhension du péril et aussi le même accueil empressé.

Mais ne pouvant suffire à la tâche à lui seul, il a enrôlé des soldats, c'est-à-dire des conférenciers autour de sa bannière et cherché des souscriptions qui, d'ailleurs, n'ont pas tardé à affluer ; la Ligue de l'Enseignement, à elle seule, a versé 10,000 francs.

Voici maintenant le programme de la campagne :

« Les conférences seront publiques et gratuites. — Les questions politiques et religieuses, personnelles et locales, seront rigoureusement interdites. — La première tournée sera de cent conférences. Dans le Nord et l'Est, on traitera de l'exploitation de nos ressources agricoles, industrielles et minières, avec coup d'œil par delà la frontière. Dans le bassin de la Seine, de la Loire, de la Garonne et du Rhône : du danger de déboisement des montagnes; d'une meilleure utilisation de notre admirable réseau de navigation intérieure, d'irrigation. Dans les Alpes, le Jura, le Massif central, les Pyrénées : de la valeur trop souvent encore vierge de nos glaciers, torrents et chutes. Là où abondent les stations thermales et les sites pittoresques, on montrera que nous pouvons attirer des milliers de ces voyageurs et touristes qui enrichiront les hôtels, les entreprises de transports, etc. »

L'année prochaine, le nombre de ces conférences sera doublé; plus tard on en fera à l'étranger, jusqu'en Amérique et en Australie, pour combattre les concurrents de la France et multiplier le nombre de ses clients et amis.

Voici maintenant les noms des conférenciers, ne sont-ce pas plutôt des apôtres, qui forment le noyau de cette phalange recrutée par M. d'Estournelles, parmi lesquels nous remarquons : MM. Blondel, de la Faculté de droit de Paris ; Gaston Deschamps, J. Cels, professeurs de mathématiques, à Paris; Colzat, avocat, à Paris ; Hauser, Métin et Hovelacque, ces deux-ci agrégés de l'Université et chargés d'une mission autour du monde ; Rossignol et Schwob, professeurs, secrétaires généraux, l'un de la Garonne, l'autre de la Loire navigable, et enfin Ed. Petit, que nous ne sommes pas surpris, de trouver en si vaillante compagnie.

Les instituteurs nous permettront de leur recommander d'assister à ces conférences chaque fois qu'elles seront assez rapprochées pour qu'ils le puissent faire, et d'y amasser une bonne provision d'idées à semer ensuite autour d'eux.

*
* *

Un remède contre la fièvre aphteuse.

Parmi les épidémies qui sévissent sur le bétail, la fièvre aphteuse, autrement dit la cocotte, est l'une des plus redoutées du cultivateur. Le *Volume* signale un mode de traitement indiqué à l'Académie de médecine par le docteur Jarre. L'*acide chromique chimiquement pur*, employé comme caustique en solution concentrée, à 33 pour 100, cautérise les aphtes de la bouche et détruit immédiatement la sensibilité extrême des surfaces ulcérées ; quelques minutes après l'application du caustique, la bête peut manger sans difficulté. Le plus souvent une seule cautérisation suffit. Par contre, aux pieds, il faut ordinairement trois ou même quatre cautérisations. Les expériences du docteur Jarre et de ses collaborateurs, la plupart vétérinaires de mérite, ont porté sur plus de 1,500 sujets et ont été très concluantes. Voilà un remède à faire connaître aux enfants des cultivateurs de nos campagnes.

*
* *

Les cours d'adultes professionnels de Vienne.

Du *Volume*. — Les cours d'adultes d'Autriche ont une tendance à prendre un caractère professionnel qui est à signaler. Ce sont souvent les corporations elles-mêmes qui les instituent dans le but d'apprendre à leurs adeptes très rapidement un métier. Un des plus intéressants et des plus courus est celui des garçons de café et d'hôtel de Vienne. Les études durent trois ans, à raison de huit à dix heures par semaine. Le personnel enseignant est nombreux et choisi. Outre les matières qui rentrent dans le programme des écoles primaires, on apprend aux « piccolos » (jeunes garçons de café) la comptabilité et la correspondance commerciales et les rudiments de la conversation française ; les élèves doivent pouvoir dire avec l'accent convenable : Oui, monsieur. — S'il vous plaît, monsieur. — Vous désirez, monsieur? etc., etc. Deux heures par semaine sont consacrées aux exercices pratiques : préparation d'aliments, de pâtisseries, de glaces, etc.; constitution d'un menu ; pliage de serviettes, etc. Et pour rendre l'enseignement aussi réel que possible, les élèves sont à tour de rôle servants et servis.

*
* *

Carnets de préparation.

M. G. Lemoinne, inspecteur primaire, s'élève, dans l'*Ecole nouvelle*, contre les carnets de préparation de leçons pour chaque matière d'enseignement. Ce carnet, dit-il, servira encore l'année prochaine, dans deux ans, dans trois, toujours; il passera au fils de l'instituteur, si ce fils est lui-

même instituteur, — pourquoi pas au petit-fils? — sera dégoisé par ce fils tel qu'il a été rédigé par le père, et, finalement, aura stérilisé, immobilisé leur enseignement à tous; la routine aura tué la préparation.

Voilà une peinture un peu poussée au noir. Une leçon, pour être bonne, doit être préparée ; personne n'y contredira. Mais pas n'est besoin de rédiger cette leçon. Gardons-nous-en bien ; le faire serait glacer notre enseignement, lui enlever toute action, toute vie. Un plan suffit, plan auquel on aura quelquefois à ajouter le résumé à dicter aux élèves en guise de couronnement de la leçon. Mais ce plan, pourquoi ne pas l'écrire sur un carnet, plutôt que sur une feuille volante qui se perd si aisément, sur un carnet avec feuilles blanches intercalaires destinées aux rectifications, revisions et corrections ultérieures. Nous ne crierons pas : « A bas le carnet », mais bien plutôt : « Vive la préparation. » F.

REVUE
DES BULLETINS DÉPARTEMENTAUX
DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE

La correspondance intercoloniale.

Dans sa dernière réunion mensuelle, le personnel de l'Ecole primaire supérieure de filles de la rue d'Auvergne, à Lyon, a examiné la question de *la Correspondance intercoloniale* qui lui a été inspirée par le *Manuel général*.

Le sujet a été reconnu très intéressant. La méthode suivante a été adoptée :

« Les lettres seront collectives, du moins pour commencer. Elles seront préparées en commun, comme une composition française. Chaque élève y contribuera; la première de la classe sera chargée de la rédaction.

« Elles s'entretiendront de leurs études, de leurs occupations, de leurs plaisirs. Les questions intéressantes naîtront au fur et à mesure.

« Les réponses seront conservées ou recopiées avec soin, de façon à former un recueil de documents pour la bibliothèque de l'école.

« Des photographies pourront être échangées... Des produits locaux pourront être expédiés de part et d'autre, et nous permettre de constituer un petit musée colonial.

« De toutes façons, cette correspondance sera un élément d'intérêt nouveau dans la vie de l'école. »

(*Rhône.*)

*
* *

L'Enseignement aux petits. — La lecture.

M. Delseriès, inspecteur primaire, condamne le système qui consiste à apprendre à lire aux petits d'après de déplorables traditions dont il fait le tableau suivant : apprendre à déchiffrer des syllabes, à réunir ces syllabes de toutes les façons possibles sans s'inquiéter du sens des mots formés, et consacrer de longues heures à les répéter sur une psalmodie traînante ; puis, après de laborieux exercices de ce genre qui ont familiarisé les jeunes enfants avec la difficulté d'émettre les sons représentés par tel ou tel groupe de lettres, placer entre leurs mains un livre qu'ils épelleront péniblement pendant de longs mois et considérer désormais le gros œuvre comme achevé.

Il recommande de ne jamais séparer les sons émis des idées représentées, afin d'établir dans l'esprit des enfants, dès leur arrivée à l'école, un lien entre le mot et la chose qu'il désigne.

Il ajoute très judicieusement :

« Faire parler les enfants, leur ouvrir l'esprit, telle devra donc être la première préoccupation : ce ne devra pas être la seule; les maîtres devront encore s'appliquer à être *vivants*, et par là j'entends que, non seulement ils sachent intéresser les élèves par la variété ou le choix des sujets d'études, de leçons, mais qu'ils sachent rattacher ces sujets à la vie de l'enfant, à ses observations personnelles, sans prendre la peine d'écarter d'une leçon de calcul une observation relative à la couleur; d'un exercice d'invention, une observation relative aux nombres ou à leur combinaison. Rien dans la vie n'est isolé, tout se rattache à tout : on n'apprend pas à lire pour savoir lire, mais pour penser avec les autres, pour les comprendre. »

(*Ariège.*)

*
* *

Modification de loi.

Sur la proposition de MM. Cayeux et Dégenétais, et de M^mes^ Loron et Raullet, le Conseil départemental émet le vœu « que les lois des 19 juillet 1899 et 25 juillet 1893, soient modifiées de manière à restreindre la durée du stage et à favoriser l'avancement dans les autres classes, à cette fin que les instituteurs puissent arriver à la 3^me^ classe entre 35 et 40 ans, s'ils ont eux-mêmes obtenu en temps utile le certificat d'aptitude pédagogique. »

(*Seine-Inférieure.*)

*
* *

La Déclaration des droits de l'homme.

L'inspecteur d'académie invite les inspecteurs primaires à comprendre la Déclaration des droits de l'homme parmi les morceaux de récitation que les candidats au certificat d'études doivent savoir par cœur.

(*Loiret.*)

*
* *

Acte de solidarité.

Les élèves de l'école de filles de Gros-de-Montvert se sont cotisées pour venir en aide à un petit enfant de la commune très nécessiteux, et elles ont confectionné pour lui une layette pendant les heures consacrées au travail manuel.

(*Cantal.*)

*
* *

L'enseignement de la morale à l'école.

Une souscription ouverte par les enfants de l'école, de *Conflandey* au profit d'un de leurs condisciples, le jeune Cattin, indigent, atteint de tumeur blanche du genou, a produit la somme de 75 fr. 25.

Cette souscription, augmentée des secours de la commune et du département montant à la somme de 45 francs, a permis de faire admettre l'intéressant petit malade à l'hopital de Vesoul.

(*Haute-Saône.*)

La solidarité enseignée par l'exemple.

Les instituteurs et institutrices publics, émus d'un malheur qui venait d'atteindre cruellement la famille de deux de leurs collègues, se sont cotisés et ont réuni la somme totale de 808 fr. qui a été distribuée par parts égales à chacune des deux familles.

(*Mayenne.*)

* * *

Les écoliers charitables.

En janvier dernier, les élèves d'une école de filles se sont cotisées pour acheter des vêtements à une petite fille de la commune qui ne pouvait fréquenter l'école faute d'habits convenables. On a pu acheter une paire de sabots et aussi une robe, que les élèves ont confectionnée sous la direction de leur maîtresse.

— Les élèves de l'école de Cambiac ont ouvert une souscription pour procurer des aliments et du linge de corps à un de leurs camarades malade depuis près de trois mois; ils ont recueilli 13 fr. 80.

— A Caraman, une souscription ouverte par Mlle Toulza, institutrice, Mme Dupuy, adjointe, avec le concours de M. Trazit, maire de Caraman et de M. Fauré, conseiller général, a produit la somme de 120 francs, qui servira à procurer des vêtements aux jeunes filles pauvres qui fréquentent l'école laïque.

(*Haute-Garonne.*)

VARIÉTÉS

UNE FEMME

Assise à sa fenêtre, du matin au soir elle cousait; et de ses doigts de fée sortaient des robes d'un goût exquis, des toilettes vaporeuses aux nuances délicates, des sorties de bal bordées de cygne, qui devaient faire si belles les grandes dames riches... Oui, du matin au soir elle cousait, Jeannette aux doigts de fée, activement, sans plainte et sans murmure. Et de temps en temps, elle levait les yeux vers le petit balcon de sa modeste chambrette; elle souriait aux fleurs qui le garnissaient, respirait leurs doux parfums et baisait délicatement leurs si jolies corolles; puis elle reprenait son travail avec ardeur.

Elle s'appelait Jeanne Legrand; elle était orpheline et vivait dans une pauvre mansarde d'une de nos grandes cités populeuses, d'une vie active et rangée. Elle travaillait pour une grande maison de confections, et le travail ne lui manquait guère, avec ses doigts de fée... Jolie? non, elle ne l'était pas; mais elle avait la fraîcheur de ses vingt ans et de beaux yeux noirs, profonds et doux, qui révélaient une âme tendre et délicate.

Le soir venu, elle pliait son ouvrage, s'accoudait à son balcon, et rêveuse, les mains jointes, regardait les étoiles s'allumer au ciel. C'était une de ses grandes joies, car elle les aimait comme des sœurs, ces blanches étoiles; leurs brillantes clartés l'attiraient et semblaient fouiller jusque dans son âme blanche et pure comme elles; elle leur murmurait de douces choses, joignait les mains, et c'est en les contemplant qu'elle disait sa prière à Dieu.

Chaque dimanche, elle fuyait la cité et ses bruits; alerte et vive, toute gracieuse dans son modeste costume, elle allait passer l'après-midi à la campagne. Elle choisissait un coin bien ombragé, abandonnait souvent le livre emporté sur ses genoux, et admirait « pour toute la semaine »... Elle aimait les fleurs, les oiseaux, les prés, les champs, les bois; elle souriait aux insectes qui bruissaient dans l'herbe, à ses pieds; elle emplissait ses yeux et son cœur du ciel bleu, de la belle nature; elle jouissait en poète de la campagne recueillie et solitaire, la douce Jeanne, l'humble ouvrière, et elle rentrait lentement à à son logis, le cœur un peu gros parfois... N'aurait-elle donc jamais un foyer, une famille? Mais elle secouait ces tristes pensées bien vite, car c'était une vaillante, Jeanne Legrand, et, comme tous les jeunes, elle avait foi dans l'avenir.

. . . . . .

Dans le même quartier, vivait un ouvrier ébéniste, Pierre Leclerc, qui, maintes fois déjà, avait remarqué la jeune fille. Il aurait bien voulu l'aborder, la saluer, mais il n'osait, car son maintien digne et réservé imposait le respect. Un jour, cependant, Jeanne se rendait à son magasin; elle marchait vite, et comme elle était très chargée, un paquet s'échappa de ses mains. Le jeune homme, qui venait derrière elle, s'empressa de le ramasser, et le chapeau à la main, le lui rendit. Jeanne rougissante, remercia et continua sa route.

Plusieurs fois ensuite ils se rencontrèrent. Jeanne répondait toujours avec un sourire au profond salut qui lui était adressé, le petit service rendu ayant noué comme un lien d'amitié entre eux; puis, ils échangèrent quelques paroles, en bons voisins, car ils demeuraient tout près l'un de l'autre.

Les camarades de Pierre n'étaient pas sans avoir remarqué l'amour discret du jeune homme; ils le plaisantèrent. — « Voyons, lui dirent-ils, tu ne vas pas t'aviser de prendre pour femme cette jeune fille si réservée, dont la santé paraît presque délicate, et qui feint toujours de ne pas nous voir... Choisis plutôt parmi ces jeunes filles, fortes et joyeuses, qui rient avec nous, en bonnes camarades. » — Et Pierre répondait: « Non, j'aimerais que ma femme, la mère de mes enfants, eût le sérieux, la réserve et la dignité de Jeanne Legrand. »

Un matin, il s'arma de courage et se rendit chez la jeune fille qui, tout étonnée, à sa vue, sentit son cœur battre très fort, sans trop savoir pourquoi.

— « Mademoiselle, dit simplement le jeune homme, depuis quelques mois déjà, je vous admire et je vous aime. Vous me rendriez bien heureux si vous vouliez consentir à devenir ma femme... Je ne suis pas riche, mais j'ai un bon métier qui me rapporte assez d'argent. Le travail est mon ami depuis mon jeune âge, et je me sens assez de courage pour travailler pour vous, et la famille que la Providence nous en-

verra ; et assez d'amour au cœur, pour vous donner tout le bonheur que vous méritez... »

Jeanne émue, les yeux humides, mit ses deux mains dans celles du jeune homme.

. . . . . .

Peu après, ils se marièrent... Ils consacrèrent une partie de leurs économies à l'achat d'un mobilier simple et solide, mais de bon goût. Jeanne avait voulu une cuisine, une petite salle à manger et une chambre à coucher.

Comme il était gracieux et coquet, leur petit nid ! qu'il faisait bon y vivre ! Jeanne avait apporté dans l'arrangement des moindres choses son goût discret et sûr, et le jeune homme aimait à appeler sa femme, « ma jolie fée ». Oui, leur jeune intérieur était une poésie d'amour, et leur vie, une vie heureuse entre toutes, dans sa modeste simplicité.

Pierre travaillait toujours chez son patron l'ébéniste ; Jeanne avait voulu continuer à coudre pour le magasin de confections qui l'avait fait vivre jeune fille. — Non, avait-elle répondu fort sagement à Pierre, qui la priait de ne s'occuper que de son ménage, je ne veux pas abandonner mon travail de couture ; ne crains rien, cela ne me fatiguera pas trop ; tu gagnes bien assez pour deux, c'est vrai, à présent ; mais nous ne resterons pas toujours deux, il faut bien l'espérer ; et puis, qui peut prévoir l'avenir ? »

Et la vaillante Jeanne continuait à coudre, et à s'occuper de son ménage qu'elle tenait avec un soin scrupuleux.

Elle faisait partager à son mari son amour pour la campagne, et à la belle saison, le dimanche, ils s'échappaient aux champs, rieurs, comme deux écoliers en vacances.

Elle aimait à lui montrer les paysages qu'elle avait admirés jeune fille ; elle s'asseyait avec lui dans les petits coins ombreux où elle avait rêvé d'une vie à deux, de cette vie si douce et si pleine qu'elle possédait à présent, grâce à lui, murmurait-elle à son oreille, d'une voix caressante.

Lorsqu'il pleuvait, ou lorsque la bise de janvier âpre et froide fouettait le visage, ils s'asseyaient tous deux, frileusement, au coin du feu de leur petite chambre gaie et coquette. Jeanne tirait l'aiguille, et Pierre lisait d'une belle voix sonore les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains, qui faisaient passer dans leurs yeux des larmes d'attendrissement ou des lueurs d'enthousiasme.

Oui, pleine et heureuse était leur vie, la vie de ces humbles, vivant sagement, se contentant de peu, utiles à leurs semblables, toujours prêts à rendre service à des voisins moins fortunés... Plus heureuse encore elle devint, après la naissance de deux beaux enfants, que le papa voulut appeler Jean et Jeanne... Ce fut le rayon de soleil de leur petit logis ; la jolie cage avait ses oiseaux, des oiseaux gais et rieurs qui mettaient partout de la lumière et de la joie.

Dure-t-il longtemps le bonheur ici-bas ? Hélas ! qui ne l'a vu souvent, après un beau sourire, replier ses ailes et s'envoler pour des mois, des années, parfois même pour le restant de la vie ?... La pauvre Jeanne dut en subir l'éclipse, elle aussi...

. . . . . .

Jean avait six ans, petite Jeanne quatre bientôt. Un soir, des ouvriers qui travaillaient avec Pierre Leclerc lui dirent : « Voyons, Pierre, viens donc prendre un verre avec nous. — Non, répondit celui-ci, c'est l'heure de mon dîner, je ne veux pas faire attendre ma femme et mes enfants. — A ton aise, répliqua l'un d'eux, d'un air quelque peu moqueur ; quel homme sage !... » Deux jours après, la même demande fut adressée ; même réponse de la part de Pierre.

« Bah ! dit un pilier de cabaret, qui s'était fait fort d'entraîner Pierre, vous ne voyez donc pas qu'il a peur de sa femme ! Bien sûr, Mme Jeanne le battrait à son arrivée... » Les camarades ricanèrent ; Pierre rougit très fort, et comme il était un peu faible, il les suivit, disant : « Peur de ma femme qui est la bonté même ? Allons donc, vous allez voir, je vous suis... »

Ce soir-là, Pierre rentra un peu plus tard que de coutume. Jeanne, anxieuse, l'attendait : « Je craignais, lui dit-elle, qu'il ne te fût arrivé malheur. — Oh ! répondit-il, lui mettant un baiser au front, petite folle, qui t'inquiète si fort pour un léger retard ; je suis allé au cabaret avec les camarades... » Jeanne avait confiance en son mari ; néanmoins une crainte vague la mordit au cœur.

Les ouvriers qui travaillaient avec Pierre, avaient vu ses hésitations, sa faiblesse, lorsqu'il s'était agi de l'emmener une première fois au cabaret. Ils surent si bien manier tour à tour l'ironie moqueuse et la flatterie habile, qu'ils réussirent à l'emmener avec eux plusieurs jours de suite. Pierre avait honte de sa faiblesse et il la maudissait, mais insensiblement il s'était mis à aimer ces visites au cabaret. Il trouvait toujours quelque excuse à donner à Jeanne, qui, pas un seul instant, ne douta de son mari. Mais un soir Pierre rentra ayant laissé une partie de sa raison au fond de son verre.

Une douleur profonde bouleversa l'âme de Jeanne. Un long moment, elle pleura des larmes, telles qu'elle n'en avait jamais versées dans sa vie. Puis elle se releva de ce moment d'abattement. Elle se reprocha de n'avoir pas été plus clairvoyante. — « Je le sauverai de lui-même jura-t-elle : oui, je le ramènerai ; rien ne me coûtera pour cela. »

Les jours suivants, elle se fit plus caressante, plus affectueuse ; elle essaya avec les tendresses des petits, de retenir Pierre au logis. Quand elle vit qu'elle ne réussissait pas, elle parla à Pierre des jours heureux écoulés ; elle lui laissa voir sa douleur, et lui fit entrevoir l'abîme où il courait. Pierre, un moment ébranlé, se raidit ; il avait encore dans l'oreille les sarcasmes et les exhortations des camarades ; il montra à l'épouse aimée, un visage dur qu'elle ne lui avait jamais vu.

La pauvre Jeanne refoula ses larmes, et plus jamais une plainte ne sortit de ses lèvres. Lorsqu'il rentrait, le soir, les enfants étaient toujours couchés ; elle ne voulait pas que le père eût jamais à rougir devant eux. Elle était toujours aussi douce, aussi affectueuse que par le passé, avec le malheureux égaré. Et cependant, bien souvent, à présent, il rentrait à peu près ivre le soir, et tombait comme une masse dans son lit. Les sommes qu'il remettait à Jeanne pour l'entretien du ménage étaient insuffisantes. Elle travaillait double, la pauvre Jeanne, et grâce à son activité et aux économies des jours heureux, les enfants n'eurent pas à souffrir de l'inconduite du père... Mais que de larmes douloureuses versées en silence ! et pourtant ; au fond du cœur,

une énergie indomptable, et l'espoir de ramener l'égaré dans le droit chemin.

Un soir, les enfants dormaient. Toute triste, Jeanne cousait dans la petite salle à manger, ayant laissé ouverte la porte de la chambre à coucher de ses chéris... Il était tard déjà... Pierre rentre, l'œil mauvais ; les camarades l'ont monté. — « Voyons, dit-il durement à sa femme, qui vient de fermer la porte des petits ; tu dois avoir par là les économies que nous avons faites autrefois ; donne-les moi, je les veux. »

C'en est trop ; Jeanne éclate en sanglots, et de ses beaux yeux noirs qui ont tant pleuré, et où on ne lit qu'un profond désespoir, elle regarde Pierre. — « Oh ! Pierre, dit-elle, c'est toi, toi, mon mari que j'ai tant aimé, et que j'aime tant encore, toi qui as été le modèle des époux et des pères, qui viens me demander le pain de nos enfants !... Oh ! Pierre, tu ne nous aimes donc plus, les petits et moi ?... Reviens-nous, je t'en supplie ; vois-tu, pour te sauver de l'abîme où tu cours, je donnerais ma vie... »

Son accent est si déchirant, sa figure pâlie si touchante, ses reproches empreints de tant de douceur et de bonté, que Pierre s'est senti remué jusqu'au plus profond de l'âme ; les larmes de sa femme retombent sur son cœur... Il n'est plus ivre à présent... En une vision rapide, il revoit leur vie si heureuse d'il y a quelques mois ; le visage rayonnant, si triste aujourd'hui, de celle qu'il se plaisait à appeler « sa douce fée »... Il se rappelle aussi, et son cœur se brise et il se maudit tout bas, la douceur infinie, la patience inaltérable, le courage et l'énergie de sa compagne durant ces derniers mauvais jours... C'en est fait, il est vaincu ; ses larmes répondent à celles de sa femme ; il tombe à genoux devant elle, et lui prenant les mains, d'une voix étouffée il lui dit : « Pardon, ma Jeanne, oh ! pardon, j'ai été fou ; tu m'as conquis une seconde fois ; tu me ramènes à la vie, à l'honneur, au devoir... Je suis guéri pour toujours, grâce à toi, ma Jeanne, et sois bénie... Je te jure de changer en sourires toutes les larmes que je t'ai fait verser, et de te donner le bonheur que nulle femme ne mérite autant que toi, ma femme bien-aimée, ma chère douce petite sainte... »

Les pleurs de Jeanne sont séchés. Elle a foi dans la promesse de Pierre, faite d'une voix si énergique, qu'elle en est presque dure. Il lui semble qu'elle a fait un mauvais rêve, et tout en répondant à l'étreinte de son mari, elle voit en une vision rapide et souriante, un avenir heureux, fait de paix, de travail et d'amour.

L. C.
Institutrice-adjointe.

ROMANCIERS ET MAITRES D'ÉCOLE

Les romanciers populaires sont souvent durs pour les maîtres d'école. De Shakespeare à Rudyard Kipling, en passant par Dickens, le maître d'école trouve peu d'écho à son propre sentiment qu'il est un homme comme les autres, avec des passions analogues. Et même, quand, à l'occasion, il est fait mention de l'importance et de la grandeur de la cause de l'éducation, on l'accompagne le plus souvent de la raillerie qu'on a toujours toute prête pour le maître d'école, « ce pédagogue qui n'est guère plus aimable que le pédant », disait Nisard.

Serions-nous en voie d'amélioration ? En ce pays où le bon et libéral Walter Scott, n'a pu tracer le portrait que d'un Dominic Sampson, voici que dans ces dernières années Ian Maclaren, d'une part, a créé son immortel Domsie, et M. Barrie, d'un autre côté, la douce et aimable Miss Ailie. Et tout récemment, au dîner du Burns Club à Edimbourg, l'orateur de la soirée, le Dr Conan Doyle, a rendu au maître d'école, le plus noble des hommages. Déjà, dans un de ses livres, avec cette perspicace observation dont il est coutumier, le Dr Doyle avait signalé « les écoles de Londres qui s'élèvent visibles, au-dessus d'une mer de maisons de briques, comme les phares de la civilisation dans un océan d'humanité ». Voici ce qu'il disait l'autre jour : « S'il est sur terre une catégorie d'hommes à laquelle l'Ecosse doive de la reconnaissance, c'est à celle des maîtres d'école. Aussi loin qu'on regarde dans le passé, on trouve ces hommes, instruits, consciencieux, maigrement payés, enfermés dans un étroit horizon, sans autre récompense que le souvenir du devoir accompli. Nous sommes fiers du soldat écossais, du colon écossais,... mais ces hommes travaillent dans l'obscurité, et sans éloge et sans réconfort, aux racines mêmes de la grandeur nationale, et la nation entière est un énorme monument qu'ils ont bâti de leurs mains. Presque sans carrière pour eux-mêmes, combien de carrières n'ont-ils pas préparées et façonnées, quelle gloire indirecte n'ont-ils pas conquise ! »

D'après le *Practical Teacher*,

Gaston Mouchet.

POUR NOS LECTRICES

Omelette économique

L'omelette, la traditionnelle omelette, est un plat cher pour une famille pauvre, surtout en hiver, si la ménagère n'a pris la précaution de conserver elle-même des œufs de l'été. De plus, tout en étant nourrissante, elle ne fait pas « volume » et pour le travailleur la sensation de *satiété* est inséparable de celle d'un bon repas. Voici le moyen de préparer une omelette économique et excellente pour quatre ou cinq personnes, avec deux œufs seulement.

2 œufs ;
1/2 verre de lait ;
4 cuillerées de farine ;
un peu de beurre ou de saindoux ;
poivre et sel.

I. Mettre dans une terrine quatre cuillerées de farine, délayer cette farine avec le lait, ajouter les œufs un à un, bien travailler la pâte, saler et poivrer.

II. Faire chauffer une cuillerée de beurre ou de saindoux dans une poêle, y verser la préparation, puis la laisser cuire durant cinq ou six minutes ; ensuite la tourner de l'autre côté, la laisser cuire quelques minutes encore, puis la servir.

Omelette aux fruits.

A l'époque des fruits on peut préparer de la même manière une sorte de gâteau peu onéreux aimé des grands et des petits. A la pâte prépa-

rée au paragraphe I, on ajoute une demi-livre de cerises dénoyautées ou quelques minces tranches de pommes ; on procède ensuite comme il est dit plus haut, en prolongeant la cuisson qui doit se faire à feu très doux. Au moment de servir, saupoudrer l'omelette de sucre.

Potage des convalescents.

Pendant la convalescence les malades se fatiguent quelquefois du bouillon, si difficile à bien conserver durant les temps chauds. Voici une manière très simple de préparer un excellent velouté qui permettra de « varier » leur régime tout en l'enrichissant de sels de potasse dont l'économie des malades est toujours appauvrie — la ménagère pourra, vu son prix de revient modique, préparer si elle le désire ce potage pour toute la famille afin d'économiser son temps et son feu.

Pour 5 personnes : 2 litres d'eau ;
4 cuillerées de crême de riz ;
ou si l'on veut moins dépenser :
4 cuillerées de farine de froment ;
1 cuillerée à café de Liebig ;
2 jaunes d'œuf.

I. Faire bouillir l'eau, y ajouter du sel et un peu de poivre.

II. Délayer la farine avec un peu d'eau froide, la verser dans l'eau bouillante. Quand elle est cuite, au bout de 10 minutes environ, mettre dans le fond de la soupière deux jaunes d'œuf et le Liebig, délayer avec un peu d'eau froide, puis verser le potage bouillant en tournant toujours pour éviter que les œufs ne tournent ; servir.

Viande la bohémienne.

Il nous reste de la préparation précédente deux blancs d'œuf ; avec quelques petits débris de viande nous pourrons confectionner un premier plat excellent.

Quelques petites tranches de viande froide ;
2 blancs d'œuf ;
1 cuillerée à café d'huile d'olive ;
4 cuillerée de farine ;
1/2 verre d'au.

I. Préparer une pâte en délayant la farine avec un peu d'eau, l'huile d'olive, puis ajouter les blancs battus en neige demi-ferme, sel et poivre.

II. Tremper dans cette pâte les tranches de viande, qu'on peut auparavant faire macérer dans un peu de vin blanc, et au fur et à mesure les jeter dans de la graisse de friture bouillante. Lorsqu'elles sont dorées des deux côtés, les retirer de la graisse et les servir très chaudes.

Nous avons donc avec *huit œufs* préparé pour cinq personnes, une omelette, un dessert, un potage velouté et une entrée, soit quatre plats ou vingt portions, dont le prix de revient total s'élève de 1 fr. 10 à 1 fr. 25.

Augusta Moll-Weiss.

ACTES OFFICIELS

CONCERNANT L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

PERSONNEL. — NOMINATIONS

Inspection de l'enseignement primaire.

25 mai. — M. André, inspecteur de l'enseignement primaire à Saint-Mihiel, est admis à faire valoir ses droits à la retraite, à partir du 1er juin 1901.

29 mai. — M. Bernard, va de Guéret à Montmorillon ; — M. de Baradel, va de Montmorillon à Guéret ; — M. Delavoix, de Falaise à Dijon.

PROMOTIONS

Ecole normale d'instituteurs et d'institutrices du département de la Seine.

24 mai. — Sont promus, à partir du 1er janvier 1901 :

Ecole annexe.

INSTITUTEURS.

De la cinquième classe à la quatrième : M. Tourcel, instituteur-adjoint.

Ecole annexe.

INSTITUTRICES.

De la quatrième classe à la troisième : Mlles Bérenger, institutrice-adjointe ; — Hermann, institutrice-adjointe.

AVIS ADMINISTRATIFS

Laïcisation d'écoles.

(Exécution de l'article 19 de la loi du 30 octobre 1886.)

Par arrêté préfectoral du 25 mai 1901, l'école publique de filles de Désertines (département de la Mayenne) a été laïcisée.

(*Journal officiel* du 1er juin 1901.)

Par arrêté préfectoral du 28 mai 1901, l'école publique de filles de Sermanges (département de la Nièvre) a été laïcisée.

(*Journal officiel* du 5 juin 1901.)

CRAIE ROBERT

Durieu, *156, rue Broca, Paris*, Succr de *F. Jacquier et Cie*, anciennement R. Faustin-Hélie.

Seule fabrique de Craie et Pastel « *Robert* » de toutes couleurs pour tableaux noirs, etc. — Exiger la marque à feu sur les boites : Craie Robert (déposée). La craie artificielle « Robert », très douce, a l'avantage de ne pas rayer les tableaux et de ne pas salir les doigts. *Craie* « *Robert* » pour *tailleurs* et *billards*, en toutes couleurs, qualité supérieure. — Toiles et tableaux ardoisés. Ardoises naturelles et factices avec encadrement métallique perfectionné et breveté. Envoi *franco* de tarifs et échantillons.

Remise aux membres du corps enseignant.

POMMADE MOULIN

Guérit Dartres, Boutons, Démangeaisons, Acné, Eczéma, Pelade, Hémorroïdes, ainsi que toutes les maladies de la peau. Elle arrête la chute des **cheveux** et des **cils**, et les fait repousser.

« *Monsieur, Votre pommade m'a parfaitement réussi dans plusieurs maladies de la peau et Eczéma, même chronique.* D. de MONTAIGU, ex-int. des Hôpitaux ». 21, Rue Croix-des-Petits-Champs, Paris.

« *V t e pommade m'a guérie et les cheveux sont très bien repoussés.* Femme BASSOT, St-Germain-des-Fossés ».

Inv.fce etre mand. de 2f 30 à MOULIN, Phcn. 30, R. Louis-le-Grand, Paris.

PRIMES AUX LECTRICES

La Maison de Voilettes de Paris, M. Gounot, directeur, 7, rue Cassette à Paris, envoie franco recommandé :

1° Douze très jolies voilettes tout soie, chenillées ou unies, noires ou blanches, longueur 1 mètre, largeur 0m45, contre un mandat de 4 fr. 50 ou 6 des mêmes voilettes contre 2 fr. 75.

2° Dix mètres de *Tulle illusion,* du plus fin *réseau Malines,* en 70 de large contre mandat de 6 francs. (Primes valables jusqu'au 15 mai).

EAU DE DOLAINCOURT (Vosges).

Sulfurée sodique arsénicale. Température 90°5; sulfure de sodium 0.063. Unique dans l'Est et sans rivale en France. Etablissement ouvert toute l'année.

Guérit : pharyngites, laryngites, bronchites, pleurésies, asthmes, phtisie, affections de la peau, gravelle, catarrhes, dyspepsie, gastralgie, dissipe les embarras d'estomac et remet en appétit. — *Essai 10 bouteilles, 5 francs.*

PLUME SCOLAIRE
DE J. ALEXANDRE

LINIMENT MULET. — Providence des CHEVAUX, CHIENS, BŒUFS, etc. Guérit merveilleusement, sans inflammation : Plaies, Couronnements, Blessures, Crevasses, Démangeaisons, Brûlures, Ophtalmie, etc. *Quantité d'attestations sérieuses et de Vétérinaires.* — Flacons à 3 fr., 2 fr., 1 fr. — Ajouter 60 centimes pour l'expédition. PARIS-COLOMBES. 21. Rue de Courbevoie. 21.

AUTOCOPISTE-NOIR
Imprimez vous-même

Circulaires, Dessins, Plans, Musique, Photographie. — *Plumes et Stylographes* or contrôlé marque CAW'S (1re du Monde) SPECIMENS franco. J. DUBOULOZ, 9, Bd Poissonnière, Paris.

VÉRITABLES GRAINS de Santé du docteur FRANCK

Contre la **CONSTIPATION** *et ses conséquences :* PURGATIFS, DÉPURATIFS — *ANTISEPTIQUES* — EXIGER les VÉRITABLES avec l'*Étiquette* ci-jointe en *4 couleurs* et le NOM du DOCTEUR FRANCK 1f50 la 1/2 Bte (50 grains); 3 fr. la Bte (105 grains). *Notice dans chaque Boîte.* TOUTES PHARMACIES

CADEAU

L'Union Agricole Provençale, société d'agriculteurs, créée pour la vente de ses produits aux consommateurs, dirigée par MM. J. Pourrière, Teissier et Cie, à Lançon (B.-du-R.), offre comme *réclame sacrifiée* à titre d'échantillons, pour faire apprécier la valeur de ses huiles :

1 bidon huile, 3 kilos.
1 bocal olives vertes.
2 kilos savons 60 0/0.
1 corbeille figues, 1 kilo.
1 boîte 3 savonnettes parfums plus une surprise.
1 flacon eau de fleurs d'oranger.
1 échantillon vin, côtes du Rhône, garanti naturel.
1 boîte café torréfié extra de 250 grammes.
1 sac pâtes alimentaires pour potage, de 250 grammes.

Logé, franco de port, par grande vitesse en gare de l'acheteur, contre la somme de **12** francs, payable par mandat-poste après réception. Pour autres renseignements, comme pour sa représentation qu'elle offre contre fortes remises à toute personne honorable, s'adresser au Siège Social ou au fondateur et directeur : M. J. Pourrière, *ancien maire*, Villa Seisseau, à *Lançon* (Bes-du-Rhône). Gd Prix collectif, Eon de 1900.

PETITES ANNONCES

Pour répondre au désir souvent exprimé par bon nombre de nos lecteurs, nous ouvrons à leur usage, dans nos colonnes, une rubrique de « Petites Annonces », où nous insérerons celles qu'ils jugeront utile de nous envoyer, au prix de 10 centimes par mot.

Prière de joindre, en mandat ou timbres-poste, le montant de l'insertion calculé sur ce tarif, avec le texte de l'annonce à insérer.

L'Administration du Manuel Général se réserve le droit de refuser purement et simplement, sans en donner de motifs, les annonces qu'il ne lui conviendrait pas d'insérer.

Privilège réservé à nos abonnés d'un an : 20 mots gratuits.

(*) **Pour répondre aux « Petites Annonces » dans lesquelles il n'est pas indiqué d'adresse, nos lecteurs n'ont qu'à écrire leur proposition, la glisser sous une enveloppe, inscrire sur le côté gauche de cette enveloppe le Numéro de l'annonce et coller sur l'autre côté un timbre de 15 centimes (conformément au modèle A), puis envoyer le tout dans une deuxième enveloppe (modèle B), à l'adresse du *Manuel général* (service de la publicité) qui se chargera de transmettre la réponse à l'intéressé.**

A

M. G. 10 — 15 cent.

B

Administration du « Manuel Général » — 15 cent.
Service de la Publicité
79, Bd St-Germain

English Teacher (wishing to learn french) would accept employment during July and August. Affranchir à 25 centimes. M. G. 42.

PATE EPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties.** — **50 Ans de succès.** — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mon.). — Pour les bras, employer le **PILIVORE** (20 fr. et 10 fr.). — **DUSSER, 1, Rue J.-J. Rousseau, PARIS.**

Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris

LIVRES ILLUSTRÉS

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

(Suite).

SÉRIES POUR PRIX D'HONNEUR

SÉRIE B. — *FORMAT GRAND IN-8 (28 c. × 19).*

Broché..... 7 fr.
Cartonnage percaline, plats et planches dorés..... 10 fr.

Nouveauté : **Mémoires du sieur de Pontis.**

Guillemin : *La chaleur.* | **Journal de la Jeunesse**, illustré.

SÉRIE C. — *FORMAT GRAND IN-8 (29 c. × 20).*

Chaque volume contient, outre les gravures en noir, de nombreuses planches en couleurs tirées hors texte.

Broché, couverture or et couleurs..... 4 fr. 50
Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées..... 5 fr. 50
Cartonnage percaline, plats et tranches dorés..... 6 fr. 50
Genre demi-reliure, tranches dorées..... 7 fr. »

Nouveauté : **Au Pays du mystère,** par M. Pierre MAËL.

Au Pays du mystère est un de ces récits d'aventures auxquels se plaît le talent de Pierre Maël. Des indigènes fanatiques ravissent deux enfants d'une famille européenne établie sur les frontières du Thibet. Les parents des petites victimes se mettent, avec quelques compagnons, à la poursuite des ravisseurs, et, à travers des difficultés inouïes, ils finissent par retrouver leurs enfants, après avoir ainsi parcouru cette partie du Thibet qui est pour les Européens le *Pays du Mystère*. Moins *mystérieux*, sans doute, pour quiconque aura lu le volume de P. Maël. Mais dirons-nous qu'à cette lecture nos jeunes gens trouveront encore un plus riche profit qu'un accroissement de leurs connaissances ? Ils en tireront la plus magnifique leçon d'endurance et d'énergie.

Assollant (A.) : *Montluc le Rouge.*
Bigot (Ch.) : *Gloires et Souvenirs militaires.*
Colomb (Mme) : *Pour la Patrie.*
Delon (Ch.) : *Les Peuples de la Terre.*
Demoulin (Mme) : *Français illustres.*
— *Françaises illustres.*
Ferry (Gabriel) : *Costal l'Indien.*
— *Les Aventuriers du Val d'Or.*
Gérard (Jules) : *Le Tueur de lions.*
Guénin : *La Nouvelle France.*
Houdetot (Mme de) : *Ysabel.*
Larchey (L.) : *Les Cahiers du capitaine Coignet.*
Loir (M.) : *Gloires et Souvenirs maritimes.*
Maël (P.) : *Au pays du mystère.*
Witt (Mme de), née Guizot : *La France à travers les siècles.*

PREMIÈRE SÉRIE

FORMAT GRAND IN-8 (28 c. × 18)

Broché..... 3 fr. »
Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées..... 3 fr. 80
Cartonnage percaline, plats dorés, tranches jaspées..... 4 fr. 20
Cartonnage percaline, plats et tranches dorés..... 4 fr. 60
Genre demi-reliure, tranches dorées..... 5 fr. »

Nouveautés :

Le Fakir, par M. NICOL MEYRA.

L'Exposition Universelle de 1900, par M. L. ROUSSELET.

Jeanne la Rousse, par le Commandant STANY.

L'étrange histoire que celle que nous raconte Nicol Meyra dans *le Fakir !* Nous ne nous flattons pas de résumer en quelques lignes les aventures du bon docteur Tockson, partant pour l'Inde avec le corps endormi, momifié, du fakir Çoukryana et deux compagnons qui sont la grâce et la joie du récit, sa fille Déborah et son neveu Pinsonnet, afin de surprendre le secret du sommeil hypnotique de certains religieux hindous. Mais, ce que nous affirmons, c'est que le lecteur qui connaîtra les premières pages du livre, ne pourra plus abandonner, avant d'en avoir tourné les derniers feuillets, ce récit merveilleux où la fantaisie la plus imprévue s'allie avec les données les plus certaines de la science contemporaine.

Point n'est besoin, sans doute, de vanter *l'Exposition de 1900* de M. L. Rousselet, qui nous rend, avec une extraordinaire clarté, la vision des instructives merveilles que le monde entier vint admirer l'an dernier au Champ de Mars.

Quant à *Jeanne la Rousse* du commandant Stany, c'est un de ces romans historiques dont l'intrigue captive et qui sont animés du souffle du plus vigoureux patriotisme. L'histoire pathétique d'un enfant arraché à sa famille pendant les drames de l'émigration, et qui ne doit la retrouver que beaucoup plus tard, se déroule à travers les récits des guerres du Consulat et de l'Empire : livre d'aimable mystère, de tendresse et d'héroïsme, qui gagnera les cœurs des jeunes gens et des jeunes filles.

Beecher Stowe : *La case de l'oncle Tom.*
Cahun : *La bannière bleue.*
Cervantès : *Don Quichotte de la Manche.*
Charnay (D.) : *A travers les forêts vierges.*
Cim (Albert) : *Grand'mère et petit-fils.*
Deslys : *L'héritage de Charlemagne.*
Dronsart (M.) : *Les grandes voyageuses.*
Du Camp (Max.) : *Bons cœurs et braves gens.*
Ferry (G.) : *Dernières aventures de Bois-Rosé.*
Figuier : *Les grandes inventions.*
Gaffarel (P.) : *La conquête de l'Afrique.*
Gourdault (J.) : *La Suisse pittoresque.*
— *L'Italie pittoresque.*
Guillemin (A.) : *La Terre et le Ciel.*
Houdetot (Cesse d') : *Le page de Jehanne.*
Lefebvre : *Gouttes de pluie et flocons de neige.*
Maël (P.) : *Une Française au pôle Nord.*
— *Terre de Fauves.*
Manzoni : *Les fiancés.*
Meyners d'Estrey : *A travers Bornéo.*
Meyra (N.) : *Le Fakir.*
Monnier : *Notre belle Patrie.*
Mouton (E.) : *Lazare Poban.*
Pouchet : *Mœurs et instincts des animaux.*
Raynal : *Les naufragés des îles Auckland.*
Rousselet (L.) : *L'Exposition de 1889.*
— *L'Exposition de 1900.*
Stany (Le commandant) : *Seule !*
— *Le Secret du donjon.*
— *Jeanne la Rousse.*
Toudouze (G.) : *Enfant perdu.*
Walter Scott : *Ivanhoë.*
— *Quentin Durward.*
— *Kenilworth.*
Witt (Mme de) : *Vieilles histoires de la Patrie.*
— *Histoires de l'ancien temps.*
— *La France au XVIe siècle.*
Wyss (J.) : *Le Robinson suisse.*

DEUXIÈME SÉRIE

FORMAT GRAND IN-8 (26 c. × 17)

Broché	**2 fr. 60**
Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées	**3 fr. 40**
Cartonnage fort, genre maroquin, plats et tranches dorés	**3 fr. 60**
Cartonnage percaline, plats et tranches dorés	**3 fr. 90**
Genre demi-reliure, tranches dorées	**4 fr. 60**

Nouveautés :

Hélène Corianis, par Mme COLOMB.

La Russie, par M. GUÉNIN.

Hélène Corianis est l'histoire d'une charmante et énergique enfant qui, après la mort de son père, se fait, auprès d'une mère excellente, mais accablée par la douleur et malade, le vrai chef de la famille. Comme dans tous les romans de Mme Colomb, la vision exacte et nette des réalités de la vie s'y unit à la délicatesse extrême de l'esprit et du sentiment.

Le livre de M. Guénin, *la Russie*, s'ouvre par un exposé rapide, mais extrêmement nourri, de l'histoire du pays jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ; puis l'auteur nous raconte avec une dramatique ampleur le règne d'Alexandre Ier et celui de ses successeurs jusqu'à la conclusion de l'alliance franco-russe. Après quoi, il ne se contente pas de nous faire connaître l'administration et les ressources du grand empire ; mais il nous fait pénétrer l'âme elle-même de ses habitants par une série d'études sur les grandes œuvres littéraires qui l'expriment, celles des Gogol, des Pouschkine, des Tourgueneff et des Tolstoï.

Paris. — E. Kapp, imprimeur, 83, rue du Bac. *Le Gérant :* A. Templier.

Année scolaire 1900-1901 — N° 23 — 15 Juin 1901.

SEMAINE SCOLAIRE

MUSÉE PÉDAGOGIQUE
20 MAI 1904
35.617
RUE GAY-LUSSAC PARIS

DIRECTIONS ET EXERCICES

D'APRÈS LES PROGRAMMES OFFICIELS DU 18 JANVIER 1887.

SOMMAIRE

SEMAINE SCOLAIRE : *Directions et exercices, d'après les programmes officiels du 18 janvier 1887.* — *Morale* (E. B.). — *Langue française* (C. R. et M.). — *Arithmétique et Système métrique* (L.). — *Histoire* (R. P.). — *Géographie* (A. Métin). — *Sciences physiques et naturelles* (Rémon). — *Dessin* (G. R.). — *Lectures et Récitations se rapportant aux leçons de la semaine.* — *Sujets de compositions donnés dans les examens et concours.*

Voir, à la fin de la Partie scolaire, les Sujets de compositions proposés pour le Concours général.

MORALE

Les sentiments des animaux.

Après ce que nous avons raconté de l'intelligence des animaux, je vous étonnerai fort si je vous dis que des philosophes, qui étaient aussi de grands savants, ont soutenu que l'animal n'est qu'une machine et ne sent rien; qu'il n'y a que l'homme qui possède une âme et une intelligence.

Les animaux ont de l'intelligence; mais ont-ils des sentiments? ont-ils des idées, si obscures, si élémentaires soient-elles, qui ressemblent à nos idées du bien et du mal, à nos idées morales?

Ils éprouvent sans aucun doute certains sentiments, par exemple l'amour maternel. Vous connaissez tous la sollicitude d'une poule pour ses poussins, d'une chienne ou d'une chatte pour ses petits. Mais tandis que chez l'homme ces sentiments durent toute la vie, chez l'animal ils durent à peu près jusqu'à ce que les petits soient devenus grands. Plus tard, une chienne reconnaît bien son fils, mais ne lui fait plus fête comme autrefois. Ce sentiment paraît réduit à son rôle utile; il disparaît quand il n'a plus d'utilité.

L'amitié existe chez les animaux. On a souvent raconté que deux bœufs accoutumés à labourer ensemble, ne peuvent plus travailler l'un sans l'autre; si l'un meurt, la paire est perdue. Il y a souvent amitié entre chien et chat du même logis, quoi qu'en dise le proverbe. Et surtout il y a amitié entre le chien et l'homme, entre le cheval et l'homme.

Chez les fourmis et les abeilles, les sentiments sont-ils aussi développés que l'intelligence? Il y a des naturalistes qui le prétendent. L'un dit que « jamais une fourmi n'en rencontre une de son espèce, blessée, sans l'enlever et la transporter à une fourmilière. L'y soigne-t-elle? je ne sais, mais je vois dans ce fait une bienveillance que je ne retrouve dans aucun autre insecte, même social. » Mais, selon d'autres observateurs, il s'en faut que les fourmis soient si sensibles. Des fourmis qui rencontrent une fourmi blessée la laissent parfaitement tranquille. Il paraît qu'elles ne se gênent pas pour chasser du nid les infirmes ou les vieillards. Enfin l'habitude de certaines espèces, de réduire les vaincus en esclavage, peut prouver de l'intelligence, mais peu de bonté. Les fourmis ne sont donc pas des modèles de pure moralité.

Si l'on y regarde de près, on voit que les fourmis sont trop *utilitaires;* elles ne font rien que pour l'intérêt, l'intérêt de la fourmilière. Par exemple, si une fourmi isolée se bat avec un individu d'une autre espèce, rarement ses compagnes lui prêtent assistance, elles ne prennent aucun intérêt à la chose, et ne s'arrêtent même pas pour regarder.

Ces fourmis si peu charitables ont, dans leur vie en société, surtout dans leur travail commun, de grandes habitudes de solidarité; et souvent (d'autres observations en font foi) elles viennent parfaitement au secours les unes des autres.

Que faut-il conclure de tous ces récits? D'abord que l'on trouve certains sentiments chez les animaux: fourmis, abeilles, chevaux, chats et chiens. Par conséquent les sentiments existent dans la nature; c'est-à-dire qu'ils sont, dans une certaine mesure, spontanés; il y a une espèce de moralité qui est naturelle et à l'homme et à certains animaux; la moralité n'est donc pas une invention faite à plaisir pour imaginer des règles difficiles à suivre et restreindre notre liberté. La moralité est naturelle et elle est utile. Elle n'est, pas plus que l'intelligence, la spécialité exclusive de l'homme.

Cependant, elle existe bien faiblement dans les animaux, si on les compare à l'homme. C'est que l'homme a *volontairement* développé et mûri les genres que la nature avait semés en lui comme dans les animaux; c'est que l'homme a tout perfectionné par sa réflexion. Ce qui chez la bête est un sentiment vague, douteux, est chez lui conscience morale, conscience claire du bien et du mal. Retenez donc que si d'une part il y a quelque chose de naturel dans la moralité, d'autre part il y a quelque chose de voulu, au prix de longs efforts. Le travail et la persévérance de l'homme ont perfectionné notre moralité naturelle comme notre intelligence naturelle. Et, tels que nous sommes faits maintenant, la moralité est avant tout, pour nous, affaire de volonté.

Résumé.

On observe chez certains animaux des sentiments et une espèce de moralité élémentaire; ils sont capables d'affection maternelle, de fidélité, d'amitié, de solidarité.

Mais l'homme seul a su faire de ces sentiments une moralité complète, une conscience morale.

La morale telle que nous la connaissons et telle que nous voulons la pratiquer, est l'œuvre de la volonté.

Questionnaire.

Connaissez-vous des traits de bonté, ou de fidélité, etc., des chats, des chiens, ou d'autres animaux? Racontez l'histoire du lion de Florence. Dites à quels signes vous reconnaissez l'amour maternel chez une

chatte, chez une chienne, chez une poule. Quelles preuves avez-vous de la fidélité et même du dévouement du chien pour l'homme? Comparez les sentiments que vous croyez trouver chez un chien aux sentiments que vous observez en vous et en vos camarades. Ces sentiments sont-ils plus vifs chez l'homme? Les animaux, qui peuvent être très intelligents, ont-ils une idée du devoir?

E. B.

LANGUE FRANÇAISE

SECTION ENFANTINE

EXERCICES ET LEÇONS D'APRÈS LES PROCÉDÉS DE LA MÉTHODE FRANÇAISE D'ÉDUCATION MATERNELLE.

Causerie.

LE DRAPEAU. — Voyez le régiment qui passe au bruit des tambours et des clairons. On aperçoit au milieu d'une forêt de baïonnettes, le drapeau aux trois couleurs. Il flotte au vent et le soleil miroite sur ses plis de soie et sur ses franges d'or.

Un officier en tient ferme la hampe et l'élève en vue de tous, car sur les bandes tricolores sont brodés des noms de victoires.

Le drapeau, c'est une image de la patrie, de la patrie avec ses gloires, ses douleurs et ses espérances.

QUESTIONNAIRE. — Où voyez-vous tous les jours flotter le drapeau tricolore? — Quelles sont les trois couleurs du drapeau français? — Sur les navires, où place-t-on le drapeau tricolore? — Qui porte le drapeau du régiment? — Qu'y a-t-il d'inscrit sur le drapeau d'un régiment? — Citez des choses que l'on peut considérer comme des gloires de la France.

Écriture, lecture, orthographe.

LECTURE ET PRONONCIATION. — Le son *in* s'écrit aussi *ain* ou *ein*. — Du boudin, un jardin, un moulin, un gourdin, un refrain, de l'étain, un terrain, la peinture, le frein, une ceinture, etc.

Prononcez *un* en formant un rond avec vos lèvres : Melun, commun, chacun, lundi, aucun, des cheveux bruns, un parfum, etc.

Um se prononce *ome* dans : le muséum, un album, de l'opium, du rhum, un géranium, un pensum.

NOTIONS GRAMMATICALES. — Les noms propres de personnes, de pays, de montagnes, de villes, de cours d'eau, etc., s'écrivent avec une lettre majuscule ou grande lettre :

Jeanne, Duguesclin, France, etc.

On met encore une majuscule à tout mot qui commence une phrase.

Vocabulaire.

OUTILS POUR TRAVAILLER. — Pour faire son travail de chaque jour mon père se sert d'un... (nommer l'outil dont se sert le plus ordinairement votre père). La couturière se sert de..., ma mère, la cuisinière, le charpentier, la lingère, le forgeron, la ménagère, l'écolier, le menuisier, le jardinier, le tonnelier, le serrurier, etc.

Conjugaison orale.

Faire dire à toutes les personnes du singulier et du pluriel le verbe *être* au subjonctif. — Il faut que je sois propre.

Indiquer de la même manière les bonnes qualités qu'un enfant doit avoir. — Etre obéissant (il faut que je sois obéissant), être poli, studieux, courageux, attentif, aimable, complaisant, etc.

Invention et élocution.

LA MONTRE. — Avez-vous déjà vu une montre? — Avez-vous déjà placé une montre à côté de votre oreille? — A quoi sert une montre? — Comment se nomme la plaque blanche sur laquelle les heures sont inscrites? — Indiquer dans quel sens tournent les aiguilles d'une montre? Avec quoi et comment remonte-t-on une montre? — Où met-on sa montre? — Quel ouvrier arrange ou répare les montres? etc.

COURS ÉLÉMENTAIRE

Orthographe et grammaire. Dictées.

I. — Maison bien tenue.

Que faut-il pour qu'une maison soit bien tenue? Il faut que les chambres soient balayées, que les meubles soient frottés et essuyés, que les lits soient faits avec soin, que les vitres soient souvent nettoyées, que le parquet soit lavé et frotté, que la vaisselle et la batterie de cuisine soient rangées très soigneusement.

EXERCICES. — Trouver et souligner les participes employés avec l'auxiliaire *être* et indiquer les sujets du verbe avec lequel s'accordent ces participes.

A mettre au féminin : Les bons écoliers sont récompensés. Le fermier est revenu du marché. Le coq est grimpé sur le mur. Mon père est parti. L'ouvrier champêtre est souvent fort occupé, etc.

VOCABULAIRE. — Ecrire et épeler les expressions suivantes : essuyer, j'essuie; nettoyer, je nettoie; balayer, je balaye; appuyer, j'appuie; employer, j'emploie; s'ennuyer, je m'ennuie, etc.

II. — Les sentiments des animaux.

Les bœufs qui vont par paire finissent par se connaître et par s'aimer. Les deux animaux deviennent comme des frères qui ne peuvent se passer l'un de l'autre. Ensemble ils sont attelés, ensemble ils sont détachés; ils sont conduits, soignés, nourris par le même maître. L'un vient-il à être malade, l'autre souffre et mugit tristement. Des bœufs sont morts de faim et de langueur par suite de la perte de leur compagnon de travail.

EXERCICES. — Trouver et souligner les participes passés employés avec l'auxiliaire *être*.

A mettre au pluriel. — Le bœuf est attelé (les bœufs sont attelés). — La mangeoire est remplie. L'étable est bien close. La chaîne est attachée à l'anneau. Le compagnon de travail est amené dans la même étable. Le travail est partagé entre l'un et l'autre. La douleur est ressentie par l'un et par l'autre.

ELOCUTION. — Quels animaux domestiques emploie-t-on ordinairement par paires? — Quels oiseaux vend-on ou élève-t-on par paires? — Quel sentiment de réelle amitié remarque-t-on entre deux bœufs qui ont l'habitude d'aller ensemble? — Comment attelle-t-on les bœufs? — Etc.

VOCABULAIRE. — Ecrire les expressions suivantes : un bœuf roux, un bœuf gras, un bœuf patient, un bœuf charolais, un bœuf mugissant, du bœuf bouilli, du bœuf à la mode, etc.

Invention et élocution.

PARTICIPES EMPLOYÉS AVEC ÊTRE. — Prendre le complément du verbe pour en faire le sujet en employant le verbe *être* au présent de l'indicatif.

Ranger ses plumes (mes plumes sont rangées). Couvrir ses livres. Cueillir la plus belle poire. Labourer son jardin. Atteler ses deux grands bœufs. Donner le signal du départ. Repasser les chemises. Allumer la chandelle. Essuyer la lampe. Prendre toutes les précautions, etc.

C. R.

Composition française.

I. — Le chevreau et le loup.

CANEVAS.

La chèvre part aux champs. Elle dit à son chevreau que le loup rôde dans les environs. Elle lui recommande de n'ouvrir à personne qu'à elle. Dès qu'elle est partie, le loup frappe à la porte et demande à entrer. Le chevreau lui dit de passer une de ses cornes par le trou. Le loup s'éloigne.

Faites parler les personnages.

CORRIGÉ.

Un matin de printemps, la chèvre partit dans les champs brouter l'herbe nouvelle. « Le loup rôde dans les environs, dit-elle à son gentil chevreau; ferme bien la porte et n'ouvre qu'à moi. » A peine était-elle sortie que le loup, qui s'était caché dans le bois voisin,

vint frapper à la porte de la maisonnette. « C'est moi, dit-il en imitant la voix de la mère, laisse-moi entrer. — Montre-moi une corne, répondit le chevreau moqueur, et je t'ouvrirai. » Le loup s'éloigna, confus.

II. — Une belle action.

CANEVAS.

Marcel cueille des fleurs sur le bord de l'étang. Il tombe dans l'eau. Pierre qui l'a aperçu se met à l'eau et le sauve.

Reproduisez ce récit en développant les détails, et dites quelles réflexions a faites Pierre au moment où il s'est précipité pour secourir son camarade.

CORRIGÉ.

En revenant chez lui, le soir, Pierre voit le petit Marcel qui s'amuse à cueillir des fleurs sur le bord de l'étang. Soudain, Marcel glisse sur l'herbe et disparaît sous l'eau. Pierre se dit qu'il va peut-être se noyer lui-même en essayant de sauver son camarade. Mais Marcel se noiera sûrement si l'on ne vient pas à son secours. Pierre se met à l'eau, au risque de ne pas revenir, et rapporte son camarade entre ses bras. Il a fait une belle action, un acte de courage, et chacun l'en félicite.

D'après Mme Henry Gréville.

H. M.

COURS MOYEN

Orthographe et grammaire. Dictées.

I. — Les roches se désagrègent peu à peu.

Le mur que nos pères avaient bâti, les pierres qu'ils avaient cimentées avec soin, en un mot toutes les constructions un peu vieilles finissent à la longue par tomber en ruines. De même la roche qui a longtemps résisté aux efforts du vent, qui a reçu la pluie, qui a supporté tour à tour le froid ou la chaleur, la sécheresse ou l'humidité, finit, elle aussi, par se fendiller, par se désagréger, par tomber en poussière. Les grains de sable que la pluie a détachés, que le vent a séparés les uns des autres, qu'il a emportés çà et là, forment à la longue des amas plus ou moins importants et donnent ainsi naissance à des terrains nouveaux.

Exercices. — Remarquer les participes passés employés avec l'auxiliaire *avoir*. Chercher le complément direct de chacun de ces participes et dire si ce complément est placé *avant* ou *après* dans la phrase.

Vocabulaire. — Ecrire et expliquer les expressions suivantes : bâtir un mur, un bâtiment, faire une bâtisse; du ciment, cimenter une construction; tomber en ruines, tomber en poussière, se désagréger; fendre, faire une fente, se fendiller; attacher, détacher; naître, des terrains prennent naissance, etc.

II. — Le rocher de Périm.

A la sortie de la mer Rouge, les Anglais ont établi un fort sur un rocher appelé Périm, nous montrant ainsi que l'on ne doit jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même.

Le gouvernement français avait en effet chargé un de ses officiers d'aller planter le drapeau tricolore sur l'îlot de Périm. Cet officier débarque à Aden, est invité chez le gouverneur anglais et lui raconte, sans détour, la mission dont l'a chargé son gouvernement. Le lendemain, en arrivant à Périm, il y trouva le pavillon britannique que le gouverneur venait d'y faire planter. L'officier français protesta. Mais on lui répondit : « Périm était à prendre, nous l'avons pris. » L'Anglais n'avait pas différé d'un jour la prise de possession de cet îlot.

Exercice. — Trouver et souligner les participes passés et justifier oralement l'orthographe de chacun de ces participes.

Questions grammaticales. — Qu'est-ce qu'un pronom? — Comment distinguer *le* ou *la* article de *le* ou *la* pronom? — Dans l'expression : *nous l'avons pris*, *l'* est-il un pronom ou un article? — Quelle différence y a-t-il entre *y* pronom et *y* adverbe? Dans l'expression *le pavillon, que le gouverneur venait d'y faire planter, y* est-il pronom ou adverbe?

Vocabulaire. — Ecrire et expliquer les expressions suivantes : sortir de la mer Rouge, la sortie de la mer Rouge; établir un fort, fortifier un îlot; planter le drapeau tricolore, déployer le drapeau; avoir une mission à remplir, être chargé d'une mission; protester, faire une protestation; prendre une île, entrer en possession d'une île, etc.

Invention et élocution.

Participes. — Terminer la phrase en mettant le verbe au passé indéfini, première personne du pluriel.

Vous prendrez votre sac (nous l'avons pris). Vous armerez vos pistolets (nous les avons armés). Vous présenterez les armes. Vous exécuterez les ordres de vos chefs. Vous n'oublierez pas le mot d'ordre. Vous franchirez la distance sous le feu de l'ennemi. Vous délivrerez vos compagnons d'armes.

C. R.

Composition française.

I. — Un généreux enfant.

CANEVAS.

Un jeune garçon en frappe un autre plus grand et plus âgé que lui. L'aîné ne fait qu'éviter les coups sans en porter aucun. Une dame s'approche et l'interroge. Elle lui demande pourquoi il se laisse battre ainsi. Il répond qu'il ne peut frapper son petit camarade moins fort.

Faites parler les deux personnages principaux, et dites quelle réflexion fit la dame sur la conduite du second enfant.

CORRIGÉ.

Un jour, en arrivant auprès d'un village, je vis un petit paysan qui en battait un autre infiniment plus grand et plus âgé que lui.

L'aîné de ces enfants se contentait d'éviter les coups et n'en portait aucun. Je m'approchai de ce dernier.

« Est-ce votre frère, lui dis-je, qui vous bat de la sorte?

— Non, Madame, répondit le paysan, c'est un de mes voisins. — Il est bien méchant, repris-je, et pourquoi, lorsqu'il vous bat ainsi, ne le lui rendez-vous pas?

— Mais, Madame, repartit le paysan, je ne peux pas, je suis le plus fort. »

A ces mots je me dis tout bas : « Voilà un généreux enfant. »

Mme de Genlis.

II. — Un métier.

Dites ce que vous savez sur le métier de votre père s'il est ouvrier; sinon vous parlerez du métier d'un ouvrier de votre connaissance.

EXERCICES ORAUX.

1° *Recherche des idées et des mots* :

Quel est le métier de votre père? — Quels sont les outils dont se sert votre père? — A quoi sert chacun de ces outils? — Vous intéressez-vous au travail de votre père? — Son métier sera-t-il celui que vous choisirez lorsque vous serez grand?

2° *Plan* (Pour la 2e Année) :

I. Mon père est... (serrurier).

II. L'atelier et les outils de mon père.

III. J'aime le métier de mon père; ce sera le mien quand je serai grand.

3° *Corrigé* :

Mon père est serrurier. Dès l'aube, il est à son atelier, et il y travaille jusqu'au soir. Quelquefois, les jours de congé, ou à mon retour de l'école, je vais m'asseoir près de lui. J'aime voir, sous son burin ou sa lime, les durs et gros morceaux de fer se transformer en pièces fines et délicates, en serrures compliquées, en clefs aux formes variées et bizarres.

Je regarde ses outils. Voici l'étau, pour serrer les pièces; les grosses limes et les râpes; les limes fines, pour polir; les burins, les bédanes, les ciseaux; et voici les marteaux, tout près de la petite enclume. Au

fond, j'aperçois la lueur rouge de la forge qui éclaire l'apprenti en train de manœuvrer la chaîne du grand soufflet.

Je m'intéresse beaucoup au métier de mon père ; et, lorsque je serai grand, c'est celui-là que j'apprendrai. J'espère, par ma constance et mon application, devenir comme mon père un ouvrier habile et consciencieux.

EXERCICES ÉCRITS.

1° *Copie de la Rédaction ou Dictée.*

2° *Vocabulaire de la Rédaction.*

I. Rendre uni et luisant c'est (polir). L'action de polir se nomme (polissage). Celui qui polit est un (polisseur). L'instrument qui sert à polir est un (polissoir). Un objet qui a la surface unie est (poli). Oter l'éclat, le poli, c'est (dépolir). L'action de dépolir est le (dépolissage). Polir de nouveau c'est (repolir).

II. L'arbre qui produit le gland est le (chêne). Un lien composé d'anneaux passés les uns dans les autres est une (chaîne). Une suite continue de montagnes est une (chaîne) de montagnes.

H. M.

COURS SUPÉRIEUR

PREMIÈRE ANNÉE.

Orthographe et Grammaire.

Dictées.

I. — Les phares.

Au lieu des tristes bastions qui jadis menaçaient la mer, la civilisation moderne bâtit les tours de la paix, de la bienveillante hospitalité, beaux et nobles monuments, parfois sublimes aux yeux de l'art et toujours touchants pour le cœur. Leurs feux de toutes couleurs, où se retrouvent l'or, l'argent des étoiles, offrent un firmament secourable qu'une providence humaine a organisé. Lorsque nul astre ne paraît, le marin voit encore ceux-ci et reprend courage en y revoyant son étoile, l'étoile de la fraternité ! On aime à s'asseoir près des phares, sous ces feux amis, vrais foyers de la vie marine. Tel d'entre eux et des moins anciens est déjà vénérable pour les hommes qu'il a sauvés. Plus d'un souvenir s'y rattache, des traditions les entourent de belles légendes, mais vraies. Deux générations sont assez, pour qu'ils deviennent antiques, sacrés du temps. La mère dira souvent à sa jeune famille : « Celui-ci sauva votre aïeul, et sans lui vous ne seriez pas nés. »

(*Certificat d'études.*)

EXERCICE. — Souligner les participes passés. Justifier et expliquer l'orthographe des participes employés avec l'auxiliaire *avoir*.

QUESTIONS GRAMMATICALES. — Analyser *que* dans l'expression : *les hommes qu'il a sauvés.*

Indiquer un dérivé et un composé du verbe *construire.*

Comment fait-on la distinction entre *où* adverbe et *ou* conjonction ?

II. — Devoirs envers les animaux.

L'homme a dressé pour son usage certains animaux doux et paisibles. Le cheval, le mulet, l'âne et le bœuf sont de ceux-là. Il doit donc traiter en amis et non en esclaves ces bons serviteurs qui lui donnent toutes leurs forces, toutes leurs sueurs, jusqu'à leur vie ; qui lui apportent par leur travail, par leur fatigue, le soulagement et le bien-être.

Donner aux animaux toute la nourriture dont ils ont besoin, les abriter convenablement, les bien soigner, ne leur imposer que des charges en proportion de leurs forces, éviter tout ce qui pourrait leur causer une fatigue excessive et de la souffrance inutile, tels sont les devoirs que nous impose la reconnaissance envers ces êtres que nous devons regarder comme des amis. Il nous est permis d'en user, non d'en abuser.

(*Certificat d'études.*)

QUESTIONS GRAMMATICALES. — Analyser *dont* dans l'expression : *toute la nourriture dont ils ont besoin.*

Indiquer un dérivé, puis un composé du verbe *parler.*

Indiquer plusieurs mots de la même famille que *semer.*

Dans l'expression : *il nous est permis d'en user*, quel nom remplace le pronom *en* ?

GALLICISMES. — Expliquer le sens des expressions suivantes qui sont propres à la langue française.

Sortir de sa sphère (c'est sortir de sa condition, changer sa manière de vivre). — Avoir maille à partir avec quelqu'un (c'est avoir une querelle). Agir à sa tête ou à sa guise. Recevoir sur les ongles. Etre à cheval sur les principes. S'en donner à cœur joie. Faire faux bond, etc., etc.

SECONDE ANNÉE.

I. — Le crapaud.

Il n'y a pas, dans toute la création, un être plus haï que le crapaud. Les femmes, à sa vue, poussent des cris d'horreur, et si, par malheur, son corps a frôlé le bout de leurs jupes, elles s'évanouissent. L'ignorante brutalité du passant lui déclare une guerre sans merci.

C'est un maudit qui se dévoue à une œuvre juste, utile et bienfaisante, sans autre récompense que le mépris et la haine des foules. Le crapaud détruit les larves qui coupent les moissons par la racine, font se flétrir les blés et se dessécher l'herbe des prairies ; il pourchasse impitoyablement les insectes qui dévorent les bourgeons, les limaces, les chenilles, les vers immondes qui pourrissent, sur les branches, les fruits encore verts.

Malheureux crapaud, quand donc cessera-t-on de te poursuivre, de te jeter des pierres, de t'assommer ainsi qu'une bête malfaisante, toi l'auxiliaire résigné du laboureur, le protecteur honni des jardins, le conservateur des trésors de la terre, toi qui, malgré ta mine basse et les verrues de ta carcasse rugueuse, devrais être le premier parmi les animaux sacrés, comme tes sœurs les hirondelles et les cigognes, comme tes frères les roitelets !

OCTAVE MIRBEAU.

(*Certificat d'études.*)

Analyse grammaticale : *l'ignorance lui déclare la guerre.*

Analyse logique : *le crapaud détruit les larves qui coupent les moissons par la racine.*

C. R.

Composition française.

I. — Les bains.

Nous voici à la fin du printemps. Vous pourrez bientôt vous baigner dans la rivière. Ces bains sont-ils seulement une distraction agréable ? Dites quelle est leur utilité ?

RECHERCHE DES IDÉES ET DES MOTS.

Quelle est la fonction de la peau dans la respiration ? — Quelle est l'utilité de la transpiration ? — Par quelles parties de la peau s'effectuent cette respiration et cette transpiration ? — Les pores ne peuvent-ils pas être bouchés par la crasse et la poussière ? — Comment fait-on pour enlever cette poussière ? — Les bains froids, dans les rivières, n'ont-ils pas encore une autre utilité au point de vue du développement des muscles ? — La natation est-elle seulement un exercice de gymnastique ? — Ne peut-elle pas servir dans certaines circonstances ?

PLAN.

I. Fonctions de la peau : 1° respiration ; 2° transpiration. — Leur importance.

II. La malpropreté du corps empêche le bon fonctionnement de la peau.

III. Les bains servent à débarrasser la peau de la poussière et de la crasse.

Ils fortifient le corps.

IV. Ils nous permettent d'apprendre à nager. Utilité de la natation.

CORRIGÉ.

La peau sert à respirer : un animal, dont on enduit

le corps d'une couche de vernis imperméable, meurt asphyxié. La peau sert à transpirer, à suer, et c'est par l'évaporation constante de la sueur à la surface de la peau que nous pouvons résister sans danger aux fortes élévations de température. Pour conserver à la peau sa netteté et son bon fonctionnement, il faut la débarrasser fréquemment des poussières et de la crasse qui se déposent si facilement à sa surface.

Pour cela, il ne suffit pas de se laver chaque matin la figure et les mains; il faut encore laver le reste du corps ; il faut prendre des bains dans les rivières pendant l'été, dans des baignoires durant les autres saisons.

D'ailleurs, les bains de rivières ont cet autre avantage d'aider au développement de nos muscles et de notre corps par l'influence du choc de l'eau et de l'exercice que nous y faisons. Ils nous permettent enfin d'apprendre à nager, ce qui pourra nous être utile dans certaines circonstances imprévues, soit pour conserver notre vie, soit pour secourir nos semblables.

II. — Le budget.

Qu'est-ce que le budget de l'Etat? Par qui est-il préparé? Quand dit-on que le budget est en équilibre? Comment paye-t-on les dettes de l'Etat lorsqu'il y a un déficit?

PLAN.

I. Ce que c'est que le budget : état de prévision pour les recettes et les dépenses de l'année.
II. Par qui il est préparé : par le ministre des finances ; et discuté par les Chambres avant le commencement de chaque année.
III. Equilibre, excédent, déficit.
IV. On fait face aux déficits par des emprunts.

CORRIGÉ.

Le ministère prépare, chaque année, la liste de toutes les dépenses auxquelles il croit que la France sera obligée de suffire. Cette liste, très détaillée, très longue, qui contient un article spécial pour chaque genre de dépenses, s'appelle le budget des dépenses. Le ministère dresse en même temps la liste et arrête le montant des divers impôts à l'aide desquels on fera face à toutes ces dépenses. Cette seconde liste est le budget des recettes. Quand le total des dépenses est égal à celui des recettes, on dit que le budget est en équilibre. Quand les recettes l'emportent sur les dépenses, on dit qu'il y a un excédent. Et quand ce sont, au contraire, les dépenses qui l'emportent sur les recettes, on dit qu'il y a un déficit. Cette dernière situation est très regrettable. L'Etat est toujours obligé de payer ses dettes. Quand les impôts ne suffisent pas il peut recourir à un emprunt, mais il faut alors qu'il ait la certitude de rembourser exactement aux termes convenus le capital et les arrérages. En un mot, la fortune publique doit être administrée comme celle d'un particulier, qui passe pour un fou s'il dépense plus qu'il ne possède, et pour un malhonnête homme s'il emprunte sans avoir la certitude de restituer.

JULES SIMON. — (*Le Livre du petit citoyen.*)

III. — La dette publique.

Qu'est-ce que la dette publique? — D'où provient-elle ? — Que comprend-elle?

PLAN.

I. La dette publique provient des emprunts successifs contractés par l'Etat pour faire face à :
1° De grands travaux publics (armements, écoles...);
2° Des charges imprévues (indemnité de guerre).
II. Ce que comprend la dette publique :
1° La dette consolidée;
2° La dette flottante;
3° La dette viagère.
III. La dette publique en France s'élève à trente-deux milliards.

H. M.

ARITHMÉTIQUE ET SYSTÈME MÉTRIQUE

COURS PRÉPARATOIRE

Division : Le diviseur n'a qu'un chiffre et le dividende en a 2 ou 3.

1° **Diviser un nombre de 2 chiffres par 7.** — Partager également entre 7 enfants : 1° 35 noix, 2° 56 noix, 3° 91 noix. Expliquer que les nombres 5, 8, 13 noix donnés à chaque enfant sont les quotients obtenus en divisant 35, 56, 91 noix par 7.

Exercice écrit : Ecrire au tableau noir et sur l'ardoise les divisions précédentes en indiquant la disposition des opérations. Terminer par les égalités :

35 noix : 7 = 5 noix; 56 noix : 7 = 8 noix;
91 noix : 7 = 13 noix.

2° **Diviser un nombre de 2 ou de 3 chiffres par 8.** — Partager également entre 8 enfants : 1° 48 haricots, 2° 72 haricots, 3° 120 haricots. Expliquer que les nombres 6, 9, 15 haricots sont les quotients obtenus en divisant 48, 72, 120 haricots par 8.

Exercice écrit : Ecrire au tableau noir et sur l'ardoise les opérations précédentes en indiquant la disposition des opérations, et terminer par les égalités : 48 haricots : 8 = 6 haricots; 72 haricots : 8 = 9 haricots; 120 haricots : 8 = 15 haricots.

Diviser un nombre de 2 ou de 3 chiffres par 9. — Partager entre 9 enfants : 1° 72 pois, 2° 144 pois. Montrer que l'on obtient comme quotients les nombres 8 pois et 16 pois.

Exercice écrit : Ecrire au tableau noir et sur l'ardoise les opérations précédentes, et terminer par les égalités : 72 pois : 9 = 8 pois; 144 pois : 9 = 16 pois.

SYSTÈME MÉTRIQUE

Volume du cube et du parallélépipède.

1° **Le cube.** — Montrer une boîte cubique ayant 2 dm. de long, 2 dm. de large, 2 dm. de haut. La remplir d'eau : 1° à l'aide d'un litre quelconque, 2° à l'aide d'un décimètre cube. Expliquer que dans les 2 cas, il faut verser 8 litres ou 8 décimètres cubes d'eau.

Exercice écrit : Ecrire au tableau noir et sur l'ardoise : Un cube ayant 2 dmc. de long, 2 dmc. de large, 2 dm. de haut contient : $2 \times 2 \times 2 = 8$ décimètres cubes ou 8 litres d'eau.

2° **Le parallélépipède.** — Montrer une boîte ayant la forme d'un parallélépipède rectangle de 4 dm. de long, 2 dm. de large, 1 dm. de haut. La remplir d'un liquide ou de matières sèches : 1° avec un litre, 2° avec un dmc. — Expliquer que cette boîte contient 8 litres ou 8 dmc.

Exercice écrit : Ecrire au tableau noir et sur l'ardoise : Une boîte ayant 4 dm. de long, 2 dm. de large, 1 dm. de haut contient : $4 \times 2 \times 1 = 8$ dmc. ou 8 litres.

COURS ÉLÉMENTAIRE

Faire des leçons analogues à celles du cours préparatoire; les compléter de la manière suivante :

1° **Diviser un nombre de 2 chiffres par 7.** — 1. — Un marchand a vendu 7 bonbonnières pour 42 fr. et 7 autres bonbonnières pour 14 fr. de moins. Quel est le prix d'une bonbonnière de chaque sorte? — R. : **6** fr. ; **4** fr.

2. — 7 pots d'extrait de viande de Liebig valent 63 fr. et 7 boîtes valent 49 fr. de plus. Quel est le prix : 1° d'un pot, 2° d'une boîte de cet extrait? — R. : **9** fr. ; **16** fr.

2° **Diviser un nombre de 2 ou de 3 chiffres par 8.** — 1. — On a payé 48 fr. pour 8 draps de lit d'enfant et 64 fr. de plus pour 8 draps de lit ordinaire. Quel est le prix d'un drap de chaque sorte? — R. : **6** fr. ; **14** fr.

2. — 8 lièvres ont coûté 40 fr. ; on a payé 16 fr. de moins pour 8 lapins. Quel est : 1° le prix d'un lièvre, 2° celui d'un lapin? — R. : **5** fr. ; **3** fr.

3° **Diviser un nombre de 2 ou de 3 chiffres par 9.** — 1. — 9 douzaines d'essuie-mains valent 72 fr. et 9 douzaines de torchons valent 18 fr. de plus. On demande le prix d'une douzaine de chaque sorte? — R.: **8** fr.; **10** fr.

2. — Un colporteur a acheté 9 douzaines de serviettes pour 117 fr. Il les a revendues 135 fr. Quel est: 1° le prix d'achat, 2° le prix de vente d'une douzaine de ces serviettes? — R.: **13** fr.; **15** fr.

SYSTÈME MÉTRIQUE

1° **Le cube.** — 1. — Une boîte cubique a 3 dm. de côté. Combien contient-elle de dmc.? — R.: $3 \times 3 \times 3 = \mathbf{27}$ dmc.

2. — Un vase contient autant de litres de vin qu'un cube de 4 dm. de côté. Quelle est la valeur de ce vin à 0f,50 le litre? — R.: $0^f,5 \times 64 = \mathbf{32}$ fr.

2° **Le parallélépipède.** — 1. — Une boîte mesure 4 dm. de long, 3 dm. de large et 2 dm. de haut. Combien contient-elle de dmc.? — R.: **24** dmc.

2. — Un bidon plein de pétrole mesure 1 dm. de long, 1 dm. de large et 5 dm. de haut. Combien contient-il de dmc. de pétrole, et quel en est le prix à raison de 0f,55 le dmc. ou le litre? — R.: **5** dmc.; $0^f,55 \times 5 = \mathbf{2^f,75}$.

Problèmes de revision.

1. — On a capturé dans une pêche[1] 20 thons pesant chacun en moyenne 100 Kg. Quel est: 1° en Kg., 2° en tonnes leur poids total? — R.: **2 000** Kg., **2** tonnes.

2. — 3 brasseries[2] vendent ensemble 15 Hl. de bière par jour. Combien l'une d'elles en vend-elle d'Hl.: 1° par jour, 2° par an? — R.: **5** Hl., **1 825** Hl.

3. — On a tracé une carte de France sur une plaque de marbre[3] ayant la forme d'un carré d'un mètre de côté. Quelle est: 1° la longueur du tour de cette plaque en mètres, puis en dm.; 2° sa surface en dmq.? — R.: **4** m.; **40** dm.; **100** dmq.

4. — En 1899, les tigres ont causé 899 morts dans l'Hindoustan, les autres mammifères avec les crocodiles 2 067, les serpents 24 621. Combien tous ces animaux ont-ils détruit de vies humaines? — R.: **27 587** morts.

5. — En Chine, 50 nids d'hirondelles[4] employés pour faire de la soupe pèsent 1 demi-Kg. Quelle est la valeur d'un nid, sachant que le Kg. de ce nid se vend 500 fr. — R.: $\frac{500 \text{ fr.}}{2} = 250$ fr.; $\frac{250 \text{ fr.}}{50} = \mathbf{5}$ fr.

COURS MOYEN

Rente sur l'État.

1re Leçon.

1. — Le 10 mai 1901 une personne a acheté avec une somme de 6 000 fr. de la rente 3 °/₀ au cours de 101f,45. Combien a-t-elle eu de rente? (On ne peut acheter qu'un nombre entier de francs.)

R.: $\frac{3 \text{ fr.} \times 6\,000}{101{,}45} = \mathbf{177}$ fr.

2. — Un propriétaire a vendu un champ triangulaire de 145 m. de base et 6 Dm. de haut à raison de 75 fr. l'are. Avec le produit de cette vente il a acheté, le 10 mai 1901, de la rente 3 1/2 °/₀ au cours de 101f,95. Quelle est la valeur de son titre de rente?

Solution. — Surface du champ:

$$\frac{145 \times 60}{2} = 4\,350 \text{ mq. ou } 43 \text{ a., } 5.$$

Prix de vente du champ: $75^f \times 43{,}5 = 3\,262^f,50$.

Valeur du titre de rente: $\frac{3^f,5 \times 3262{,}5}{101{,}95} = \mathbf{112}$ fr.

Calcul mental. — Un ouvrier gagne 0f,50 par heure. Combien doit-il travailler d'heures pour gagner 6 fr., 25 fr., 140 fr.?

R.: $\frac{6}{0{,}5} = 6 \times 2 = \mathbf{12}$ h.; **50** h.; **280** h.

2e Leçon.

1. — Le 13 mai 1901 le cours de la rente 3 °/₀ était de 101f,60. A quel taux plaçait-on son argent en achetant de cette rente?

R.: $\frac{3^f \times 100}{101{,}6} = \mathbf{2^f,95}$ °/₀.

2. — Le 13 mai 1901 on a acheté 140 fr. de rente 3 1/2 °/₀ pour 4 066 fr. Quel était le cours de la rente?

Solution. — Prix d'achat d'un franc de rente: $\frac{4\,066}{140}$ fr.

Prix d'achat de 3 fr., 5 de rente:

$$\frac{4\,066^f \times 3{,}5}{140} = \mathbf{101^f,65}.$$

Calcul mental. — Combien compte-t-on de bottes de foin dans 1 000, 2 500, 4 500 Kg. de foin si une botte pèse 5 Kg.?

R.: $\frac{1\,000}{5} = \frac{1\,000}{10} \times 2 = \mathbf{200}$; **500**; **900** bottes.

3e Leçon.

1. — Le 15 mai 1901, on a acheté 180 fr. de rente 3 °/₀ au cours de 101f,55. Quel a été le prix d'achat de ce titre de rente?

R.: $\frac{101^f,55 \times 180}{3} = \mathbf{6\,093}$ fr.

2. — On achète, le 15 mai 1901, un titre de 560 fr. de rente 3 1/2 °/₀ au cours de 101f,60. A combien s'est élevé le prix total d'achat en tenant compte des frais de courtage qui sont du $\frac{1}{1\,000}$ du prix d'achat, et du droit de timbre qui est de 0f,05 par 1 000 fr. et fraction de 1 000 fr.

Solution. — Prix d'achat de la rente:

$$\frac{101^f,6 \times 560}{3{,}5} = 1\,625^f,60.$$

Montant des frais: $\frac{1625^f,6}{1\,000} + 0^f,05 \times 2 = 1^f,725$.

Prix total de la rente:

$$1\,625^f,60 + 1^f,725 = \mathbf{1\,627^f,325}.$$

Calcul mental. — 50 ares de terrain valent respectivement 3 000 fr., 4 000 fr., 4 800 fr. Quel est le prix de l'are de chacun d'eux?

R.: $\frac{3\,000}{50} = \frac{3\,000 \times 2}{100} = \mathbf{60}$; **80**; **96** ares.

Opérations sur les nombres complexes.

1re Leçon.

1. — Un voyageur est parti de chez lui à 5 heures 40 minutes 25 secondes du matin. Il a marché pendant 3 h. 50 m. 35 s., à quelle heure est-il arrivé à destination?

R.: 5 h. 40 m. 25 s. + 3 h. 50 m. 35 s. = **9** h. **40** m. du matin.

2. — Paris est à 48° 50′ 47″ de latitude Nord; St-Pol (Pas-de-Calais) à 50° 22′ 55″. Quelle est la différence de latitude entre ces deux villes?

R.: $50° 22' 55'' - 48° 50' 47'' = \mathbf{1° 32' 8''}$.

2e Leçon.

1. — Pendant le cyclone[1] qui, en septembre dernier, s'est abattu sur le golfe de Mexique, le vent marchait avec une vitesse de 135 Km. à l'heure. 1° Combien

1. Pêche faite en 1900 par des marins du Carro (Bouches-du-Rhône).
2. Il s'agit des 3 brasseries de la Société Zimmer.
3. Cette carte a été offerte à la France par la Russie. Elle figurait à l'Exposition de 1900.
4. Ces nids sont construits avec des plantes marines par une hirondelle de mer: la salangane. Les Chinois s'en emparent avant la ponte.

1. Ce cyclone a détruit de fond en comble, du 8 au 9 septembre, la ville de Galweston (Etats-Unis). Il a causé plus de 100 millions de dégâts.

parcourait-il de mètres à la minute? 2° Combien a-t-il parcouru de Km. en 2 h. 40 m.?

Solution. — Nombre de mètres parcourus en 1 minute : $\frac{135\,000 \text{ m.}}{60} = \mathbf{2\,250}$ m.

Nombre de Km. parcourus en 2 h. 40 m. ou 160 m. :
2 Km., $25 \times 160 = \mathbf{360}$ Km.

2. — Dans une course de canots sur la Tamise, à Londres, une équipe de canotiers a parcouru 3 milles de chacun 1 609 mètres en 14 m. 58 s. Combien a-t-elle parcouru de mètres à la seconde? 2° à la minute?

Solution. — Nombre de mètres parcourus :
1 609 m. $\times$ 3 = 4 827 mètres.
Temps exprimé en secondes :
60 s. $\times$ 14 + 58 s. = 898 secondes.
Nombre de mètres parcourus : 1° à la seconde ; 2° à la minute : $\frac{4\,827^{m}}{898} = \mathbf{5^{m},374}$; $5^{m},374 \times 60 = \mathbf{322^{m},44}$.

Problèmes de revision.

1. — Un litre de gaz hydrogène pèse les $\frac{692}{10\,000}$ du poids du litre d'air. Quel est le poids de l'hydrogène contenu dans un ballon renfermant 630 mètres cubes de ce gaz [1], si le litre d'air pèse 1 gr., 293?

Solution. — Poids du litre d'hydrogène :
1 gr., 293 $\times$ 0,0692 = 0 gr., 089 475.
Poids de 630 mètres cubes d'hydrogène :
89 gr., 475 $\times$ 630 = 56 369 gr., 25 ou **56** Kg., **369**.

2. — La moyenne de l'accroissement de la population du globe est de 8 °/₀ tous les 10 ans. Au bout de combien de temps la population actuelle aura-t-elle doublé?

R. : Au bout de 10 ans $\times \frac{100}{8} = \mathbf{125}$ ans.

3. — La ville de Philippeville (Algérie) a été autorisée [2] à porter de 3,8 à 4 °/₀ le taux de l'intérêt d'un emprunt de 492 000 fr. Quelle est l'augmentation de l'intérêt trimestriel de cet emprunt?

Solution. — Augmentation du taux :
4 fr. — 3f,80 = 0f,20 °/₀.
Augmentation trimestrielle de l'intérêt de 492 000 fr. :
$\frac{0^{f},20 \times 492\,000}{100 \times 4} = \mathbf{246}$ fr.

4. — En France, dans ces 20 dernières années, le prix d'un quintal de blé a baissé de ses $\frac{6}{25}$. De combien a-t-il baissé annuellement en moyenne s'il vaut actuellement 15 fr. [3]

Solution. — Le prix du blé est donc les $\frac{25}{25} - \frac{6}{25} =$ les $\frac{19}{25}$ de ce qu'il était.

En 20 ans il a baissé de : $\frac{15 \times 6}{19}$ fr.

En 1 an le prix du quintal de blé a baissé de :

$$\frac{15 \times 6}{19 \times 20} = \mathbf{0^{f},236}.$$

5. — En Californie, on répand du pétrole sur les routes pour abattre la poussière [4]. Sur une étendue mesurant 1 Km. de long et 3m,65 de large, on a employé successivement 5 500, 3 670, 2 400 litres de ce liquide. Quelle est la dépense par mq. de route pétrolée, sachant que l'Hl. de pétrole revient à 5f,25?

Solution. — Surface arrosée :
1 000 $\times$ 3,65 = 3 650 mq.
Dépense totale : 5f,25 $\times$ (55 + 36,7 + 24) = 607f,425.
Somme dépensée par mq. : $\frac{607^{f},425}{3\,650} = \mathbf{0^{f},163}$.

1. Capacité du ballon dirigeable qui servira à M. Santos-Dumont pour le concours du prix de cent mille francs.
2. D'après une loi promulguée le 18 avril 1901.
3. Sans tenir compte du droit de 7 fr. à l'importation.
4. Dans cette région l'eau manquant pour l'arrosage des voies publiques, on eut l'idée d'essayer l'emploi du pétrole pour fixer la poussière.

COURS SUPÉRIEUR

Règles de mélange.

1re Leçon.

1. — Le 13 février dernier, un marchand de vin a acheté 2 barriques de 228 litres de vin du Cher à 31 fr. l'Hl., et 3 barriques de 228 litres à 36 fr. l'Hl. Il mélange ces vins et y ajoute un demi-Hl. d'eau. A combien lui revient le litre du mélange?

Solution. — Prix d'achat des 2 barriques de vin :

$$31^{f} \times \frac{456}{100} = 141^{f},36.$$

Prix d'achat des 3 barriques de vin :

$$36^{f} \times \frac{684}{100} = 246^{f},24.$$

Nombre total de litres du mélange :
456 l. + 684 l. + 50 l. = 1 190 l.
Prix de revient du mélange :
141f,36 + 246f,24 = 387f,60.
Prix de revient du litre de mélange :
387f,60 : 1 190 = **0f,325**.

2. — Un marchand a acheté aux Halles, le 6 février dernier, 4 quintaux de blé à 19 fr. le quintal; 3 quintaux 9 Kg. à 19f,25 et 2 quintaux $\frac{1}{2}$ à 19f,50. Combien doit-il revendre le Kg. de ce mélange pour faire un bénéfice de 6 °/₀?

Solution. — Prix des 4 quintaux de blé :
19 fr. $\times$ 4 = 76 fr.
Prix des 3 q., 9 Kg. de blé : 19f,25 $\times$ 3,09 = 59f,48.
Prix des 2 q., 5 de blé : 19f,5 $\times$ 2,5 = 48f,75.
Prix d'achat total du mélange :
76 fr. + 59f,48 + 48f,75 = 184f,23.
Bénéfice total : $\frac{6^{f} \times 184,23}{100} = 11^{f},05$.
Prix de vente du Kg. du mélange :

$$\frac{184^{f},23 + 11^{f},05}{400 + 309 + 250} = \frac{195^{f},28}{959} = \mathbf{0^{f},203}.$$

Calcul mental. — Un tapis a 3m,5 de long sur 2 m. de large. On veut le doubler avec de la toile qui a 0m,50 de large. Combien en emploiera-t-on de mètres?

R. : $\frac{0,5}{7} = 7 \times 2 = \mathbf{14}$ m.

2e Leçon.

1. — Un marchand de fourrages a acheté 100 bottes de paille de blé de 1re qualité à 35 fr. et 100 bottes de paille de blé de 2e qualité à 32 fr. Dans quelle proportion doit-il les mélanger pour que la tonne du mélange revienne à 68 fr., sachant qu'une botte de paille pèse 5 Kg.?

Solution. — Prix d'achat de la tonne de paille de blé de 1re qualité : $\frac{35^{f} \times 1\,000}{5 \times 100} = 70$ fr.

Prix d'achat de la tonne de paille de blé de 2e qualité : $\frac{32^{f} \times 1\,000}{5 \times 100} = 64$ fr.

Pour que la tonne de mélange lui revienne à 68 fr., le marchand devra donc mélanger les 2 qualités dans la proportion de **4** bottes de la 1re pour **2** de la 2e.

2. — Un grainetier a acheté du blé à 19 fr., à 18f,50 et à 18 fr. l'Hl. Dans quelle proportion doit-il mélanger ces blés pour que l'Hl. du mélange revienne à 18f,70?

Solution. — En mélangeant du blé à 19 fr. et à 18f,50, on prend 2 Hl. à 19 fr. et 3 Hl. à 19f,50.
En mélangeant du blé à 19 fr. et à 18 fr., on prend 7 Hl. à 19 fr. et 3 Hl. à 18 fr.
Pour obtenir le mélange final, on devra prendre 2 Hl. + 7 Hl. ou **9** Hl. à 19 fr.; **3** Hl. à 18f,50 et **3** Hl. à 18 fr.

Calcul mental. — Quels sont les capitaux qui, placés à 5 °/₀, rapportent annuellement 100 fr., 475 fr., 630 fr. d'intérêt?

R. : 100 fr. $\times \frac{1\,000}{5} = \mathbf{2\,000}$ fr.; **9 500** fr.; **12 600** fr.

3e Leçon.

1. — Un marchand a acheté du vin d'Algérie de différentes qualités à 19 fr., à 22 fr., à 27 fr. l'Hl. Combien doit-il prendre de litres de chaque sorte pour obtenir 520 litres d'un mélange revenant à 0f,25 le litre?

Solution. — En mélangeant d'abord des vins à 22 fr. et à 27 fr., puis des vins à 19 fr. et à 27 fr., on obtient un mélange total dans lequel on prend 3 Hl. + 6 Hl. ou 9 Hl. à 27 fr.; 2 Hl. à 22 fr.; 2 Hl. à 19 fr.

On prendra donc : $\frac{520\text{ l.} \times 2}{9+2+2} = \frac{520\text{ l.} \times 2}{13} = \mathbf{80}$ l. à 19 fr.; $\frac{520\text{ l.} \times 2}{13} = \mathbf{80}$ l. à 22 fr. et $\frac{520\text{ l.} \times 9}{13} = \mathbf{360}$ l. à 27 fr.

2. — Un négociant veut mélanger 2 Hl., 28 de vin à 35 fr. l'Hl. avec du vin à 28 fr. l'Hl., afin d'obtenir du vin à 0f,30 le litre. Combien doit-il prendre de litres à 28 fr. l'Hl.?

Solution. — Le mélange se fera dans la proportion de 2 Hl. à 35 fr. et 5 Hl. à 28 fr.

On prendra donc $\frac{228\text{ l.} \times 5}{2} = \mathbf{570}$ l. à 28 fr. l'Hl.

Calcul mental. — Le demi-quintal de graines de maïs, de millet et de chènevis vaut respectivement 9 fr., 16 fr. et 14f,5. Quel est le prix du Kg. de chacune de ces graines? — R. : **0f,18**; **0f,32**; **0f,29**.

SYSTÈME MÉTRIQUE ET GÉOMÉTRIE

1° Surface du cône.

1. — Une ombrelle chinoise a la forme d'un cône dont l'apothème mesure 0m,80. Le rayon de l'ouverture étant de 0m,45, quelle est la surface intérieure de cette ombrelle?

Solution. — Surface intérieure de l'ombrelle :

$$0{,}45 \times 2 \times 3{,}1416 \times \frac{0{,}8}{2} = \mathbf{1}\text{ mq., }\mathbf{130976}.$$

2. — Un cône en bois a pour base un cercle dont le rayon mesure 15 cm. On le veut recouvrir entièrement d'une couche de peinture blanche. Quelle sera la surface totale recouverte si l'apothème du cône est de 0m,60?

Solution. — Surface latérale du cône :

$$0{,}15 \times 2 \times 3{,}1416 \times \frac{0{,}60}{2} = 0\text{ mq., }282744.$$

Surface de la base : $0{,}15^2 \times 3{,}1416 = 0$ mq., 070686.
Surface totale du cône :
0 mq., 282744 + 0 mq., 070686 = **0 mq., 35343.**

2° Volume du cône.

1. — Quel serait le volume d'un cône en terre cuite mesurant 36 cm. de haut et 12 cm. de largeur à la base?

R. : $3{,}1416 \times 62 \times \frac{36}{3} = \mathbf{1\,357}$ cmc., **171.**

2. — On a taillé, dans un bloc de sel gemme, un cône dont la hauteur est de 0m,75 et la largeur de la base de 0m,40. Quel est le poids de ce cône, si la densité du sel gemme est de 2,26?

Solution. — Volume du cône :

$$3{,}1416 \times 0{,}2^2 \times \frac{0{,}75}{3} = 0\text{ mc., }031416.$$

Poids du cône de sel gemme :

$$1\text{ Kg.} \times 2{,}26 \times 31{,}416 = \mathbf{71}\text{ Kg.}$$

Problèmes de revision et d'examen.

1. — Le gouvernement russe vient d'émettre des obligations rapportant 4 % et donnant respectivement 20 fr., 100 fr. et 480 fr. de revenu annuel. Quel est le montant de chacune de ces obligations?

Solution. — Montant de chaque type d'obligation :

$$\frac{100^f \times 20}{4} = \mathbf{500}\text{ fr.}; \quad \frac{100^f \times 100}{4} = \mathbf{2\,500}\text{ fr.}; \quad \frac{100^f \times 480}{4} = \mathbf{12\,000}\text{ fr.}$$

2. — On vend d'abord $\frac{1}{5}$, puis $\frac{1}{7}$ d'une pièce de toile. Quelle longueur avait-elle, s'il en reste 11m,50? — (*C. d'études.*)

Solution. — Fraction de la pièce vendue :

$$\frac{1}{5} + \frac{1}{7} = \frac{7}{35} + \frac{5}{35} = \frac{12}{35}.$$

Quantité de toile non vendue :

$$\frac{35}{35} - \frac{12}{35} = \frac{23}{35}.$$

Longueur totale de la pièce de toile :

$$\frac{11^m,5 \times 35}{23} = \mathbf{17^m,50}.$$

DEUXIÈME ANNÉE.

Actions et obligations.

1. — L'Empire russe vient d'émettre des obligations de 500 fr. valant 404 marks en Allemagne et 239 florins en Hollande. Ces obligations rapportent 4 %. Quel est l'intérêt rapporté par chacune d'elles dans chacun de ces 3 pays? Combien dépenserait un Français qui achèterait 8 de ces obligations négociées au pair, à la Bourse, en tenant compte des frais de courtage et de timbre?

Solution. — Revenu annuel d'une obligation :

1° en France : $\frac{500^f \times 4}{100} = \mathbf{20}$ fr.; 2° en Allemagne : $\frac{404^m \times 4}{100} = \mathbf{16}$ marks $\frac{\mathbf{4}}{\mathbf{25}}$; 3° en Hollande : $\frac{239\text{ fl.} \times 4}{100} = \mathbf{9}$ fl., $\frac{\mathbf{14}}{\mathbf{25}}$.

Prix d'achat de 8 obligations : $500^f \times 8 = 4\,000$ fr.
Frais de timbre et de courtage :

$$0^f,05 \times 4 + \frac{4\,000^f}{1\,000} = 0^f,20 + 4^f = 4^f,20.$$

Dépense totale : $4\,000^f + 4^f,20 = \mathbf{4\,004^f,20}$.

L.

HISTOIRE

Le rôle de la France en Europe au XIXe siècle.

La France a connu en ce siècle bien des alternatives de revers et de succès : après s'être élevée un instant au rang de première nation de l'Europe, elle se voit dépassée aujourd'hui par des Etats plus peuplés, plus commerçants, plus industriels. Au moins, cette suprématie morale que la France exerce depuis des siècles sur les peuples voisins paraît-elle lui demeurer encore : par ses idées, par sa langue, par sa littérature, elle exerce autour d'elle une grande influence.

I. — INFLUENCE POLITIQUE.

L'influence politique de la France est partout visible : l'Europe du XIXe siècle s'est transformée à son image ; la plupart des Etats européens ont aujourd'hui le régime parlementaire qui fonctionne comme en Angleterre et en France avec deux chambres ; ils ont admis le principe de la séparation des pouvoirs ; ils regardent comme choses sacrées la liberté individuelle, la liberté de pensée, la liberté de conscience : toutes ces idées ont été exprimées pour la première fois ou reprises par les hommes de la Révolution, et grâce aux armées révolutionnaires, elles ont fait le tour de l'Europe. Après la Révolution de 1789, celles de 1830 et de 1848 ont eu leur répercussion immédiate chez les peuples européens, dont l'âme vibrait à l'unisson de la nôtre. A l'appel des Belges contre les Hollandais, à l'appel des Italiens contre l'Autriche, comme à l'appel des chrétiens du Levant massacrés par les Turcs, la France a toujours répondu. Peut-être n'était-ce pas toujours d'une politique habile et prudente, mais son intervention fut toujours dans le sens de la justice, et elle fut le plus souvent désintéressée.

II. — INFLUENCE INTELLECTUELLE.

Notre influence intellectuelle sur le monde est un héritage du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Nous ne l'avons pas laissé péricliter entre nos mains. C'est encore notre littérature, le roman et le théâtre surtout, qui donne le ton aux écrivains des autres nations ; dans les librairies étrangères, on voit autant de livres français que de livres écrits dans la langue du pays ; nos troupes théâtrales visitent toute l'Europe, et nos orateurs sont appelés jusqu'en Amérique. Si la langue française n'est malheureusement plus aujourd'hui la plus répandue, du moins ceux qui ne la parlent pas se piquent encore de la comprendre. Elle est restée la langue de la diplomatie. La science française tient, elle aussi, un rang honorable : toute la théorie microbienne dérive des découvertes de Pasteur, pour ne parler que de la physiologie. L'art français continue de garder presque sans conteste la première place en Europe : les Expositions, si elles nous révèlent dans le domaine de l'industrie et de la science appliquée des concurrents redoutables, affirment notre supériorité artistique.

III. — INFLUENCE ÉCONOMIQUE ET MORALE.

En matière économique aussi, la France a beaucoup fait pour le monde. Elle a accueilli et propagé les théories du libre échange, venues d'Angleterre. Elle a travaillé à unir tous les peuples par des liens matériels, des voies de communication, comme elle les unissait déjà par les liens de la pensée : elle a mis son argent dans les travaux des grands chemins de fer, en Asie et en Chine ; elle a percé les isthmes pour diminuer les distances ; canal de Suez, canal de Corinthe, essais infructueux pour percer l'isthme de Panama. Son rôle humanitaire n'a pas été moins beau ni moins considérable : qu'il s'agisse de l'abolition de l'esclavage, de la suppression de la traite des noirs, la France a toujours été la nation protectrice et secourable aux opprimés de tous pays ; « elle est la seule qui fasse la guerre pour une idée ».

Son rôle colonisateur dans le monde a fait l'admiration même des étrangers : la moitié des colonies anglaises, l'Inde, le Canada, l'île Maurice ou île de France, ont été mises en valeur par des Français ; les Etats-Unis d'Amérique, à part la côte, ont été une colonie française, ce dont témoignent encore les noms de *Louisiane* et de *la Nouvelle-Orléans* ; en Algérie, l'œuvre de la France en un demi-siècle est admirable : les vignes, les cultures maraîchères, les orangers, les oliviers couvrent d'immenses espaces jadis incultes ; la moindre parcelle d'eau courante est utilisée pour l'irrigation ; les puits artésiens font sourdre l'eau en plein désert ; à Madagascar, au Tonkin, en Indo-Chine, la même œuvre se poursuit avec un tel succès qu'elle excite déjà des jalousies et des convoitises chez nos voisins.

CONCLUSION.

Liberté, justice et progrès, voilà les trois mots qui ont été lancés dans le monde par les hommes de 1789, et dont la France en ce siècle s'est chargée de développer tout le sens. Elle l'a fait parfois aux dépens de ses intérêts, même de sa sécurité ; elle l'a fait pourtant, sans se soucier des conséquences et ne voyant que la beauté du but poursuivi. La place d'une nation dans le monde, celle qui lui sera assignée dans la suite, ne se mesure ni à l'étendue de son territoire, ni au chiffre de son commerce, ni même au nombre de ses habitants, mais à l'influence qu'elle a exercée autour d'elle, à la part qu'elle a prise à la formation des idées morales qui sont aujourd'hui le commun patrimoine de l'humanité, liberté individuelle, solidarité sociale, justice, mutuelle tolérance, esprit large et ouvert aux opinions et aux idées d'autrui.

R. P.

GÉOGRAPHIE

Le Soudan, le Congo, Madagascar.

Les colonies françaises en Afrique sont, sur la côte de l'Atlantique, le Sénégal, le Soudan français, les établissements de la côte de Guinée et le Congo français. L'occupation et la colonisation de ces différentes régions correspond à une même préoccupation. Le centre de l'Afrique, c'est-à-dire le Soudan, et particulièrement la contrée avoisinant le lac Tchad, a des ressources qui attirent beaucoup en ce moment les Européens. Les Anglais cherchent à y arriver en remontant le bas Niger et son affluent la Bénoué, les Allemands y tendent par le Cameroun. La France, établie dès le XVII^e^ siècle au Sénégal, s'est installée dans ce siècle-ci sur la côte de Guinée et au Congo et s'efforce d'agrandir vers l'intérieur ses colonies, d'abord purement côtières. De nombreuses expéditions scientifiques et militaires ont été faites dans ce but.

Le Soudan et le Congo français aboutissent tous deux au Tchad, mais les communications sont très insuffisantes et ces deux régions forment encore deux groupes coloniaux distincts.

Le Soudan français comprend dans l'intérieur du pays le bassin du Niger jusqu'à Say et sur la côte, le Sénégal, les établissements des Rivières du sud, la Guinée, coupés par des entraves anglaises, allemandes et portugaises. Son étendue est de trois fois la France, son ensemble est mal connu. A l'est du Sénégal se dresse le massif du Fouta-Djalon d'où sortent beaucoup de rivières. Le Niger sort du Fouta-Djalon, se dirige au nord par une pente insensible, inondant perpétuellement ses bords sur de larges espaces ; il décrit un arc de cercle, passe à Tombouctou, à la limite du Sahara, et redescend vers le sud dans les possessions anglaises. Ses crues ont lieu de juin à septembre. Le Sénégal est la plus importante des rivières côtières. A l'époque des crues les navires peuvent le remonter assez haut jusqu'à Kayes ; en temps de sécheresse les navires ne peuvent aller qu'à environ 300 kilom. de l'embouchure. Le Sénégal, la Gambie et les rivières du sud ont des embouchures d'accès difficiles, et sont barrées par les sables.

Le climat de ces régions est tropical, on y distingue une saison sèche et une saison des pluies, cette dernière est plus accentuée dans le midi qu'au nord. La température est chaude et humide dans la Guinée, plus sèche et plus saine à Saint-Louis. Au sud on rencontre les grandes forêts tropicales, formées de mangliers, de palétuviers, de palmiers, de bananiers ; on trouve des pythons, des chimpanzés, des hippopotames, des éléphants, des caïmans. Au nord la forêt devient moins touffue, on cultive des céréales (orge, froment, millet), du tabac, du coton, des arachides, puis on trouve des steppes avec des troupeaux jusqu'au désert. La population est d'environ 7.500.000 habitants qui sont, au nord, Touaregs, Maures, Berbères croisés d'Arabes et de nègres, vivant de leurs troupeaux en tribus pillardes, cruelles, de religion musulmane. Au sud, ce sont des nègres de diverses races, cultivateurs, piroguiers, pêcheurs, soldats, les uns musulmans, les autres fétichistes. Dans le Fouta-Djalon habitent des Toucouleurs, race mélangée de musulmans fanatiques.

Le Sénégal, directement administré par la France ne comprend que la côte. La capitale est *Saint-Louis* ; le port principal, *Dakar :* il est relié à la capitale par un chemin de fer.

La colonie du Congo s'étend de l'embouchure du Gabon au Congo et à l'Oubanghi entre le Cameroun et le Congo belge, et l'Angola aux Portugais. Le relief en est accidenté, il est formé de montagnes et de plateaux, allant en s'abaissant sur le Congo, et se terminant vers l'Océan sur un littoral marécageux formé d'alluvions. Il n'y a de baie qu'au nord. Les cours d'eau principaux sont l'Ogoué, torrent rapide non navigable ; le Congo qui borde en partie notre colonie, dans cette région il traverse des rapides et n'est pas navigable. La colonie du Congo est située

dans la zone tropicale, chaude et humide surtout au nord ; il y a des forêts, des bois de teinture, on y récolte le caoutchouc, l'ivoire.

On évalue la population à environ 5 millions de nègres. Les villes principales sont *Libreville*, *Brazzaville* et *Franceville*.

Madagascar est la plus importante de nos colonies situées sur la côte orientale d'Afrique. C'est une île qui compte 1 625 kilomètres du nord au sud entre le cap d'Ambre et le cap Ste-Marie et qui a 600 kilomètres de largeur. Le relief est très montagneux, il se compose de plusieurs chaînes enchevêtrées, enserrant des plateaux, sur lesquels se dressent des pics. Le plus important de ces plateaux se nomme l'*Imerina*.

Les flancs des montagnes sont très abruptes, la côte est basse, couverte de lagunes, avec quelques bonnes baies telles que celle de *Diego-Suarez*, au nord. Les rivières sont courtes, torrentueuses et navigables seulement à leur approche de la mer : la principale de ces rivières est la *Betsiboka* qui vient du plateau central, reçoit l'*Icopa* et se jette dans la baie de Majunga.

Le climat varie beaucoup d'un point à l'autre de l'île. Il y a une saison sèche qui va d'avril à novembre et une saison humide de novembre à avril. Madagascar présente plusieurs étages de végétation. Tout autour s'étend la forêt tropicale, touffue, formée d'arbres d'origine africaine, palmiers, tamariniers, baobabs, lianes à caoutchouc, et d'espèces propres au pays, comme le rafia. Dans les bas-fonds s'étendent des rizières et des plantations de café, plus haut la canne à sucre, sur les plateaux les céréales, l'oranger, le pêcher, le goyavier, etc. Il y aurait, paraît-il, de nombreuses mines de houille, de cuivre, d'or, d'argent et de plomb dans l'île.

La population se compose de différentes tribus dont les principales sont : sur le plateau de l'Imérina les *Hovas*, énergiques, intelligents mais hypocrites et cruels, de couleur cuivrée ; les Betsiléos, qui habitent les plateaux au sud de l'Imérina ; les Sakalaves, disséminés en plusieurs groupes de race nègre, un peu cuivrés, bons, dévoués, mais légers et inconsistants. Ces populations ont un idiome commun, mais leur religion et leurs coutumes sont très différentes. Les principales villes sont *Tananarive;* capitale des Hovas sur l'Imérina ; *Tamatave*, sur la côte orientale, sur la route qui conduit à Tananarive ; *Majunga* sur la côte occidentale, point de départ de la route du canal de Mozambique à Tananarive.

C'est en 1642 que Richelieu annexa pour la première fois Madagascar, mais elle ne fut pas occupée effectivement. A plusieurs reprises les Anglais essayèrent de s'en emparer, d'abord en amenant la France à leur céder ses droits, puis en convertissant la reine des Hovas et son peuple à la religion protestante, et en lui choisissant ses conseillers. Il y eut ainsi des froissements avec la France. Une première guerre (1883-1885) s'en suivit, et enfin en 1895, une seconde guerre amena la conquête de l'île et son administration directe par la France. En ce moment-ci de nombreux travaux sont mis en train pour faire des voies de circulation dans l'intérieur du pays, pour créer des établissements de colons et installer de nouvelles cultures.

A. M.

SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

COURS ÉLÉMENTAIRE. — **L'érosion et la sédimentation.**

Lorsqu'on laisse refroidir du beurre fondu, on voit d'abord se former à sa surface des plaques qui se réunissent en une mince peau solide : on dit que le beurre se fige. De même notre Terre, très chaude dans l'espace froid, s'est jadis figée à la surface en formant l'écorce qui nous supporte. Mais depuis, cette écorce, crevassée en mille endroits, a laissé s'épancher la matière en fusion venue de l'intérieur. Il en est résulté des irrégularités qui nous paraissent énormes, et qui pourtant ne sont rien en comparaison de l'étendue des mers et des continents. Or, ces irrégularités mêmes tendent sans cesse à disparaître : peu à peu les montagnes s'usent et les mers se comblent. Comment cela peut-il se faire ?

Les pierres qui viennent de l'intérieur du globe sont des sortes de verres impurs et diversement colorés. Or vous savez ce qui arrive lorsque du verre est trop rapidement chauffé ou refroidi : il se fendille et se brise en miettes. Les roches éruptives éprouvent donc souvent le même accident, car elles sont très chaudes lorsqu'elles viennent au contact de l'air froid ; puis lorsqu'elles sont refroidies à leur tour, elles peuvent être recouvertes par de nouveaux épanchements de roches chaudes, de sorte qu'avec le temps tout se trouve débité en morceaux plus ou moins gros.

Ce n'est pas tout. Voici un corps dur, jaunâtre et translucide, où vous reconnaissez de la gomme arabique. Vous savez qu'en le mettant dans l'eau chaude, il fond et forme une matière visqueuse, épaisse, une sorte de colle. Cette colle, étendue entre deux feuilles de papier, sèche et les maintient solidement unies. Mais si je laisse séjourner le tout dans l'eau, la gomme fond de nouveau et les feuilles se séparent. De même, parmi les pierres venues de l'intérieur du globe, il en est qui servent en quelque sorte de colle aux autres : à la longue l'eau les dissout et les entraîne, si bien que les blocs compacts tombent peu à peu en morceaux et en poussière.

Ce n'est pas tout encore. Vous vous souvenez d'une expérience que nous avons faite cet hiver, en abandonnant une bouteille pleine d'eau au froid de la nuit ; le lendemain nous avons trouvé la bouteille brisée parce qu'en se congelant l'eau avait augmenté de volume. De la même manière les mottes de terre soulevées par la charrue et imprégnées d'eau par les pluies d'automne sont émiettées par les gelées de l'hiver. De la même manière encore l'eau qui pénètre dans les moindres fissures des pierres disloque celles-ci lorsqu'elle vient à se solidifier.

Au reste certaines roches sont fendillées par la sécheresse aussi bien que par la gelée. Telle est l'argile ou terre glaise. Vous savez qu'elle forme avec l'eau une pâte molle qui colle aux chaussures ou aux outils. Mais vienne le soleil : cette pâte durcit et se crevasse en tous sens.

Les débris formés par l'une des causes précédentes ne restent pas intacts. D'abord ils peuvent se trouver encore réduits de la même manière en fragments plus petits ; mais en outre ils sont plus facilement déplacés, jetés les uns contre les autres et par suite usés sur leurs pointes ou leurs bords coupants. Je brise quelques morceaux de craie tout neufs. Vous voyez combien leurs cassures sont nettes et leurs contours anguleux. Je les introduis dans cette boîte fermée que je secoue vivement. Au bout de quelque temps les morceaux de craie sont arrondis, lisses à la surface, comme ceux qui ont déjà servi et qui ont traîné sur les planchettes au-dessous des tableaux noirs ; en outre, le fond de la boîte est tout blanc de craie en poudre. C'est par un procédé analogue qu'on fabrique les dragées. Les cailloux de rivière et les galets que je vous présente ont une forme analogue. Ils ont été agités plus ou moins violemment par les eaux de la mer ou par les courants.

Les débris dont nous venons d'étudier la formation se produisent souvent le long des pentes ou dans les endroits élevés ; ils peuvent donc glisser, rouler, dégringoler jusqu'à ce qu'ils rencontrent un obstacle suffisant pour les arrêter. Mais leur poids seul ne les entraînerait pas aussi loin que l'eau ou le vent.

Le vent, dans ses tourbillons, soulève les plus petits débris qui forment la poussière, et les chasse souvent fort loin. L'eau, coulant sur les pentes, emporte avec elle les sables, les cailloux, les graviers et même parfois de gros blocs ; cela dépend de sa vitesse.

Vous savez comment une pluie un peu forte lave les pavés de notre cour et creuse des rigoles dans le sable ; comment les menus débris de paille, de bois, de papier, de feuilles, d'abord éparpillés partout, se

rassemblent en monceau à l'endroit par lequel l'eau s'écoule. C'est l'image de ce qui se passe en grand dans la nature : l'eau qui tombe en pluie sur les versants des montagnes et qui se rassemble en filets pour former les torrents, les rivières et les fleuves, cette eau, dis-je, lave le sol et met en suspension la terre végétale, les sables, les cailloux, etc., au moyen desquels elle rend plus rapide l'usure des terrains qu'elle traverse

J'ai recueilli dans cette bouteille un peu d'eau de la dernière pluie, avec tous les détritus qu'elle avait entraînés. Vous voyez que cette eau est fort sale, et qu'en l'agitant, elle ressemble beaucoup à de la boue. Mais je l'abandonne un instant au repos. Aussitôt les cailloux les plus gros se précipitent. Je vide le reste dans une seconde bouteille que j'abandonne de même pendant quelques instants. Le gravier se dépose à son tour. Je vide le liquide dans une troisième bouteille où le sable sera retenu, puis dans une quatrième où l'eau reste troublée par le limon et le sable très fin. Ce n'est qu'au bout de plusieurs heures, et même, pour certaines eaux, de plusieurs jours, que le liquide se trouve clarifié.

Un semblable triage s'effectue dans la nature : le lit des torrents est toujours fort propre, car il est débarrassé des cailloux et des petits matériaux ; celui des rivières est caillouteux, celui des fleuves sableux ou limoneux Plus les débris sont fins, plus loin ils sont entraînés. Ils finissent enfin par se déposer eux-mêmes aux embouchures, ou au fond de la mer.

Matériel de la leçon. — Fragment de verre à fendiller par la chaleur ou le refroidissement brusques ; source de chaleur et eau froide. — Feuilles de papier collées ensemble. — Terre glaise. — Morceaux de craie neufs et boîte à craie avec couvercle. — Cailloux de rivière, galets. — Eau de pluie très souillée. — Quatre flacons ou verres.

Résumé de la leçon. — Les roches venues de l'intérieur de la terre sont émiettées par la chaleur, l'eau, la gelée, les chocs.

Leurs débris sont entraînés par le vent et les eaux. Ils se déposent d'autant plus loin qu'ils sont plus fins.

Cours moyen. — **Phénomènes géologiques dus aux forces extérieures.** — *Résumé :* La chaleur du soleil, inégalement répartie, produit la circulation de l'air et de l'eau autour du globe. — Ces agents, unis à la pesanteur, tendent à niveler le sol, en émiettant les reliefs et en comblant le fond des mers. — Les êtres vivants forment aussi parfois des couches de terrains. — L'homme enfin peut jouer un certain rôle dans la distribution des eaux et la modification des climats.

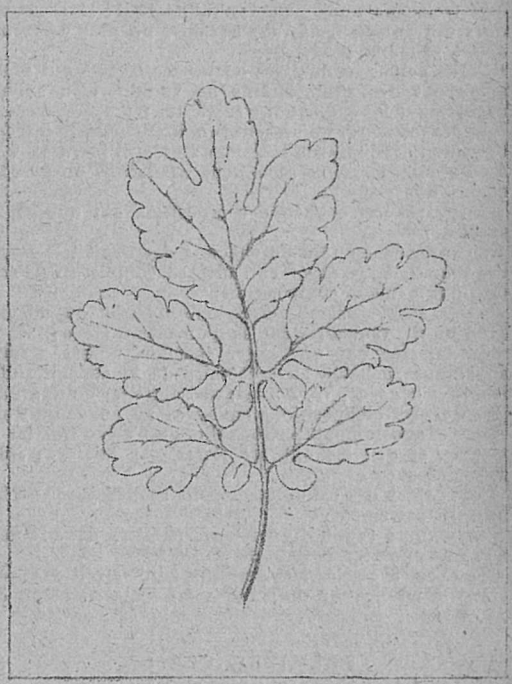
Cours supérieur. — **Documents pour l'histoire du globe.** — *Sommaire :* Traces laissées par les anciennes mers dans le sous-sol des continents, et preuves de l'émersion ancienne de certains fonds marins actuels.

Rémon.

DESSIN

Feuille de Grande-Eclaire.

Dessiner d'abord le contour général de la feuille, polygone tangent à tous les sommets des lobes. Puis marquer dans ce polygone la place de chaque lobe, et dans le lobe terminal la place des trois lobules. In-



diquer en même temps la direction générale des nervures principales. Il est ensuite facile de dessiner chaque dent, en observant bien le caractère de son contour, et de reprendre le tracé des nervures en tenant compte de leurs sinuosités, qui donnent à la feuille une apparence de mollesse correspondant bien à la réalité.

G. R.

CONCOURS GÉNÉRAL
ENTRE LES MEILLEURS ÉLÈVES DES ÉCOLES PRIMAIRES

Nos lecteurs trouveront ci-après le texte des compositions proposées à leurs meilleurs élèves pour le second concours général de l'année scolaire 1900-1901. Les candidats (garçons et filles) qui prendront part à ce concours seront, comme de coutume, répartis entre deux séries, d'après leur âge : la première série comprendra les élèves qui n'auront pas encore accompli leur treizième année au 1er juillet 1901; la seconde, ceux qui auront treize ans révolus, ou plus de treize ans, à la même date.

Nous prions les maîtres ou les maîtresses qui nous enverront des compositions de vouloir bien suivre exactement les indications suivantes :

1° Ne présenter qu'un seul candidat par série (exception est faite pour les écoles mixtes, qui peuvent présenter dans la même série deux candidats, un garçon et une fille);

2° Faire écrire chaque composition sur une copie spéciale;

3° Inscrire en tête de chacune des copies, le nom, le prénom, l'âge exact et l'adresse complète de l'enfant qui a fait la composition;

4° Attacher ensemble avec une épingle, ou mieux, avec un fil, toutes les copies d'un même élève;

5° Attester par une lettre spéciale, adressée sous enveloppe cachetée au secrétaire de la rédaction du *Manuel général*, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris, que les compositions envoyées au concours sont l'œuvre absolument personnelle de l'élève qui les a signées et qu'elles ont été faites par lui, sans aide d'aucune sorte.

Les copies des candidats seront reçues jusqu'au 28 juin inclusivement.

Le compte rendu du concours paraîtra dans le numéro qui portera la date du 20 juillet.

Les prix accordés aux lauréats leur seront envoyés après la publication de leurs noms dans les colonnes du *Manuel général*.

PREMIÈRE SÉRIE

(Candidats qui auront moins de treize ans au 1er juillet 1901.)

I. — ORTHOGRAPHE ET ÉCRITURE.

Au dernier de la classe.

Oui, mon enfant, tu es le dernier, mais il dépend de toi cependant d'avoir, à ta manière et à ton rang, autant de mérite que n'importe lequel de tes camarades. Tu peux même en avoir davantage, si tu te donnes plus de peine qu'eux. Tout en restant, s'il le faut, le dernier par le succès, tu peux devenir le premier par l'effort; tu es le dernier cette semaine avec une note très basse, sois encore le dernier la semaine prochaine avec une note un peu plus élevée, et tu auras marché.

Marche ainsi de semaine en semaine, et tu seras aimé et honoré de tes maîtres autant qu'un autre, petit dernier. Courage! En apprenant ainsi à te corriger, à travailler, à t'observer, à te faire violence, tu acquiers de jour en jour de la force et de la valeur; tu as fait aujourd'hui un petit progrès, tu en feras demain un autre; continue ainsi, et peut-être, dans la vie, arriveras-tu plus haut que ceux qui sont aujourd'hui les premiers.

F. Buisson.

II. — COMPOSITION FRANÇAISE.

Expliquez ce que vous entendez par l'aumône, la charité, le dévouement, et donnez des exemples.

De ces trois actes, quel est, à votre avis, celui qui a le plus de valeur morale et quel est celui qui en a le moins?

III. — CALCUL.

I. Une marchandise vaut 3 200 francs les 1 000 kilogrammes. On demande : 1° le prix de 5 hectogrammes de cette marchandise; 2° combien on en aura de grammes pour 8 francs.

II. Une prairie de 2 ha., 8 produit en moyenne 18 300 kilogrammes de fourrage vert par hectare. Par la dessiccation, ce fourrage perd 64 pour 100 de son poids, et on vend le foin sec à raison de 80 francs les 1 000 kilogrammes. Quel est, en argent, le produit de la prairie?

DEUXIÈME SERIE

(Candidats qui auront au moins treize ans accomplis au 1er juillet 1901.)

I. — ORTHOGRAPHE.

Viande de boucherie.

Deux pauvres bœufs nous restaient, de douze que nous avions pris au départ pour les manger en route. On les avait ménagés, ces derniers parce que la traversée se prolongeait, contrariée par la mousson mauvaise.

Deux pauvres bœufs étiolés, amaigris, pitoyables, la peau déjà usée sur les saillies des os par les frottements du roulis. Depuis bien des jours ils naviguaient ainsi misérablement, tournant le dos à leur pâturage de là-bas où personne ne les ramènerait plus jamais, attachés court, par les cornes, à côté l'un de l'autre et baissant la tête avec résignation chaque fois qu'une lame venait inonder leur corps d'une nouvelle douche si froide; l'œil morne, ils ruminaient ensemble un mauvais foin mouillé de sel, bêtes condamnées, rayées par avance sans rémission du nombre des bêtes vivantes, mais devant encore souffrir longuement avant d'être tuées; souffrir du froid, des secousses, de la mouillure, de l'engourdissement, de la peur...

Ils ruminaient avec des lenteurs de malades, leurs gros yeux atones restant fixés sur ces sinistres lointains de la mer. Un à un, leurs compagnons avaient été abattus sur ces planches à côté d'eux; depuis deux semaines environ, ils vivaient donc plus rapprochés par leur solitude, s'appuyant l'un sur l'autre au roulis, se frottant les cornes, par amitié.

Pierre Loti.

II. — ÉCRITURE.

Une page d'écriture à main posée, comprenant une ligne de gros, dans chacun des trois principaux genres (cursive, ronde, bâtarde), une ligne de cursive en moyen, quatre lignes de cursive en fin. Copier la première phrase de la dictée.

III. — COMPOSITION FRANÇAISE.

Marguerite, jeune fille intelligente, mais moqueuse et sarcastique, a tourné en ridicule une opinion émise par une de ses amies, Louise Martineau.

Celle-ci proteste sans aigreur. Elle ne s'est jamais moquée de l'affection que Marguerite portait à sa vieille bonne, sourde et acariâtre. D'ailleurs, il n'est ni juste ni habile de se moquer des opinions d'autrui : c'est par la persuasion que nous devons essayer de faire prévaloir les nôtres. Marguerite est-elle bien sûre de ne jamais se tromper?

C'est sous forme de lettre que Louise fait part à Marguerite de ses réflexions, auxquelles vous éviterez de donner un tour blessant.

(Dans les écoles de garçons, on dictera : Robert, jeune homme intelligent, mais moqueur....., par un de ses amis, Louis Martineau, etc.).

IV. — ARITHMÉTIQUE.

Questions de théorie. — Enoncer et démontrer les théorèmes qui servent à établir les caractères de divisibilité d'un nombre entier : 1° par 4; 2° par 25.

Problème. — Un propriétaire a acheté pour une somme totale de 772 fr. 20 un champ et un pré. Le champ est de forme rectangulaire et a 82 m. 50 de longueur sur 20 m. 40 de largeur. Le pré a la forme d'un triangle, ayant pour base l'un des grands côtés du champ et pour hauteur 11 m. 20. Le champ ne porte aucune récolte. Mais le pré est couvert d'une couche d'herbe dont on estime la valeur à 6 fr. par are. On admettra que 5 hectares de terre labourable valent autant que 6 hectares de pré nu. On demande combien ont été payés : 1° l'hectare de champ; 2° l'hectare de pré.

LECTURES ET RÉCITATIONS

SE RAPPORTANT AUX LEÇONS DE LA SEMAINE

MORALE

(LEÇON : SENTIMENTS DES ANIMAUX.)

LECTURES

I. — **Tendresse filiale d'un jeune chimpanzé.**

Vers midi, comme nous traversions une espèce de plateau sur les hauteurs, nous entendîmes le cri d'un jeune chimpanzé.

Nous nous glissâmes à travers les buissons avec le moins de bruit possible, toujours guidés par le cri du petit singe. Bientôt, en arrivant à une clairière, nous vîmes quelque chose qui courait le long du sol vers l'endroit où nous nous tenions cachés. Quand l'objet fut plus près, nous dintinguâmes une femelle de chimpanzé, trottant à quatre pattes et tenant un petit collé après son sein. Elle mangeait évidemment quelques fruits et supportait le petit avec un de ses bras.

Querlaouen, le mieux placé, tira et l'abattit. Elle tomba raide. Le pauvre petit poussait des cris : heu ! heu ! heu ! et s'attachait au corps, cachant sa petite tête effrayée dans le sein de sa mère.

Nous accourûmes pleins de joie pour nous emparer de lui. Je ne saurais dire ma surprise quand je vis que le petit chimpanzé avait la figure blanche, pâle même, aussi blanche que la figure de l'enfant le plus blanc. Je regardai la mère et je vis que sa face était noire comme de la suie. Le petit n'avait guère qu'un pied de haut. Un de nos hommes lui jeta un morceau d'étoffe sur la tête, et la maintint jusqu'à ce que nous l'eussions attaché avec une corde, car malgré son jeune âge, il pouvait marcher.

Je donnai aussitôt l'ordre de revenir au camp. Pendant la route, le petit avait été tout le temps séparé du corps de sa mère. Lorsque en arrivant on le plaça auprès d'elle, ce fut une scène des plus émouvantes. Il se précipita sur elle ; mais, en lui touchant la face et le sein, il parut comprendre qu'un grand changement était survenu. Pendant quelques minutes il la caressa, comme pour la rappeler à la vie ; puis il lui sembla perdre tout espoir. Ses petits yeux prirent un air triste, et il éclata en gémissements prolongés : « ooee ! ooee ! » à fendre le cœur des assistants. Il semblait tout à fait désespéré, comme s'il eût senti réellement son abandon. Tout le monde au camp fut touché de sa douleur ; les femmes surtout s'en montraient fort émues.

PAUL DU CHAILLU. — (*Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale.*)

II. — **Un chien partisan de la justice et de l'égalité.**

Surpris, la nuit, non loin de Montpellier, par un orage violent, je me réfugiai dans l'auberge du premier village qui se trouva sur ma route. La mort d'un maigre poulet fut la conséquence immédiate de cette visite inattendue. La cuisinière mit l'animal décharné à la broche, et, incontinent, chercha à saisir un chien basset, lequel, introduit dans certain tambour de bois d'assez grandes dimensions, situé sous le manteau de la cheminée, devait faire l'office de la combinaison de poids, de ressorts et de roues dentées, qu'on trouve aujourd'hui dans la plus humble cuisine, mais qui était alors, au midi de la France, une véritable rareté. Le basset refusa obstinément le rôle qu'on lui réservait ; il ne céda pas plus aux caresses qu'aux menaces et aux coups. Tant de ténacité, de résolution, de courage, attirèrent mon attention, et je demandai si le pauvre chien en était à son début. — Pauvre chien ! me répondit-on avec dépit et brusquerie ; si vous le plaignez, ma foi, il ne le mérite guère, car chaque jour ces scènes se renouvellent. Savez-vous pourquoi ce beau monsieur ne veut pas maintenant tourner la broche ? C'est qu'il a décidé, dans sa tête, que lui et son camarade devaient se partager la besogne du rôtissage par parties précisément égales : c'est, je me le rappelle, qu'il a effectivement travaillé le dernier ; c'est qu'il trouve dès lors que *ce n'est pas en ce moment son tour !*

Il y avait pour moi tout un monde dans ces mots : *ce n'est pas en ce moment son tour !* A ma prière, un valet d'écurie alla dans la rue chercher le second chien. Celui-ci montra une docilité exemplaire ; le tambour rotatif le reçut, et il aurait bientôt conduit l'opération à son terme, si, voulant compléter l'expérience, je ne l'avais fait ôter après un certain temps pour soumettre à une nouvelle épreuve le chien récalcitrant.

Le chien récalcitrant, dont le tour était alors venu, obéit au premier signe de la cuisinière, entra sans difficulté dans le tourne-broche rustique, et y fonctionna comme l'écureuil dans sa cage.

Ne résulte-t-il pas de là que des chiens peuvent avoir *le sentiment du juste et de l'injuste*, se faire une sorte de charte et endurer des souffrances corporelles plutôt que de la laisser violer ?

FRANÇOIS ARAGO.

III. — **L'amitié d'un loup.**

Le loup est un des animaux féroces chez lesquels l'attachement peut être porté au plus haut degré, et qui nous donne le plus singulier exemple du développement que peut atteindre le besoin des caresses, besoin si extraordinaire que nous le voyons chez cet animal l'emporter sur celui de la faim.

J'en ai connu un qui, élevé comme un jeune chien, devint familier avec toutes les personnes qu'il voyait habituellement ; il suivait en tous lieux son maître, dont l'absence le faisait toujours souffrir, montrait la soumission la plus entière, et, sous ces divers rapports, ne différait presque en aucune manière du chien domestique le plus privé ; cependant, son maître, étant obligé de s'absenter, en fit don à la ménagerie. Là, enfermé dans une loge, l'animal fut pendant plusieurs semaines triste et sans appétit ; cependant sa santé se rétablit et il s'attacha bientôt à ses gardiens ; il paraissait avoir oublié ses anciennes affections, quand au bout de dix-huit mois son maître revint. Au premier mot que celui-ci prononça, le loup, qui ne l'apercevait point encore, reconnut sa voix et il en témoigna sa joie par ses mouvements et ses cris.

On le mit en liberté et aussitôt il couvrit de caresses son ancien ami comme l'aurait fait, après quelques jours d'absence, le chien le plus dévoué. Malheureusement il fallut se quitter de nouveau et cette séparation fut la cause d'une nouvelle tristesse, tristesse si profonde qu'on dut renfermer un chien avec le loup pour donner à celui-ci quelques sujets de se distraire.

Trois ans s'écoulèrent sans que le maître revint. Lorsqu'il arriva dans la ménagerie, sa voix frappa de nouveau l'attention du loup et lui rappela son amitié. Aussitôt lâché, il courut vers son maître, redoubla de cris, posa ses deux pattes de devant sur ses épaules ; lui lécha le visage et menaça de ses dents les gardiens

qui osaient s'en approcher, quoiqu'il leur eût donné un instant auparavant des marques de son affection.

Il fut nécessaire de se séparer encore. Après cet instant pénible, le loup devint triste, immobile ; il refusa toute nourriture ; il maigrit, ses poils se hérissèrent comme ceux de tous les animaux malades ; au bout de huit jours, il était méconnaissable et l'on eut longtemps la crainte de le perdre. Cependant sa santé s'est heureusement rétablie ; il a repris son embonpoint et son brillant pelage ; ses gardiens ont pu de nouveau l'approcher, mais il n'a plus souffert les caresses d'aucune autre personne, et il n'a répondu que par des menaces à celles qu'il ne connaissait point.

G. Cuvier (1769-1832.)

HISTOIRE

(LEÇON : LA FRANCE AU DEHORS, RÉCITS SUR LES COLONIES.)

LECTURE

Trois étapes de l'expansion française en Afrique.

I. — EN WAGON SUR LA LIGNE DE DAKAR A SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL.

...Après quelques minutes d'un retard inévitable dû aux disputes entre l'employé du guichet et les braves noirs qui n'entendent rien aux sommes qui leur sont réclamées comme prix de leurs places, le train se met en marche.

Le wagon, à couloir central, est peu luxueux et tout imprégné de la poussière de sable qui s'y introduit à travers les insterstices des volets fermés. Grande animation en 2e et 3e classes, qui sont pleines d'indigènes de toutes races. C'est très amusant à voir dans les courts moments d'arrêt aux petites gares échelonnées sur la voie, M'bao, Tiaroye-les-Melons, Sebi-Kotane, pimpantes sous les fleurs qui ornent leurs fenêtres. La plus importante est celle de Rufisque, encombrée de wagons d'arachides. Une foule bigarrée et bruyante se presse sur les quais. Les noirs ont sorti leurs « boubous » des grands jours, qui jettent des éclats de toutes couleurs, depuis le blanc éblouissant jusqu'au vert et au rouge. Les femmes sont en « gaules » soignées et couvertes de leurs parures d'or filigrané. Plusieurs ont des coiffures qui sont des chefs-d'œuvre de tressage, avec un fouillis de bijoux, de coquillages, de rubans ; ce sont des Khassonkées du Haut-Fleuve.

Je contemple avec intérêt deux noirs qui viennent de s'aborder. Ils ont rejeté d'un air imposant le pan de leur boubou sur leur épaule, et se tapent vigoureusement dans la main. Puis, sans même se regarder, d'un air détaché des choses de ce monde :

— « *Salam malekoum !* (La paix soit avec vous!) — *Malekoum Salam !* (Avec vous soit la paix!) — *Kendu* ; *diara kendu.* (Bonjour.) — *Vav* (Oui.) — *Diama ng'am ?* (Es-tu en paix?) — *Diama dal.* (En toute paix.) — *Diama dal sa bay am ?* (Ton père est-il en paix?) — *Diama dal.* (En toute paix.) — (Id. pour les femmes, les fils, les filles, les amis, les animaux, etc.) — *Demal ak diam.* (Va en paix.) — *Diam ak dial.* (Paix et paix.) »

Ils s'arrêtent enfin dans leurs formules de salutations, et parlent maintenant de leurs petites affaires ; un heureux sourire et une superbe rangée de dents blanches éclairent leur beau visage d'ébène.

Après avoir attendu un quart d'heure le croisement du train qui vient de Saint-Louis, nous repartons. La locomotive se lance dans d'immenses plaines sablonneuses qui suivent le bord de la mer et ne possèdent en fait de végétation que de monstrueux baobabs et quelques palmiers.

Emile Allemann. — (*Tour du Monde*, 1896).

II. — SUR LE NIGER : CONSTRUCTION DU FORT DE BAMMAKOU (1883).

Bammakou est le point du Niger le plus rapproché quand on part de Kita pour rejoindre le grand fleuve. C'est donc ce village que nous devions y occuper d'abord. Depuis longtemps, le général Faidherbe l'avait désigné comme notre premier port de commerce d'où nos traitants devaient rayonner en amont et en aval...

Le poste de Bammako se construisait à 500 mètres environ à l'ouest du village. Le 5 février 1883, le colonel *Borgnis-Desbordes* en avait posé la première pierre et, devant la colonne en armes, avait prononcé un discours où les inquiétudes du présent n'étaient pas dissimulées...

Tout le monde était à l'œuvre dans le camp français pour faire avancer rapidement les travaux de ce fort qui marquait notre prise de possession du grand fleuve. Artilleurs et fantassins, officiers et soldats travaillaient tout le jour à la charpente, à la pierre et au mortier, pendant que les cavaliers allaient chercher dans les environs le mil indispensable à nos animaux. Sous la direction du capitaine *Archinard*, les puits se creusaient, les murailles s'élevaient, le bois de construction coupé dans la montagne voisine était traîné au poste, et le soir, après le repas, on se plaisait à circuler au milieu des matériaux en désordre, à considérer les progrès de la journée, à faire des vœux pour le prompt achèvement de l'œuvre entreprise.

Cette activité de tous les jours, cet entrain dont ils n'avaient jamais vu le spectacle émerveillaient les chefs indigènes et ils se rappelaient ces mots que le colonel Desbordes leur avait dit, en leur demandant des manœuvres pour aider les ouvriers :

« Le travail n'avilit pas, et il n'est pas indigne d'un soldat. Faites comme nous, vous verrez sous peu que les Français, s'ils savent se servir de leurs fusils, savent tout aussi bien manier la pelle et la pioche. »

Capitaine Piétri. — (*Les Français au Niger.* — Hachette.)

III. — LA CONQUÊTE DU TCHAD : DÉFAITE DE RABAH (AVRIL 1900).

Notre ennemi Rabah.

Il y a plus de neuf ans que Rabah, le chef indigène qui entravait l'établissement de notre autorité dans la région du Tchad, fit assassiner l'un de nos explorateurs, le malheureux Crampel, le premier des voyageurs envoyés de France à la conquête du Tchad.

L'entrée de Rabah dans le Baguirmi, qui était placé sous notre protectorat, le mit en conflit avec nous, et l'an dernier, ce chef réussit à décimer l'avant-garde de la mission Gentil, commandée par M. Bretonnet. Cet échec de nos armes fut vengé le 29 octobre 1899 par la bataille de Kouno, dans laquelle Rabah perdit un grand nombre de ses troupes et dut fuir, blessé, avant la cessation du combat. Le faible effectif des hommes qui luttèrent pour nous, ce jour-là, ne permit pas de tirer tout le parti possible de ce premier avantage et il fallut attendre une nouvelle occasion pour essayer d'en finir avec notre adversaire. Cette occasion s'offrit quand les trois missions qui avaient le Tchad pour objectif eurent opéré leur jonction. M. Gentil jugea alors qu'il avait assez d'hommes pour engager de nouveau la lutte avec Rabah.

Attaque du camp de Rabah à Koucheri.

Le commandant Lamy, à la tête de 2 000 hommes, dont 1 500 auxiliaires fournis par le Baguirmi, disposant de 4 canons et de 30 chevaux, s'attaqua aux 5 000 hommes de Rabah. L'attaque du camp fortifié que Rabah était venu établir à 5 kilomètres au nord de Koucheri[1] eut lieu le dimanche 22 avril 1900. L'action fut engagée sur trois colonnes. Dans ces conditions, le combat du 22 avril avait la physionomie d'une grande bataille. Il dura trois heures, au bout desquelles un assaut irrésistible fut donné. Le camp ennemi était enlevé du coup. Le commandant y pénètre à cheval, au milieu des troupes du Chari. A cet instant, tandis que le pillage débandait nos troupes, un court retour offensif se produit. Le capitaine de Cointet est tué aux côtés du commandant, qui tombe à son tour, le bras gauche fracassé, la poitrine traversée. Le lieutenant de Chambrun, adjoint au com-

1. Ou Koussouri, sur le Chari, affluent du Tchad.

mandant, est blessé également. Le tout n'a duré qu'un clin d'œil.

J'étais déjà parti à la poursuite des fuyards avec ma colonne, lorsque cet incident se produisit. Je n'appris qu'à mon retour de la poursuite la blessure du commandant.

Les derniers instants du commandant Lamy.

On m'indique une tente conique assez basse, qu'on me dit être celle de Rabah. Je m'en approche vivement, en circulant au milieu de cadavres d'hommes, de chevaux, de chameaux. Le commandant était couché sur un lit bas; son visage était d'une pâleur mortelle; ses yeux, dont l'éclat si vif et si particulier était, d'ordinaire, à peine soutenable, semblaient comme voilés. On avait enlevé sa veste; sa chemise était maculée de sang; le bras gauche, brisé, était entouré de bandelettes; la balle avait pénétré ensuite dans la poitrine, d'où elle n'avait pu être extraite. Je fus épouvanté de l'altération des traits du blessé.

Comme je lui serrais avec effusion la main droite, il me demanda si nos pertes étaient nombreuses, et, toujours soucieux avant tout de la conservation de ses troupes, il me prescrivit de faire l'appel et de lui rendre compte du nombre des morts, de l'état des blessés. J'ajoutai que Rabah avait été tué. « Est-ce bien vrai? » me répondit-il, et sans paraître croire à cette nouvelle. Il se plaignait de violentes douleurs et souffrait de la chaleur et de la soif. On lui donnait à boire et un spahi éventait son visage. Je sortis pour aller faire le recensement prescrit. J'envoyai aussitôt un mot à Koucheri pour annoncer notre victoire et pour demander le chaland et les embarcations nécessaires à l'évacuation des morts et des blessés.

...Cependant, nous nous refusions encore à admettre que cette nature si vigoureuse, que ce tempérament de fer pût être ainsi abattu d'un seul coup. Nous comptions sur les trésors d'énergie de ce corps de bronze, qui nous avait toujours paru au-dessus des faiblesses et des défaillances humaines. Nous aurions tous donné notre vie si volontiers pour sauver la sienne!... Mais la mort avait frappé en aveugle.

Les pirogues, venant de Koucheri, se firent attendre jusqu'à 4 heures du soir. L'évacuation n'était terminée qu'à 5 heures. Nous quittâmes à notre tour ce champ de carnage pour rentrer en vainqueurs, mais la tristesse la plus poignante au cœur, dans cette place que nous avions quittée le matin même, si joyeux à la pensée d'en finir, si confiants dans le chef qui nous guidait.

Capitaine Reibell. — (*Tour du monde*, 25 décembre 1900.)

GÉOGRAPHIE

(LEÇON : SOUDAN, CONGO, MADAGASCAR, OBOCK.)

LECTURE

I. — Au Congo : La délivrance des esclaves.

Au moment où approchait la clôture du marché de Lopé, fidèle à mon programme, je fis dire aux esclaves prêts à être descendus dans le bas Ogôoué que j'étais disposé à acheter tous ceux qui le désireraient. Mais ces malheureux, dans leur crainte superstitieuse des blancs, préférèrent rester entre les mains de leurs maîtres noirs et repartir vers des régions d'où ils ne devaient jamais revenir. Dix-huit seulement répondirent à mes propositions. Ils furent payés par un bon de 300 fr. sur les factoreries de Lambaréné et conduits dans la cour de notre poste.

En cette circonstance, je crus utile d'affirmer avec une certaine pompe les prérogatives de notre pavillon. Cet acte, accompli en présence de tant de tribus diverses réunies, devait produire un effet considérable au loin, dans toutes ces régions.

« Vous voyez, leur dis-je, en leur montrant le mât où nous hissions nos couleurs : tous ceux qui touchent notre pavillon sont libres, car nous ne reconnaissons à personne le droit de retenir un homme comme esclave. »

A mesure que quelqu'un allait le toucher, les fourches du cou tombaient, les entraves du pied étaient brisées, pendant que mes laptots (matelots noirs) présentaient les armes au drapeau qui, s'élevant majestueusement dans les airs, semblait envelopper et protéger de ses replis tous les déshérités de l'humanité.

Malgré mon assurance, malgré la grandeur de cette cérémonie, ces malheureux ne se rendaient pas compte qu'ils étaient réellement libres et maîtres d'eux-mêmes. Ils ne pouvaient comprendre l'idée grande résumée par les trois mots de *liberté, égalité, fraternité*, qui résonnaient pour la première fois sur cette terre d'esclavage. Mais la semence était jetée, il appartenait à l'avenir de la faire germer.

J'eus beau leur dire qu'ils pouvaient partir ou rester, que s'ils me servaient comme pagayeurs ou comme domestiques, ils auraient droit à un salaire, ils se refusaient de croire à leur liberté.

Je les employai à divers travaux, sans autrement m'occuper d'eux.

Un jour, sans doute après s'être concertés bien longtemps, ils vinrent me demander la permission d'aller au loin dans la forêt, pour y faire provision du fruit du *n'chego* dont ils étaient très friands. Ils s'attendaient à un refus, et grande fut leur surprise lorsque non seulement je leur accordai la permission sollicitée, mais leur donnai, en outre, des fusils et de la poudre, afin qu'ils pussent se défendre au besoin.

Ils durent se rendre à l'évidence et disparurent dans les bois. Deux jours après, ils étaient de retour. Pas un ne manquait. Ils avaient compris enfin qu'ils étaient libres; s'ils s'étaient crus encore esclaves, aucun d'eux ne serait revenu.

Savorgnan de Brazza.
(*Tour du Monde*, 1888.)

II. — A Madagascar : Les progrès de l'agriculture.

J'ai cherché à vulgariser parmi les Hovas l'usage de la charrue : au commencement de novembre 1897, j'ai tenu dans ce but à faire procéder devant moi, en l'entourant d'une certaine pompe, au premier essai de cet instrument, dans une rizière de Tananarive, en présence des autorités indigènes et d'une affluence considérable de Malgaches. MM. les commandants des 1er et 4e territoires militaires se sont, à leur tour, efforcés d'encourager les indigènes à entrer dans cette voie; dans la première de ces circonscriptions, le gouverneur principal du cercle de Tsiafahy a fait venir de France, en 1898, deux charrues, donnant ainsi l'exemple à ses administrés. M. le lieutenant-colonel Liautey a introduit lui-même dans le cercle d'Ankazobé 20 défonceuses, 40 charrues, 22 herses dont l'essai a été effectué devant un grand concours d'indigènes; ceux-ci s'étant successivement initiés au maniement des nouveaux instruments, en ont ensuite demandé la cession qui leur a été faite par groupes de villages. Vingt indigènes de Maintirano, venus à Ankazobé avec M. le commandant Ditte, ont fait aussi leur apprentissage avec l'emploi de la charrue. Tous ces Malgaches n'ont pas tardé à apprécier que le travail exécuté dans une demi-heure de labourage à la charrue représentait celui de vingt *bourjanes*[1] pendant deux heures.

Il n'est pas douteux que ces résultats, en frappant leurs esprits, n'amènent bientôt les Hovas à adopter l'usage de cet instrument aratoire, surtout s'il se trouve à côté d'eux des colons pour leur donner l'exemple.

III. — L'enseignement de la langue française : l'Ecole normale « Le Myre de Vilers ».

L'Ecole normale « Le Myre de Vilers », instituée par arrêté du 2 janvier 1897 et inaugurée le 22 avril suivant, comprenait, jusqu'à ces derniers temps, trois sections : instituteurs, interprètes, candidats aux emplois publics. Pour assurer son fonctionnement, elle a emprunté trois maîtres à l'enseignement métropoli-

1. Porteurs, manœuvres.

tain. Elle a débuté en 1897 avec une centaine d'élèves et en compte actuellement plus de 500. Elle a déjà fourni 94 instituteurs et de nombreux interprètes choisis parmi les élèves auxquels quelques connaissances préalables de français avaient permis de se perfectionner rapidement.

L'Ecole normale « Le Myre de Vilers » est l'établissement d'instruction primaire supérieure le plus important de Tananarive et de la colonie. Son organisation va être l'objet de quelques modifications, mais elle n'en est pas moins destinée à rester notre première école « normale », c'est-à-dire à assurer l'unité de méthode dans l'enseignement officiel et à fournir à l'enseignement libre des indications et un exemple également précieux.

GÉNÉRAL GALLIÉNI.

(*Rapport. — Journal officiel, 1899*).

SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

(LEÇON : PHÉNOMÈNES JOURNALIERS PERMETTANT DE COMPRENDRE L'ÉROSION ET LA SÉDIMENTATION.)

LECTURES

I. — Ce qu'entraîne le ruisseau.

La terre végétale, nourricière des plantes, n'est autre chose que de la pierre égrainée, décomposée, plus ou moins engraissée de débris de végétaux (*humus*).

Mais voici qu'un orage éclate; la pluie, tombant à flots, fouette le sol, ruisselle, fangeuse. Des milliers de petits torrents se forment, se précipitent sur les pentes, délayant la terre, entraînant les sables et les petits cailloux, ravinant les versants; après l'averse, vous pourrez voir leurs traces sillonnant profondément les sentiers. Toutes ces eaux troubles et chargées descendent au fond du ravin, vers le ruisseau.

Ce filet d'eau murmurante accomplissait son travail lent, insensible, mais persistant, sans cesse creusant son lit, minant en dessous ses rives, rongeant grain à grain le roc sur lequel il court, et entraînant les fines parcelles de sable arrachées.

Subitement grossi, il précipite son élan; impétueux, grondant, prêt à déborder, il s'en prend à ses rives trop resserrées, les affouille de ses remous violents. Les eaux jaunies entraînent les sables, les limons, roulent les cailloux au fond du lit.

Chaque averse a ainsi pour effet d'enlever aux croupes des collines, aux pentes des versants des parcelles de roches désagrégées, de les raviner, de les dénuder : le ruisseau, surtout lors des crues, charrie des débris plus ou moins finement broyés.

C'est bien peu de chose ce qu'en un jour d'orage les pluies peuvent enlever à la colline; c'est bien peu de chose, le grain de sable que le patient travail du ruisseau arrache au fond de son lit. Oui; mais pensez aux siècles, aux milliers d'années; depuis combien d'hivers les pluies lavent les collines, le ruisseau coule dans le pli de la vallée, et alors vous comprendrez que ce travail accumulé des eaux arrive à modifier sensiblement le relief du sol. Vous comprendrez que le ruisseau lui-même non seulement se soit scié dans le roc l'étroite entaille de son lit, mais ait sinon creusé à lui seul, du moins considérablement approfondi le petit ravin qui l'enserre. — On donne le nom d'*érosion* à cette action destructive des eaux.

CHARLES DELON. — (*Le sol : Roches et minerais.* — Hachette.)

II. — Le paysan des Hautes-Alpes et le torrent.

Voici une maison singulièrement située : quelques mètres à peine la séparent de la berge croulante du torrent de Riou-Cros[1]. Plusieurs grosses lézardes apparaissent sur ses murs.

« Pourquoi, brave homme, votre maison a-t-elle été bâtie si près du ravin?

— Monsieur, répond le vieillard, quand cette maison a été bâtie, ce ravin n'existait pas. Ce n'était qu'un ruisseau qui coulait presque au ras du sol, et qui était bordé d'ormes et d'osiers. Enfant, je le franchissais d'un saut. Mais peu à peu le ruisseau est devenu *mauvais*. Il s'est creusé d'abord un peu, puis beaucoup. Et à mesure qu'il se creusait, les talus s'éboulaient de chaque côté; enfin il est devenu ce que vous voyez. C'est un mauvais, mauvais torrent. Voyez-vous, quand il donne, c'est effrayant. Regardez là-bas ce gros rocher, plus gros que la maison, ce sont les eaux qui l'ont amené là. Et j'en ai vu passer bien d'autres encore plus gros. Ils roulaient au milieu de la boue du torrent comme des tonneaux.

Il faut que je vous raconte qu'un jour j'avais porté ma baratte dans l'eau du ravin pour en resserrer les cercles. Comme une averse épouvantable commençait à tomber, je descendis pour la retirer. Je n'étais pas à moitié de la pente que je vis ma baratte se mettre en mouvement et descendre le ravin en roulant sur les blocs. Et pourtant le courant était presque encore à sec. C'était le courant d'air qui précédait la crue. Je remontai précipitamment comme vous pouvez le croire. J'étais à peine arrivé ici que tout le ravin se remplissait, à une hauteur de près de 10 mètres, de boue et de blocs. Tout cela descendait pêle-mêle, sans aller très vite, mais avec un bruit effrayant. En moins d'un quart d'heure tout était passé.

— Mais ne craignez-vous pas pour votre maison?

— Quand l'*orage* commence à gronder, nous déménageons vite nos pauvres hardes, nous faisons sortir les bêtes de l'étable, et nous nous réfugions chez le voisin, à cette maison que vous voyez là-bas. Lui encore est un peu tranquille. Il se croit à l'abri de tout, parce qu'il est à 100 mètres du ravin. Il est jeune, et les jeunes rient de la parole des vieux. Je lui dis que quand ma maison aura disparu, la sienne y passera à son tour, et qu'il ferait bien de ne pas mettre tant de bêtes à laine sur la montagne; car ce sont les moutons qui ont ruiné la montagne, et c'est depuis que la montagne est ruinée, que les torrents sont devenus des ravins.

« Quand je dis cela, il se met à hausser les épaules. Il n'a pas vu comme moi le ravin se rapprocher peu à peu. Au commencement, moi, je n'y prenais pas garde; mais, à la fin, je mesurais avec terreur de combien la berge se rapprochait à chaque crue; j'ai bien là-bas au pied du talus, rangé quelques blocs et planté quelques arbres pour le protéger. Mais à la première crue, cela peut être emporté. Enfin j'espère toujours que ma pauvre bicoque durera autant que ma femme et moi.

— Vous n'avez donc pas d'enfants?

— Nous en avons quatre; mais ils ont quitté le pays. Que voulez-vous! Nous avions de bonnes terres autrefois au pied du versant, là où vous voyez ces monceaux de pierres. C'est le torrent qui les a ainsi recouvertes. La montagne était belle aussi : on pouvait y tenir de beaux troupeaux; mais elle se dégrade de plus en plus, et dans quelques années il faudra renoncer absolument au pâturage; alors mes enfants ont compris qu'ils ne pouvaient plus vivre ici, et ils sont allés en Californie chercher fortune.

— Travailler aux carrières d'or, peut-être?

— Non, ils sont bergers, comme on l'est ici. Il y a dans ce pays-là de grandes plaines désertes qui n'appartiennent à personne et où ils peuvent garder de grands troupeaux. Ils réussissent bien, car ils nous disent qu'ils pourront revenir dans quelques années et qu'ils seront les plus riches du pays. »

E. CARDOT. — (*Annuaire du Club alpin français.* — Hachette.)

1. Commune de Saint-Bonnet (Hautes-Alpes).

SUJETS DE COMPOSITIONS

DONNÉS

DANS LES EXAMENS ET CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

CERTIFICAT D'ÉTUDES PRIMAIRES

I

Orthographe et écriture [1].

Les fleurs.

Les fleurs sont la joyeuse parure de la terre. Elles poussent partout, se nourrissent glorieusement de la terre grasse et humide des jardins ou se blottissent dans les anfractuosités des rocs les plus arides. Leurs couleurs, diverses, infiniment nuancées, reposent les yeux par leur harmonieuse union ou les provoquent par leurs étranges contrastes. Il n'est pas de si pauvre esprit qui n'en subisse le charme. Depuis que les hommes savent échanger leurs pensées, ils célèbrent les fleurs. Ils ont trouvé en elles les symboles gracieux de tous les sentiments du cœur et les associent à toutes les fêtes de la vie. Elles poussent même, discrètes et mélancoliques, sur les tombes des morts, comme pour attester l'éternelle jeunesse de la nature.

Calcul.

1° Une pièce de vin de 228 litres a été achetée 113 fr. Le vin est mis dans des bouteilles de 75 centilitres et on vend le fût 6f,85. On demande à combien revient la bouteille pleine, tout compris, si l'on a payé, en outre, 22 francs pour chaque cent de bouteilles vides, plus 6f,50 pour la mise en bouteilles. — R. : **0f,60.**

2° Avec le $\frac{1}{3}$ d'une pièce de toile de $122^m \frac{2}{5}$ de longueur, on a fait 12 chemises. Combien a-t-on employé de mètres par chemise? — R. : **3m,40.**

Composition française.

Le père François a la déplorable habitude de s'enivrer plusieurs fois par semaine. Faites son portrait, montrez combien il se rend malheureux lui-même et combien sa famille est malheureuse à cause de lui.

Agriculture.

I. Soins à donner au lait. — Fabrication du beurre et du fromage.

II. Principaux engrais d'origine animale; quelques mots sur chacun d'eux.

Couture.

Lettre G.

Une boutonnière; — un surjet.

1. Vézelay (Yonne), 23 juin 1900.

II

Orthographe et Ecriture [1].

Les efforts individuels font les grands résultats; c'est faire acte d'honnête homme que de s'efforcer de devenir un homme éclairé. L'avenir appartient aux écoliers. Si tous les écoliers travaillent, l'avenir du pays s'en ressentira. Les générations nouvelles ajouteront à la gloire et au bonheur de la patrie.

C'en serait fait de la nation si, pendant vingt ans, tous les écoliers étaient des paresseux. Il n'est pas un pays au monde qui ne tombât en décadence si les petits enfants s'entendaient tous un jour pour être ignorants.

C'est donc être un mauvais citoyen, ce n'est pas aimer la France, ce n'est pas aimer l'humanité, dont le sort est lié à celui de la France, que de ne pas apprendre sa leçon, que de ne pas faire son devoir, que de ne pas avoir, dès l'école, l'amour du bien et du bon, l'amour du devoir.

P.-J. Stahl.

Arithmétique.

1° Deux propriétaires ont le 1er un pré rectangulaire de 125 mètres de long sur 52 mètres de large; le 2e un autre pré de forme carrée ayant 81m,50 de côté. Ces prés sont estimés 6 000 francs l'Hectare. Les propriétaires conviennent de faire l'échange de leurs prés. On demande quel est celui des deux qui redevra à l'autre et combien? — Rép. : Le 2e redevra au 1er **514f,50.**

2° Quelle somme faut-il placer à 4 p. °/o pendant 270 jours pour retirer, capital et intérêts réunis, 515 fr. — Rép. : **500** francs.

Composition française.

Une de vos camarades de classe a trouvé sur le chemin de l'école une pièce de 5 francs. Que lui conseillez-vous de faire?

Agriculture.

Le hersage, le roulage. En quoi consistent-ils? Avec quels instruments sont-ils effectués dans les champs? Comment se pratiquent-ils dans les jardins? Quelle est l'utilité de chacune de ces opérations de culture?

Directions. Herse ordinaire, articulée. Rouleau ordinaire, Croskill. Diverses parties de chacun d'eux. Dans les jardins, râteau en fer, bêche ou pelle battant la terre. Briser les mottes, ameublir la terre, enlever les racines des mauvaises herbes, la tasser ensuite pour faciliter la germination, empêcher la déperdition de l'eau par évaporation.

1. Montigny (Côte-d'Or), 9 juin 1900. — Communiqué par M. Brucy, instituteur à Minot.

III

Orthographe et écriture[1].

Episode de la reddition de Metz.

Le colonel s'était approché du feu, portant haut le drapeau. Il posa la hampe sur le sol, promena un regard sur le cercle des officiers et se découvrit. Ils l'imitèrent tous aussitôt, la troupe attentive gardant un silence de mort. Il eut alors un moment d'hésitation ; je voyais ses lèvres trembler, ses yeux étaient attachés avec une expression d'angoisse sur le lambeau de soie déchiré, triste image de la Patrie. Enfin il se décida, il fléchit un genou et coucha lentement le drapeau sur l'ardent foyer. Une flamme plus vive jaillit soudain et éclaira plus nettement les visages pâles des officiers. Et, sur le commandement du colonel, pour la seconde fois, résonna la batterie lugubre des tambours détrempés par la pluie.

OCTAVE FEUILLET.

Calcul.

1° Un propriétaire a acheté un terrain de 735 ares pour 21 295 francs. Il revend 2 hectares 952 de ce terrain a raison de 34f,75 l'are et le reste à 0f,35 le mètre carré. Quel est son bénéfice? — R. : **4 356f,20**.

2° On a 2 pièces de drap de même qualité. La première a coûté 174 francs, la deuxième, qui contient 2m,50 de plus, a coûté 217f,50. Combien chaque pièce contient-elle de mètres? — R. : **10** mètres et **12m,50**.

Composition française.

Qu'est-ce qu'un juge de paix? Où résident les juges de paix? Quelles sont leurs attributions ? Donnez des exemples familiers.

Agriculture.

La culture de la pomme de terre.

IV

Orthographe et écriture[2].

Au Sénégal.

Ici, comme dans tous les pays situés dans les tropiques, les mots été, hiver, printemps et automne n'ont plus de signification; il n'y a plus que deux saisons, la saison sèche et la saison des pluies. Pendant que l'hiver règne en France, il fait au Sénégal une grande chaleur qui va toujours croissant de décembre à mai. Le vent du nord-est, qui a traversé le Sahara, dessèche tout, puis la terre se fendille, les végétaux dépérissent et les rivières tarissent, le fleuve lui-même n'est plus navigable que pour les légères embarcations. Mais vers le mois de juin, le vent change, il vient du sud-ouest, de l'Atlantique où il s'est chargé d'humidité. Le ciel se couvre de nuées noires, des torrents d'eau s'abattent sur la terre qui boit avidement ces ondées bienfaisantes et se couvre en quelques jours d'une végétation très dense; c'est l'époque des semailles et des récoltes qui se suivent pour ainsi dire. Le fleuve grossit, devient énorme, monte de seize mètres et, dans les plaines, s'étend sur une largeur de vingt à trente kilomètres.

E. JOSSET. — (*A travers nos colonies.*)

Calcul.

1° Un commerçant a acheté 720 mètres de toile à 1f,75 le mètre. Il revend le $\frac{1}{5}$ à raison de 2f,05 le mètre, les $\frac{5}{12}$ à 1f,95 le mètre. Combien doit-il vendre le mètre du reste pour gagner 130f,80 sur le tout? — R. : **1f,85**.

2° Un ménage n'a que 1 800 francs à dépenser par an. On s'est aperçu que le 17 octobre, il a dépensé 1 532f,50. De combien doit-il diminuer sa dépense journalière à partir de cette époque pour ne pas faire de dettes jusqu'à la fin de l'année? — R. : De **1f,70** (par défaut).

Composition française.

Que pensez-vous de la médisance ? — En quoi consiste-t-elle? Comment peut-elle nuire au prochain ? — Donnez des exemples.

CONCOURS D'ADMISSION AUX ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES[1]

Orthographe.

Formation du sentiment de l'honneur.

Seul dans son château-fort, à la tête de sa bande, le chef féodal ne pouvait compter que sur soi ; car alors, il n'y avait pas de force publique. Il fallait qu'il se protégeât lui-même, et qu'il se protégeât trop : dans ce monde anarchique et militaire, celui qui tolérait le moindre empiètement, celui qui laissait impunie la moindre apparence d'insulte, passait pour faible ou lâche, et tout de suite devenait une proie ; il était tenu d'être fier sous peine de mort. Par suite, sa personne et toutes les dépendances de sa personne deviennent inviolables à ses yeux ; plutôt que d'en laisser entamer une parcelle, il hasardera et sacrifiera tout.

Non seulement il se fait respecter par autrui, mais il se respecte lui-même, il a le sentiment de l'honneur : c'est un amour-propre généreux par lequel il se considère comme une créature noble et s'interdit les actions basses. Il lui arrivera de se tromper ; parfois, la mode ou la vanité l'entraîneront trop loin ou le conduiront de travers, vers les puérilités ou vers les folies ; il placera mal son point d'honneur. Mais, en somme, c'est grâce à ce point fixe qu'il se maintiendra debout, même sous la monarchie absolue. La tradition persistera et descendra d'étage en étage jusqu'au fond de la société : aujourd'hui, tout homme de cœur, le bourgeois, le paysan, l'ouvrier, a son honneur, comme le noble.

TAINE.

QUESTIONS. — Définir les mots suivants : *force publique*, *anarchique*, *amour-propre*, *mode*, *puérilité*.

Analyser : *protégeât* (indiquer le mode et le temps. Pourquoi ce mode ?), *impunie*.

EXPLICATIONS. — *Force publique* : force qui a pour objet d'assurer le respect de la loi et de pourvoir à la défense des intérêts nationaux (police et armée). — *Anarchique* ; qui a le caractère de l'*anarchie*. — *Anarchie* signifie littéralement : absence de gouvernement, état d'une société *sans chef*, sans loi. Rapprocher *monarchie* (gouvernement d'un seul), *patriarche* (dans les temps primitifs, père qui exerce sur sa famille une souveraine autorité ; par extension, vieillard qu'on respecte, qu'on vénère). — *Amour-propre* : amour, estime qu'on accorde à sa *propre* personne. Tant qu'elle reste d'accord avec la conscience, l'estime de soi-même s'appelle la dignité ; quand elle nous porte à exagérer notre valeur personnelle, elle s'appelle la *vanité* ou l'*orgueil* ; la vanité nous fait attacher une importance excessive aux choses qui nous plaisent, aux avantages que nous possédons ou que nous croyons posséder ; l'orgueil est le sentiment qui nous pousse à nous flatter nous-mêmes, à nous placer au-dessus de nos semblables. — *Mode* : au masculin, manière (dans la conjugaison des verbes, le *mode* indique la manière dont se produit l'état ou l'action) ; au féminin, usage passager qui dépend du

1. Mazières (Deux-Sèvres), 6 juillet 1900.
2. La Motho (Deux-Sèvres), 26 juin 1900.

1. Finistère ; 1900.

goût, du caprice. — *Puérilité :* caractère des sentiments, des idées qu'on n'attribue, d'ordinaire, qu'à l'enfance (latin *puer*, enfant), parce qu'ils ne sont pas sérieux, parce qu'ils dénotent un caractère irréfléchi.

Composition française.

Raconter une fête de village (pardon ou assemblée) à laquelle vous avez assisté.

(Dire des choses vues et non des choses lues.)

Arithmétique.

Théorie. — On a divisé un nombre D par 647 et on a obtenu 97 pour quotient et 432 pour reste. On ajoute le nombre 6 930 au nombre D.

Trouver, sans calculer la valeur du nombre D, le quotient et le reste que l'on obtiendrait en divisant la somme (D + 6 930) par le diviseur primitif 647.

Solution. — $\frac{D + 6\,930}{647} = \frac{D}{647} + \frac{6\,930}{647} = 97 + \frac{432}{647} + \frac{6\,930}{647} = 97 + \frac{7\,362}{647} = 97 + 11\frac{245}{647}$. Le nouveau quotient est donc 97 + 11 = 108, et le nouveau reste 245.

Problème. — Une personne a placé les $\frac{2}{5}$ de sa ortune à 5 0/0, le $\frac{1}{4}$ à 3 1/2 0/0 et le reste à 4 0/0. Elle se fait ainsi un revenu annuel de 3 078 francs. Quelle est la fortune de cette personne ?

Solution. — $\frac{2}{5} + \frac{1}{4} = \frac{8}{20} + \frac{5}{20} = \frac{13}{20}$; $\frac{20}{20} - \frac{13}{20} = \frac{7}{20}$.

La somme des intérêts représente une fraction du capital égale à $\frac{5}{100}$ de $\frac{2}{5} + \frac{3,5}{100}$ de $\frac{1}{4} + \frac{4}{100}$ de $\frac{7}{20} = \frac{2}{100} + \frac{7}{800} + \frac{7}{500} = \frac{80}{4\,000} + \frac{35}{4\,000} + \frac{56}{4\,000} = \frac{571}{4\,000}$.

Capital cherché : $\frac{3\,078^f \times 4\,000}{171} = 18^f \times 4\,000 =$ **72 000** francs.

Vérification. — $\frac{2}{5}$ de 72 000 = 28 800^f; $\frac{1}{4}$ de 72 000^f = 18 000^f; $\frac{7}{20}$ de 72 000^f = 25 200^f. Somme des intérêts : $\frac{5^f \times 28\,800}{100} + \frac{3^f,5 \times 18\,000}{100} + \frac{4^f \times 25\,200}{100} = 1\,440^f + 630^f + 1\,008^f = 3\,078$ francs.

BREVET ÉLÉMENTAIRE[1]

Orthographe.

Gand et Bruges.

Je sais peu de villes en Europe, qui, avec autant de points de contact, de traits communs et de causes de similitude, diffèrent plus complètement que Bruges et Gand. Toutes deux, elles appartiennent à la même contrée, à la même nation, à la même province, et le lien politique qui les unit remonte à leur fondation. Toutes deux elles ont la même température, le même climat, le même sol. Leur population descend de la même race, sort de la même souche et parle la même langue. Leur histoire, à la fois brillante et violente, subit des vicissitudes presque identiques. Leur fortune passée est également éblouissante, et, dans le monde intellectuel, elles laissent à travers les siècles une trace pareillement lumineuse. En tout, elles furent rivales. Comme art, puissance, influence en richesse, elles occupèrent tour à tour le premier et le second rang. Elles eurent les mêmes institutions, presque les mêmes coutumes et toujours les mêmes princes. Toutes deux, elles devraient donc être pareilles et cependant jamais impression plus différente n'assaillit l'étranger qui vient les voir, l'une et l'autre pour la première fois.

Alors que Bruges s'est paisiblement assoupie au milieu de ses monuments robustes et graves, Gand a continué de s'agiter et de vivre. Alors que l'une se repose doucement de sa gloire et jette un regard mélancolique sur sa richesse disparue, l'autre, puissante et riche, s'occupe de s'enrichir encore pour devenir plus puissante. Et si j'étais tourmenté par le besoin de résumer ces divergences dans une image antithétique et saisissante, je comparerais Bruges à un *béguinage* communier grave, recueilli, détaché des préoccupations mondaines, et Gand, à une fournaise municipale, où la vie pétille, où la sève bouillonne, où l'activité coule à pleins bords.

H. Havard.
(*La terre des gueux.*)

Explications. — *Je sais peu de villes* : *sais* est ici le synonyme exact de *connais*. — *Contact* : composé du mot *tact*, qui signifie proprement la faculté de discerner la présence des objets par les sensations de l'épiderme. Le *tact* qui réside au bout des doigts se nomme le *toucher*; ce sens est très *délicat* (il rend aux aveugles de grands services) ; de là, l'équivalence des mots *tact* et *délicatesse*, dans le domaine des idées morales. — *Similitude* : synonyme de *ressemblance*. Rapprocher *similaire* (de même espèce), *assimiler* (rendre semblable, incorporer à), etc. — *Même température, même climat, même sol:* ces détails ont peu d'importance, puisqu'il s'agit de villes peu éloignées l'une de l'autre. — *Descend de la même race, sort de la même souche* : *souche* signifie proprement bas du tronc d'un arbre, avec les racines ; au figuré, il indique l'origine d'une famille, d'un peuple. La *race* dont parle ici l'auteur, est sans doute la race gauloise, et la souche, celle que constituaient les anciens Belges ou Kymris. Cette opinion est discutable ; il n'est pas prouvé que les Belges et les Celtes aient appartenu à la même race, à moins qu'on n'entende ici par le mot *race*, la grande famille aryenne, à laquelle se rattachent la plupart des peuples indo-européens. — *Ses monuments robustes et graves* : ses monuments qui ont déjà vu plusieurs siècles et qui sont assez solides pour en voir encore plusieurs autres ; la vue de ces édifices (hôtel de ville, cathédrale) n'éveille en l'esprit que de sérieuses pensées. — *Divergences* : au propre, état de deux choses qui s'écartent progressivement l'une de l'autre ; au figuré, différence très accentuée entre deux choses. L'opposé est *convergence*. Une lentille est dite *convergente* quand elle concentre en un très petit espace les rayons qui la traversent ; elle est *divergente* quand elle les écarte les uns des autres. — *Béguinage communier* : couvent où des religieuses, que l'on nomme *béguines* dans les Pays-Bas, vivent en *commun*. — *Fournaise municipale* : grande cité libre où la vie sociale est affairée, *ardente*.

Composition française.

Quelle est, de toutes les occupations d'une femme dans un ménage, celle que vous préférez et pourquoi ?

(*Sujet déjà indiqué.*)

Arithmétique.

Théorie. — Trouver une fraction égale à $\frac{5}{9}$ et telle que la différence de ses termes soit 40.

Indications. — La fraction $\frac{5}{9}$ est irréductible, car ses deux termes, 5 et 9, sont premiers entre eux ; donc toute fraction équivalente à $\frac{5}{9}$ aura des termes équimultiples de 5 et de 9. Lorsqu'on multiplie deux nombres par un troisième, la somme et la différence de ces deux nombres sont multipliées par le troisième. La différence entre 9 et 5 est 4 ; pour qu'elle devienne 40 = 4 × 10, il suffit que 9 et 5 soient multipliés par

1. Aspirantes ; Académie de Besançon ; 1900.

10. La fraction $\frac{50}{90}$, qui est égale à $\frac{5}{9}$, répond à la question, puisque $90 - 50 = 40$.

Problème. — Une personne a placé un capital de 6 400 francs. Avec le 1/4 de l'intérêt annuel qu'elle retire de ce placement, elle achète des livres de prix pour une école ; avec le 1/5 du reste, elle fait des dons aux pauvres. Elle dépense ainsi chaque année 96 francs. On demande le taux auquel le capital est placé.

Solution. — $\frac{4}{4} - \frac{1}{4} = \frac{3}{4}$; $\frac{1}{5}$ de $\frac{3}{4} = \frac{3 \times 1}{4 \times 5} = \frac{3}{20}$; $\frac{1}{4} + \frac{3}{20} = \frac{5}{20} + \frac{3}{20} = \frac{8}{20} = \frac{4}{10}$. Intérêt annuel : $\frac{96^f \times 10}{4} = 24^f \times 10 = 240$ francs. Taux de l'intérêt : $\frac{240^f \times 100}{6\,400} = \frac{30^f}{8} = \mathbf{3^f,75}$ %.

Dessin.

Un tréteau.

Couture.

Trois petits plis superposés. — La lettre M.

II

Orthographe[1].

Les émigrants.

Les voici qui arrivent. Les premiers rangs s'engagent déjà entre les futailles et les piles de sacs entassés sur les quais. Ils piétinent dans la boue et se hâtent pour occuper les meilleurs coins de l'entrepont. D'autres suivent, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux confondus. On devine à peine leur âge. Ils ont les mêmes yeux tristes. Ils se ressemblent tous, comme les larmes. Ils ont mis, pour le voyage, leurs plus mauvais vêtements, vestons informes, tricots, manteaux troués, mouchoirs bridant les cheveux, jupes de laine rapiécées, compagnons qui ont travaillé et souffert avec eux. Entre eux, ils ne parlent point ; mais, dans leur procession hâtive, les familles groupées font des îles : les mères tiennent les enfants par la main et les abritent du vent ; les pères, de leurs coudes écartés, les protègent contre la poussée. Tous portent quelque chose, un paquet de hardes, un pain, une poche fermée avec une ficelle. Et tous ont le même geste au même endroit du chemin. Quand ils débouchent des rues, là-bas, ils se dressent et se haussent un peu, toujours du même côté, vers les plaines de l'Escaut, vers les brumes plus claires qui indiquent dans le ciel la place du soleil déclinant ; ils fixent, comme si c'était le leur, le petit clocher d'horizon qui se lève des terres invisibles. Puis ils tournent dans les docks ; ils découvrent le paquebot qui fume, les treuils qui roulent, le pont déjà noir d'émigrants. Alors, ils faiblissent. Ils ont peur. Plusieurs voudraient revenir en arrière. Mais tout est bien fini. L'heure est venue. Le billet de passage tremble au bout de leurs doigts. Les âmes seules retournent au pays, à la misère qu'on avait maudite et qu'on regrette, aux chambres désertées, aux faubourgs, aux usines, aux collines sans nom qu'on appelait « chez nous ». Et pâles, les pauvres gens se laissent pousser par le flot et s'embarquent.

René Bazin.

Explications. — *Les voici qui arrivent* : il y a là deux propositions : La principale est « Les voici » ; elle peut se décomposer ainsi : Toi (sujet sous-entendu), vois-les ici. — *Les futailles et les piles de sacs* : détail pris sur le vif. Tout ce tableau, d'ailleurs, est bien observé ; il est observé avec un intérêt qui révèle non seulement la curiosité attentive, mais aussi un profond sentiment de pitié pour ces pauvres familles que la misère oblige à quitter le pays natal, le pays qu'on regrette toujours, même quand on y a vécu des jours pénibles. — *Piétiner* : faire de petits pas dans un espace restreint, ou même remuer simplement les pieds en les posant toujours à la même place, faute de pouvoir avancer ; remuer les pieds vivement, fréquemment, avec impatience ; fouler aux pieds. Rapprocher *piéton*. On écrivait autrefois *pié*, aussi bien que *pied*. — *Entrepont* : étage entre les deux *ponts* d'un vaisseau. Un *pont* est ici une sorte de plancher qui couvre la cale ou un des étages du navire. — *On devine à peine leur âge...* : remarquer la concision émue de ces phrases. — *Compagnons qui ont travaillé* : image expressive. Elle donne une sorte de vie à ces pauvres vêtements qui semblent inséparables des corps qu'ils recouvrent. *Compagnon* signifie littéralement un de ceux qui mangent le même pain ; par extension, celui qui partage la vie, les travaux d'une autre personne. — *Et les abritent du vent* : touchant détail qui peint avec autant de simplicité que de vérité la sollicitude maternelle. — *Déclinant* : ce verbe se rattache au substantif *déclin* (décroissance, décadence, chute), qui lui-même est un composé de *clin*, qui implique l'idée d'abaisser (*clin* d'œil : abaissement de la paupière supérieure sur la paupière inférieure : rapprocher *cligner*). *Incliner*, *inclination* (penchant, disposition morale), *inclinaison* (pente) sont de la même famille. — *Dock* : mot d'origine hollandaise ; bassin interne des quais où l'on débarque les marchandises ; établissement commercial comprenant des bassins et des magasins. — *Paquebot* : mot d'origine anglaise (*packet-boat*) : bateau à *paquets*, à colis ; navire qui prend des voyageurs avec leurs bagages pour les traversées maritimes. — *Emigrant* : distinguer *émigrer* (quitter un pays pour aller dans un autre) de *immigrer* (s'établir dans un pays après en avoir quitté un autre). Rapprocher *migration*, qui désigne soit l'action d'émigrer, soit celle d'immigrer, en parlant d'un peuple ; se dit aussi des voyages périodiques de certains oiseaux, tels que les hirondelles, les canards sauvages, etc.

Composition française.

Un de vos amis ne sait pas ce que c'est qu'une Exposition universelle telle que fut celle de 1900 : — Dans une lettre, vous essaierez de lui en donner une idée.

Arithmétique.

Théorie. — Donner la définition générale de la multiplication. L'appliquer à la multiplication : 1° d'une fraction par un nombre entier ; 2° d'un nombre entier par une fraction. — Enoncer et démontrer la règle dans les deux cas.

Problème. — Un cultivateur achète pour en faire de l'engrais un monceau d'os de 52 mètres cubes, à raison de 3 fr. 75 les 5/6 de mètre cube. Il paye pour broyer ces os 1 fr. 50 par hectolitre mesuré après broyage. Par cette opération, le volume a augmenté de 15 %. — On demande le prix total de l'engrais obtenu et à combien reviendrait la fumure de 6 hectares 25 de terre à raison de 36 hectolitres d'os broyés par hectare.

Solution. — Prix d'achat des os : $\frac{2^f \times 75 \times 52 \times 6}{5}$ $= 0^f,75 \times 52 \times 6 = 234$ fr. Augmentation du volume par le broyage : 52 mc. $\times$ 0,15 = 7 mc., 800. Volume des os broyés : 52 mc. + 7mc., 800 = 59 mc., 800 = 59 800 dmc. = 598 Hl. Prix du broyage : $1^f,50 \times 598 = 897$ fr. Prix de revient total de l'engrais : $234^f + 887^f = 1131$ fr. Prix de la fumure de 6 Ha., 25 de terre : $\frac{1131^f \times 36 \times 6,25}{598} = \mathbf{425^f,54}$ à moins d'un centime près.

Dessin.

Croquis coté (à main levée) d'une table simple.

---

1. Aspirants ; Sarthe ; 1900.